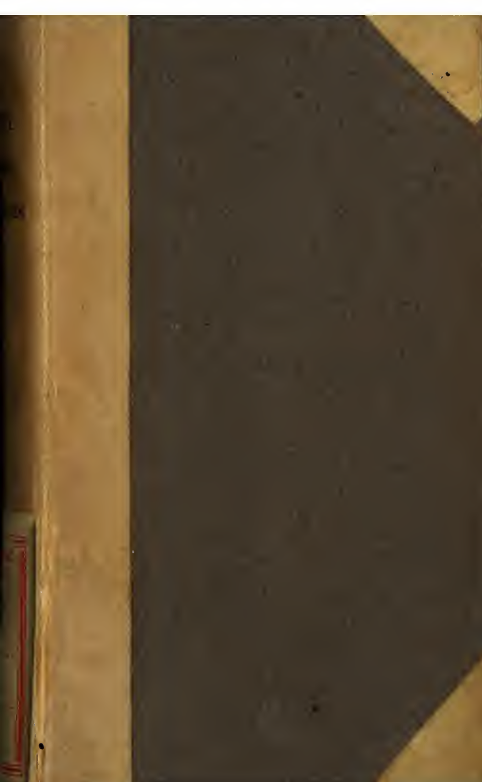


2

MEMOIRES HISTORIQUES,

Contenant plusieurs Evenemens tres-importans, & qui ne se trouvent point dans les autres Historiens;

Principalement par rapport

A L'ANGLETERRE ET A L'ECOSSE, Sous les Regnes

D'ELIZABETH, DE MARIE STUART, ET DE JACQUES I.

Par JACQUES MELVIL, Gentil-homme Ecossois, pour servir d'instruction à son Fils dans le service des Princes, & dans l'administration des affaires.

TOME I.





A LYON,
Chez JEAN BRUYSET, ruë noire.

M. DC. XCIV. 1.40.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.







re
ge
pu
lid
les
rie
du
tes
ch
plu
de
a l
à



PREFACE.



OMME il n'y a gueres de connoiſſance ni plus néceſſaire, ni plus utile que l'hiſtoire, il n'y a rien auſſi dans ce genre d'ouvrages d'où l'on puiſſe tirer un profit plus ſolide, que ceux où découvrant les intrigues les plus myſterieuſes du Cabinet, l'on produit les lettres les plus ſecretes, les inſtructions les plus cachées & les negociations les plus fines & les plus delicates des Miniſtres d'Etat. Alors on a le plaiſir de voir les choſes à découvert, & de conſiderer

les affaires degagées de ces politiques deguisemens, qui nous dérobent la vuë de ces ressorts cachez qui donnent le branle à toute la machine, & qui sont enfin les causes principales de ces revolutions surprenantes, que nous voyons arriver sur le theatre du monde, & que nous regardons avec étonnement, comme des changements de scene non attendus, & des vicissitudes subites & journalieres.

Tels sont les Memoires dont on fait part ici au Public. Ils contiennent ce qui s'est passé pendant le cours de plusieurs années, & les Negociations d'un Ministre éclairé, & exercé par une longue experience dans le maniement des affaires

res les plus importantes, & les plus épineuſes, & pendant une conjoncture peut-être la plus chatoüilleuſe, & la plus difficile, dont l'hiſtoire des ſiecles paſſez faſſe mention. En effet, aprés avoir parcouru tous les Hiſtoriens de ce tems-là, je n'ai rencontré nulle part tant de faits & de circonſtances remarquables, & aucun d'eux n'a été ni auſſi exact, ni auſſi fidelle dans le recit de tant d'évenemens conſiderables qui arriverent alors. D'ailleurs ils ſont remplis d'une infinité de ſages conſeils, & de réflexions bien ſenſées, qui ſont ſemées comme par incident, & qui peuvent ſervir d'exemples, & de preceptes

aux Princes, ou aux Favoris, pour les inſtruire à prendre de juſtes & de vigoureuſes meſures, afin d'éviter les mal-heurs où tant d'autres ſe ſont précipitez, & de n'aller point ſe briſer contre les écueils, où ceux qui les ont precedez ont fait naufrage. Je ne pouvois donc pas me diſpenſer de donner au Public un ſi precieux threſor, qui lui appartient en quelque ſorte par le bien qui en peut reſulter pour l'utilité commune, & en méme tems pour m'acquiter de ce que je dois à la mémoire de l'Auteur, duquel j'ay l'honneur d'étre deſcendu.

Il y a trois choſes eſſentielles à l'hiſtoire, & qui la rendent

dent digne de l'eſtime & de la curioſité des perſonnes judicieuſes. 1. Que le ſujet en ſoit réel & important. Les femmes & les enfans ſe divertiſſent à la lecture des Romans, ou de quelques Legendes fabuleuſes : leur attention, & leur admiration ſe réveillent au recit des guerres des Pygmées, & des avantures des Fées; mais les gens de bon ſens cherchent des faits ſolides & réels, & des exemples effectifs qui puiſſent ſervir à affermir la prudence, & à éclairer l'eſprit & le jugement dans la conduite de la vie, & dans le train des affaires du monde. 2. Il faut que l'Auteur parle des choſes avec intelligence, & qu'il ſe

ſoit trouvé dans un poſte à pouvoir expoſer par lui-même & avec certitude les circonſtances, & les évenemens qu'il raconte. 3. Enfin il eſt néceſſaire qu'il aît de la probité, qu'il rapporte les choſes ſans aucune partialité ; & qu'il obſerve conſtamment cette loi fondamentale, & cette regle inviolable de l'hiſtoire, d'oſer dire tout ce qui eſt vrai, & de s'abſtenir religieuſement de rien hazarder qui ſoit faux : *Ne quid falſi audeat dicere, ne quid veri non audeat.*

Tous ces caractéres ſont heureuſement raſſemblez dans ces Memoires. La matiere en eſt grande, & de la plus

haute importance. On y traite des actions & des disgraces des personnes du premier rang. On y revele les deliberations & les intrigues les plus cachées des plus habiles Ministres qui fussent alors dans l'Europe. On y découvre le pivot, sur lequel tournoient les plus grandes affaires ; par quels artifices les choses se menageoient, & par quels moyens l'on faisoit réüssir, ou échoüer les entreprises de la plus haute conséquence. Or personne ne pouvoit être mieux instruit que l'Auteur de ce qui se passoit de plus secret & de plus particulier, puis qu'il peut dire, qu'il a eu une part considerable dans la plus grande partie

des choses qu'il écrit, *quorum pars magna fui*; c'étoient en effet des affaires si directement de sa competence, qu'il falloit nécessairement qu'elles passassent devant ses yeux, & qu'elles fussent maniées par ses mains. Il étoit trop avant dans le ministere pour qu'elles pûssent échapper à sa connoissance : & il étoit tellement mêlé dans toutes les negociations de ce tems-là, & particulierement dans celles qui regardoient l'Ecosse, qu'il est pour ainsi dire le témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte ; en sorte qu'il est en droit d'exiger de ses Lecteurs la créance, que les autres Auteurs tâchent d'obtenir par leurs complimens &

par leurs proteſtations de bonne foi. En un mot, il merite la preference ſur tous les Ecrivains de ſon tems, qui ont ſeulement écrit ce qu'ils avoient entendu, & qui étoient de ſimples ſpectateurs de ce qui arrivoit.

L'Auteur ſortoit de l'une des premieres familles d'Ecoſſe. Il étoit le troiſiéme fils de Mylord Kaeth. A l'âge de 14. ans la Reine Regente le fit Page de ſa fille Marie Stuard, que le Dauphin de France avoit épouſée. Enſuite du conſentement de cette Princeſſe il paſſa au ſervice du Duc de Montmorency Connêtable de France, & premier Miniſtre de Henry II. Le Connêtable charmé d'une jeuneſſe

qui promettoit beaucoup, avoit souhaitté de l'attacher à lui, & le garda 9. ans auprés de sa personne. Quand il fut parvenu à un âge de maturité, & qu'il eut acquis quelque capacité & quelque experience, le Roi lui donna une pension honorable. Alors poussé par la curiosité de voyager, il en demanda la permission à la Reine, & au Connêtable. En passant par l'Allemagne il fut retenu quelque tems par l'Electeur Palatin, qui le pressa si fortement de demeurer à sa Cour, qu'il s'y arréta pendant 3. ans, ayant été employé par ce Prince en diverses Ambassades. Aprés quoi il obtint son consentement pour suivre

ſes premiers projets , & continuer ſon voyage. Il viſita Rome, Veniſe, & les Villes les plus renommées d'Italie. Il repaſſa par la Suiſſe, & revint à la Cour de l'Electeur Palatin, où il trouva un ordre de la Reine Marie qui le rappelloit en Ecoſſe, où elle étoit retournée aprés la mort du Roi François II. ſon mari.

La Reine Catherine de Medicis qui gouvernoit alors en France, lui offroit des penſions & des emplois pour le retenir à ſon ſervice ; l'interêt qu'elle avoit alors de s'unir avec les Princes Proteſtants d'Allemagne, étoit le motif de ſes empreſſemens. Cette Princeſſe n'ignoroit pas que la perſonne de l'Auteur

leur étoit fort agréable, & qu'il avoit beaucoup d'accés auprés d'eux. S'il n'avoit eu des vuës que pour l'agrandissement de sa fortune particuliere, il n'eût sans doute point refusé un parti si avantageux : mais en toutes occasions il fit profession de préferer sa fidelité à son interêt ; & il crût être obligé par son devoir à servir la Reine d'Ecosse, dont il étoit né sujet, préferablement à une Princesse étrangere.

A son retour en Ecosse, il eut entrée dans le Conseil Privé, & fut fait Gentilhomme de la Chambre. La Reine l'employa dans toutes les affaires de quelque importance, jusqu'à son malheureux emprisonnement

prisonnement à Lockleven. Il s'acquitta de tous ses emplois avec une extrême fidelité, & si la Reine eût suivi ses sages conseils, elle ne seroit point tombée dans les malheurs où elle se plongea. Les quatre Regents qui gouvernerent aprés elle, le traitterent avec beaucoup de distinction, & lui confierent les Negociations les plus difficiles. Cependant depuis la prison de la Reine, il s'attacha toûjours aux interêts du Roi. Quand le Roi Jaques commença à regner par lui-même, la Reine, qui étoit prisonniere en Angleterre, lui recommanda specialement l'Auteur, comme le plus fidéle & le plus capa-
ble

ble Ministre qu'il pût choisir. C'est pourquoy Sa Majesté l'employa dans son Conseil Privé, & dans les finances. Il demeura dans la faveur & dans l'emploi jusqu'au tems que le Roi alla prendre possession de la Couronne d'Angleterre, aprés la mort de la Reine Elizabeth.

Le Roi Jaques auroit souhaité que l'Auteur le suivît en Angleterre, & il tâcha de l'y engager par des offres éblouïssantes. Mais l'amour du repos dans un âge avancé le fit supplier le Roi de lui permettre de passer le reste de ses jours dans la retraite. Il fut pourtant obligé aprés le départ du Roi de passer en Angleterre. S. M. le reçût trés-favorablement. Il

s'arrêta

s'arrêta pendant quelques semaines à Londres : cependant tous les attraits de la Cour, & toutes les careſſes du Roi ne pûrent le détourner de la reſolution qu'il avoit priſe de ſe reduire à la vie privée. Ainſi il retourna chez lui, où comme dans un port tranquille, il repaſſa le cours de ſa vie, & tant d'incidens divers, où il s'étoit trouvé embarraſſé. Il en forma des réflexions pour inſtruire le monde, & pour apprendre aux autres, & principalement à ſes enfans, à diriger leur conduite ſur l'experience du paſſé, en cas qu'ils ſe trouvaſſent à l'avenir en pareils cas. C'eſt dans cette vuë qu'il compoſa ces Memoires qu'il a laiſſez. Je ne puis dire
bien

bien précisément jusqu'où il les a poussez. Apparemment il a rapporté tout ce qui étoit arrivé jusqu'à la sortie du Roi Jaques de l'Ecosse pour se transporter en Angleterre, quoi que son manuscrit ne s'étende pas si loin. Je me ferois un scrupule de rien ajoûter sous mon nom pour le faire passer à l'ombre du sien. J'espere que le Lecteur content de ce que je lui présente ne me sçaura point mauvais gré de n'avoir point voulu y toucher, ni suppléer à ce que les malheurs du tems nous ont ravi.

En effet je n'ay pas été peu encouragé à publier ce que j'ay pû retrouver, par la maniere toute extraordinaire

re dont ces Memoires, aprés tant d'années, ſont tombés entre mes mains. J'ay crû appercevoir une direction de la Providence, qui les a preſervez ſi merveilleuſement de tant d'accidens. Ils ont trouvé depuis l'année 1660. un aſile aſſûré dans le Château d'Edinbourg, où les titres mêmes & les chartres du Royaume n'avoient pû étre en ſûreté ; cependant je n'ay pû découvrir par quelle avanture ils avoient été tranſportez là : & encore moins par quel moyen ils avoient pû s'y conſerver ſi long-tems, & parmi tant de deſordres & de revolutions, qui expoſoient tout à la diſcretion du premier occupant,

ſans avoir été confiez aux ſoins & à la vigilance de perſonne, qui eût ſongé à les exempter du pillage. Ce que je ſçai de certain, c'eſt qu'ils furent retirez par M. (Robert) Trail Miniſtre de l'une des Egliſes d'Edinbourg, pendant qu'il étoit priſonnier dans le Château. Comme il connoiſſoit la main de l'Auteur, & encore plus ſa profonde capacité dans le maniement des affaires, il conta comme un preſent conſiderable de la fortune, qu'elle lui eût offert une piece qu'il jugeoit ineſtimable par l'opinion qu'il avoit de l'auteur. Il la remit entre les mains de Jaques Melvil, ou Hal-hil, petit

tit fils de l'auteur. Par cette voye elle a passé jusqu'à moi, & aprés l'avoir lûë, j'ay pensé que je la devois au Public, qui y peut puiser de si utiles instructions. Je n'ay pas non plus trouvé qu'il fût à propos de supprimer sa Lettre en forme d'Epitre dedicatoire à son Fils; car elle peut contribuer à faire remarquer sa penetration dans les intrigues des Princes, & en même tems à mettre dans une plus grande évidence la sincerité de ce qu'il rapporte. On y reconnoît aussi son attachement invariable à la vertu & à la probité, son éloignement pour le vice, & en particulier pour cet art de flatter, si ordinaire

aux Miniſtres d'Etat, qui ne regardant que leurs propres interêts, ſeduiſent & corrompent les meilleurs Princes. C'eſt-là tout ce dont j'ay crû neceſſaire d'avertir le Lecteur.

GEORGE SCOT.





L'AUTEUR À SON FILS.

MON CHER FILS.

Comme j'ay reconnu en vous une heureuse disposition à remplir toute mon attente, & à observer les leçons que je vous ai données dans vos plus jeunes années, j'exécute avec plaisir la priere que vous m'avez faite, de mettre par écrit pour vôtre usage, diverses avantures de ma vie, pendant mes voyages dans la plûpart des Etats de l'Europe. Le recit que je vous en aî fait vous a inspiré la curiosité de les lire sur le papier pour en mieux conserver le souvenir. Je ne veux point vous refuser ce secours. Vous y verrez également mes bons & mauvais succés, dans l'esperance que

vous ferez assez sage pour profiter de mes fautes, & pour n'attendre point à vous instruire par une dangereuse experience, qui coûte toûjours bien cher. Il vaut mieux se former par les malheurs d'autrui. Or personne ne peut mieux enseigner le droit chemin, que celui qui a souvent passé par la même route. Pour moi, j'avoüe que rien ne m'a été plus utile que de ne point acheter de l'experience à mes propres dépens, en observant avec attention les bevuës & les erreurs des autres : & j'ai éprouvé que rien n'est plus dangereux que de negliger à s'informer des exemples passez. On s'en repent toûjours ; mais trop tard.

La plûpart des choses, que j'ai dessein de rediger par écrit, consistent en certains vieux Memoires que j'ay conservez par morceaux, & qui concernent les Negociations où j'ai été employé auprés de divers Princes, ou qui contiennent des relations de tout ce que j'ai vû & observé dans les lieux que j'ai parcourus ; dont j'ai choisi ce qui m'a paru le plus propre à vous instruire

instruire, & à diriger vôtre conduite dans le service des Princes, & dans l'administration des affaires. Je me puis donner la gloire que bien loin de m'être prostitué pour entrer dans les emplois, je n'ai pû les éviter. Ils m'ont été offerts, & je ne les ai point briguez. Mon principal merite, & qui m'a fait preferer à mes concurrents, a été de servir mes Maîtres avec une exacte diligence, & une fidelité inviolable. C'est par là que j'ay acquis la faveur & la confiance des personnes mêmes les plus sages, les plus graves, & les plus experimentées. Par exemple, l'Electeur Palatin, & le Connêtable de Montmorency, qui gouverna la France pendant tout le Regne de Henry II. J'eus le bonheur de me maintenir constamment auprés d'eux, & ils m'honorerent de leur confidence tant que je m'attachai à leur service. Il est vrai que cette distinction m'attira bien des envieux; mais je tâchai de les ramener, & de les consoler de cette preference en dissimulant avec beaucoup de patience, & en ne m'en orgueillissant point de

ma prosperité. Je n'oubliai rien pour les regargner par une conduite obligeante, & pour les forcer par les manieres les plus honnêtes à ne me point faire ressentir la malignité de leur jalousie. Quand il m'est arrivé de servir de jeunes Princes, que l'experience du monde n'avoit pas encore instruits, je gagnai toute leur affection par mes soins & par mon attachement; Mais enfin j'ai été souvent exclus par la ruse & par l'envie de ceux qui sçavoient le mieux s'insinuer dans leur esprit par la flatterie, & par l'artifice trompeux d'une feinte amitié. Cependant ces sortes de Favoris se chassoient mutuellement à la ruine de l'Etat. Le plus adroit, sous prétexte d'être le plus habile pour le Gouvernement, donnoit l'exclusion à son Rival. Ainsi les bonnes qualitez du Prince tenu sous cette servitude, demeuroient étouffées, & se corrompoient par le mauvais exemple, & bien souvent il suivoit les passions & les interéts de ses Ministres, qui alloient plus droit à leur but; qu'au bien

public

public. Pour assurer davantage leur credit, ils obsedoient continuellement les oreilles du Prince, afin d'écarter ceux qui auroient pû lui parler sans déguisement, & lui montrer la verité. Par consequent toute esperance êtoit ôtée de rendre une meilleure forme au Gouvernement, & en même tems l'accés étoit fermé à tous les gens de bien, qui ne pouvant plus éclairer le Prince, ni secourir leur Pays par leurs conseils, l'on vit arriver les mal-heurs, & les tristes accidens que je vais rapporter: On verra les Princes seduits & trompez, leurs Etats pillez, leurs plus affectionnez serviteurs ruinez, & enfin les instrumens de leur perte & de leur disgraces, perir avec toutes leurs hautes pretentions. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ceux qui ont succedé, ne sont devenus ni plus discrets ni plus prudens, sur les exemples du passé, & que la chûte de ceux qui les ont precedez, ne les a point rendus plus circonspects. Au contraire marchant fierement sur leurs traces, & poussans étourdiment leurs

vains & orgueilleux projets, ils ont eu une fin aussi tragique.

Pour moi quoi que j'eusse vû par mes yeux, & souvent lû combien la fidelité est mal recompensée, je ne me suis point rebuté; j'ai toûjours suivi là loi de mon devoir; & sans m'effrayer du danger, je me suis continuellement opposé aux ruses des indignes Favoris, & des lâches courtisans. Peut-être que je n'ai pas toûjours tenu un juste milieu, & que je me suis un peu laissé emporter aux extremitez; mais sans m'embarasser de ces êgards, j'ai suivi la même maxime, jusqu'à ce qu'enfin j'ai perdu tout mon credit auprés du Prince. Je me suis sans doute trop reposé sur mes bons services; c'est une erreur qui a été funeste à bien d'honnêtes gens. Je me suis repenti depuis de ma credulité, & j'ai été contraint de me récrier avec M. de B.... abandonné & rebuté de son Maître : Helas! Pourquoi les hommes se piqueroient-ils de surpasser leurs prochains en probité & en fidelité, lors qu'ils voyent les Princes

Princes, qui recueillent tout le fruit de nos travaux, prendre plaisir à écouter non des discours sinceres, mais agréables, & s'aigrir sans pretexte & sans raison contre leurs plus affidez serviteurs. *Je reconnois bien que pour conserver leur affection, il faut les servir non avec sincerité, mais avec adresse & avec beaucoup de finesse. Au lieu de parler avec liberté pour leur honneur & pour leurs veritables interêts, il faut se former, & regler son langage sur leurs inclinations & sur leur volonté. C'est-là un personnage qui demande un esprit bien souple & bien rusé. Mais mon opinion constante a toûjours été de se tenir ferme & attaché à la vertu & à la droite probité, que je trouve pourtant à present n'être qu'une vaine imagination, & un jargon de l'école, peu utile pour s'agrandir, & pour pousser sa fortune. Cependant je n'ai pû me resoudre à m'avancer par d'autres moyens. J'ai suivi en cela mes inclinations,*

& mon penchant naturel. Ainsi lors que j'ai été appellé par la Reine Mere de sa Majesté, & ensuite par le Roi lui-même, comme j'avois plus de matiere, & plus de droit de donner des avis, & de m'opposer à ce que le Prince ne se servît pas de gens mal intentionnez, je pris beaucoup de liberté dans mes remontrances, & je poussai assez loin l'obligation de mon devoir, contre la regle de Seneque qui nous apprend, que pour se rendre agréable aux Princes, il faut leur rendre beaucoup de services, & leur parler peu. *Platon étoit dans le même sentiment, parce que la faveur des Princes ne s'acquiert que par une infinité de peines & de soins, & se conserve avec beaucoup d'inquietude & de difficultez; c'est pourquoi le Courtisan doit être fort circonspect pour ne les point choquer ou par des gestes, ou par des paroles, ou par des actions. Car ils n'oublient jamais les offences qu'ils ont reçuës. On peut quelquefois leur rappeller le souvenir des longs & fidéles*

services

services qu'on leur a rendus ; mais il le faut faire avec beaucoup de delicatesse & de discretion : & de plus il ne faut pas compter beaucoup là-dessus, ni s'empresser trop pour en demander la recompense. Par là on hazarde à se rendre importun & à se faire haïr. Il ne faut pas aussi être assez indiscret pour censurer leur conduite ; ni se risquer à donner des avis que l'on ne demande pas, ou des avertissemens sans preuve & sans fondement. Les Princes ne savent d'ordinaire de ce qui se passe, que ce qu'il plait à leurs Favoris, qui de leur côté ont l'art de feindre de se divertir à tout ce qui divertit le Maître ; non point avec un air de complaisance & de flatterie, mais d'un air de bonne foi, & en abandonnant leurs propres plaisirs pour se rendre agréables au Prince. Ils connoissent trop bien la delicatesse des Souverains pour paroître s'impatienter, & pour marquer du mécontentement de ce qu'on leur fait trop long-tems attendre la juste recompense qui leur est dûë, ni

pour se plaindre que le Prince n'exécute point ponctuellement ses promesses. Les gens de Cour savent mieux se ménager, & renferment tous leurs chagrins.

J'avoüe que j'ay souvent violé ces regles de politique, emporté peut-être par trop de chaleur pour le service du Prince, pour lequel j'oubliois le soin de ma fortune & de mes établissemens. Autrement selon les desirs de la Maison de Guise, à qui je m'étois extrêmement attaché pendant mon sejour à la Cour de France, j'aurois soufflé à l'oreille de la Reine que ses Sujets revoltez, qui au mépris de son autorité avoient embrassé une autre Religion, meritoient d'être châtiez avec la derniere severité, comme des traîtres & des rebelles. Je lui aurois suggeré que si elle consentoit à l'établissement de la Religion Protestante, on interpreteroit cette indulgence comme une foiblesse, & l'on en conclurroit qu'elle manquoit de pouvoir pour reprimer un Peuple seditieux. Qu'il étoit indigne d'elle, que pour satisfaire

les souhaits peu respectueux de la Noblesse, & pour éteindre leurs vains sujets de jalousie, elle chassât Riccio. Qu'il y alloit même de son autorité, puis qu'on pouvoit bien comprendre par là que Sa Majesté ne seroit plus libre de choisir qui il lui plairoit pour approcher de sa personne, parce que pour ôter tout soupçon qu'elle meditât quelques fâcheux desseins, les Mécontens demanderoient d'abord qu'elle écartât tous ceux sur qui elle pouvoit le plus s'assûrer, & en qui elle pouvoit prendre plus de confiance. Selon toutes les apparences, ces discours eussent fait beaucoup d'impression sur l'esprit & sur l'humeur de la Reine, & j'en eûsse été bien payé par Riccio, & par tout le parti Catholique. Mais je crûs qu'en sujet fidelle & desinteressé, je devois plûtôt representer à Sa Majesté que ses Sujets n'ayant preferé la Religion Protestante à la Catholique que par principe de conscience, il ne falloit rien entreprendre qui pût augmenter leurs soupçons, que l'on vouloit abolir leur Religion : qu'en retenant Riccio auprés d'elle, c'étoit

pour eux un ſujet continuel de crainte, & un pretexte appararent à leurs apprehenſions, parce qu'il étoit l'ennemi declaré de leur Religion. Qu'étant ſi avant dans la faveur de ſa Majeſté, il feroit infailliblement tous ſes efforts pour l'engager à en rétablir la Religion qu'elle profeſſoit elle-même. Qu'ainſi ce feroit une ſemence de diſcorde, & de broüillerie, parce que la Nobleſſe regarderoit toûjours avec chagrin cette preſerence pour un Etranger, comme choquante pour eux qui n'étoient pas moins diſpoſez, ni mois habiles que lui à ſervir Sa Majeſté, & comme une défiance de leur fidelité, puiſque la Reine ſe confioit à un Etranger bien plus qu'à ſes Sujets naturels.

Si je n'avois encore eu plus à cœur les interêts de la Reine que les miens, je n'aurois pas manqué d'accepter les offres avantageuſes qui me furent faites par le Comte de Bothvvel, pour me faire conſentir avec

avec tous ses flatteurs, à signer un Ecrit qui contenoit que le bien du Royaume demandoit que la Reine l'épousât. Mais j'aimai mieux m'exposer à sa haine & à son ressentiment, & mettre ma vie en peril que de ne pas remontrer à Sa Majesté que ceux qui lui donnoient de pareils avis, trahissoient son honneur pour leurs vûës particulieres, & qu'elle ne pouvoit sans se deshonorer, épouser un homme qui passoit pour le meurtrier du Roi son Epoux. Qu'elle noirciroit par là sa reputation, & qu'elle fortifieroit les soupçons qui s'étoient répandus dans le monde, qu'elle avoit prêté son consentement à cet infame attentat. Je fus aussi tenté & sollicité diverses fois par Randolph & par Killegrevv, Residents en Ecosse de la part de l'Angleterre. Ils vouloient exiger de moi, que j'eusse la complaisance de ne point découvrir ce que j'avois pénétré de leurs intrigues, qui étoient trop préjudiciables au bien du Royaume

pour

pour les dissimuler. Il se presente encore une belle occasion de faire ma fortune, si j'avois voulu me joindre au Comte d'Arran, & lui aider à persuader la Reine de suivre ses conseils violents. Mais je les trouvai trop opposez aux interêts de Sa Majesté pour ne lui pas faire comprendre, que de tels avis ne pouvoient venir que d'un esprit dangereux, & que si elle les suivoit, elle s'alloit précipiter dans des abîmes inévitables. Je lui remontrai de plus qu'en écoutant le Duc de Lenox, & le Comte d'Arran, l'un Catholique Romain, & l'autre impie & athée, Sa Majesté nourriroit & entretiendroit dans l'esprit de ses Sujets une defiance, qui pourroit produire dans la suite de facheux effets. J'ai souvent pris de semblables libertez, & je suis persuadé que la Reine ne les desapprouvoit pas; Mais je m'attirai sur les bras une foule d'Ennemis. Cependant j'ay perseveré dans mon principe, de hasarder toûjours à m'expliquer

pliquer sans déguisement quand il étoit néceſſaire, plûtoſt que de laiſſer faire un faux pas à mon Prince par un lâche ſilence, ou par une honteuſe complaiſance. Il eſt vrai que la pratique commune, d'ont j'ai parlé tantôt, réuſſit quelquefois mieux à la Cour pour quelque temps; Mais dans la ſuite les Princes ſages reconnoiſſent que ces maximes d'honneur ſont preferables à ces diſcours flatteurs qui leur plaiſent d'abord. C'eſt pourquoi, mon cher Fils, j'ai voulu vous apprendre ce qui ſe fait ordinairement, & ce qui doit être fait. Il faut en ſavoir uſer avec beaucoup de diſcernement, & prendre un juſte milieu entre une hardieſſe ruſtique, & une flaterie rampante. Avec beaucoup de prudence & de diſcretion pour ne ſe riſquer point à contre-temps, l'on peut donner au Prince de ſages Conſeils contre ſes inclinations, ſans s'attirer ſon indignation, c'eſt ce qu'il faut étudier avec art, ſi vous êtes appellé à manier les affaires pu-

bliques:

bliques : & si vous êtes quelquefois contraint à plier par necessité, & à ceder au temps, il faut s'accommoder à l'humeur du Prince, & se menager pour une conjoncture plus favorable à servir son Roi & sa Patrie. Cependant prenez garde de rien faire d'injuste, de violent, & de perfide, ni de jamais souffrir rien qui tende à la ruine du Prince, ou à son abaissement, sans l'en advertir avec toute la precaution, & toute la reserve que la prudence ordonne. C'est dans ces grandes occasions qu'il n'est point permis de se taire ; & quand il arriveroit que vos avis seroient rejettez & mêprisez, soyez assurez que lors qu'il verra les suites conformes à vos avertissemens, il vous aimera, & vous écoutera avec plus d'attention pour l'avenir. Enfin Dieu ne manquera pas de benir vos intentions quand elles seront droites & pures, & si vous tâchez de lui obeïr fidélement, vous pouvez attendre toute sorte de bonheur dans ce monde & dans l'autre. Je vous recommande à ses soins & à sa

bonté

bonté avec toute l'affection, & toute l'ardeur d'un Pere qui vous aime & qui vous cherit tendrement.

JACQUES MELVIL



PRIVILEGE du Roy.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement, Maîtres des requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Senechaux, & autres nos Juges, & Officiers, qu'il appartiendra, salut, nôtre amé J. Bruyset Imprimeur & Libraire à Lyon nous a fait remontrer, qui luy a esté mis entre les mains un Livre intitulé, *les Memoires Historiques de Jacques Melvil*, qu'il desiroit faire imprimer, pour le donner au public, ce qu'il ne peut faire sans nos lettres sur ce necessaires, qu'il nous a tres-humblement

blement fait ſupplier de luy accorder. A ces cauſes, deſirant favorablement traiter l'expoſant, nous luy avons permis, & permettons par ces preſentes de faire imprimer, en un ou pluſieurs volumes, marge, & caractere qu'il trouvera bon, vendre, & debiter par tout noſtre Royaume, Pais, Terres, & Seigneuries de noſtre obeiſſance ledit Livre durant le temps de ſix années conſecutives à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer, pendant lequel temps faiſons deffences à toutes perſonnes d'imprimer, ou faire imprimer, ou contrefaire ledit Livre ſous quelque pretexte que ce ſoit, le vendre, ou diſtribuer ſans le conſentement de l'expoſant, à peine de trois mille livres d'amande, applicable un tiers à nous, un tiers à l'Hoſpital General, & l'autre tiers à l'expoſant, paiable ſans depots à chacun des

contrevenans, confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous depens, dommages, & interêts ; à la charge de faire imprimer ledit livre en noſtre Royaume, & non ailleurs, ſur de beau papier, & en beaux caracteres conformement à nos reglements faits pour les imprimeries, ces années mil-ſix cens ſoixante dix-huit & quatre vingt ſix, & de mettre deux exemplaires d'iceluy dans noſtre Bibliotheque, un en celle de noſtre Château du Louvre, & un en celle de noſtre tres cher & feal Chevalier, Chancelier de France le ſieur Boucherat, avant que de l'expoſer en vente, le tout à peine de nullité des preſentes qui ſeront regiſtrées aux Regiſtres de la Communauté des Libraires de noſtre bonne Ville de Paris, du contenu deſquelles vous mandons, que vous faſſiez joüir l'expoſant plainement, & paiſi-
blement

blement ſans ſouffrir qu'il luy ſoit fait ny donné aucun empeſchement, & qu'en mettant à la fin ou au commencement dudit Livre un extrait des preſentes, voulons qu'elles ſoient trouvées pour ſignifiées, & qu'aux copies collationnées d'icelles par un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaire, foy y ſoit ajoûtée comme à l'Original & pour l'execution d'icelles commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis faire toutes ſignifications, exploits, & autres actes requis & neceſſaires par tout noſtre Royaume, Pays, Terres, & Seigneuries de noſtre obeiſſance, ſans demander autre permiſſion, car tel eſt noſtre plaiſir: donné à Fontainebleau le quatorziême jour d'Octobre mil-ſix cens quatre vingt-quatorze. Signé

DE LA RIVIERE.

Regiſtré ſur le livre de la Commu-

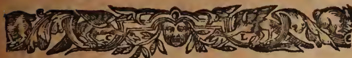
nauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 25. Octobre 1694.

AUBOIN, Sindic.

Achevé d'imprimer le 10. novembre 1694.



MEMOIRES



MEMOIRES DE MELVIL,

Sous le Regne DE MARIE REINE D'ECOSSE, ET DE JACQUES VI.

LIVRE I.



LE Roi HENRY VIII. étant mal ſatisfait du Pape, parce qu'il n'avoit pas voulu conſentir au divorce de la Reine CATHERINE DE CASTILLE ſa femme, & bien

résolu de s'en venger, crût qu'il étoit à propos de favoriser sous main, ceux qui sortant de l'école de Luther, venoient en foule prêcher la Reforme en Angleterre. Les esprits en furent aigris des deux côtez, & à la fin l'animosité du Roi alla si loin, qu'il se fit proclamer Chef de l'Eglise Anglicane, avec défense expresse de reconnoître à l'avenir le Pape en aucune maniere, & de payer le denier de saint Pierre.

Le Roi ayant ensuite obtenu de son Clergé ce que le Siége de Rome lui avoit refusé, il épousa une autre femme, & acheva par là de se perdre dans l'esprit du Pape, de l'Empereur, & de ceux de leur parti.

Henry jugeant bien, que de la maniere qu'il avoit poussé les affaires, il se formeroit des ligues contre lui, crût que la premiere chose à quoi il devoit penser, étoit de se bien fortifier en son propre Païs, en donnant ordre à ses affaires domestiques; & dans cette vûë il ne trouva rien de plus à propos, que d'entretenir une étroite amitié avec son

Neveu JACQUES V. Roi d'Ecosse, parce que n'ayant point d'héritiers mâles, & ne reconnoissant pas sa fille Marie pour legitime, il songeoit tout de bon à bannir la discorde de cette grande Isle, en unissant les interêts des deux Royaumes sous un même Chef, & sous une même Réligion.

On envoya des Ambassadeurs en Ecosse, pour y négocier une entrevuë entre les deux Rois, qui se feroit à Yorch, où Henry promettoit de vouloir se rendre; alleguant, que des affaires d'importance se terminoient mieux ordinairement par ces sortes d'entrevûës, que par les soins des Ambassadeurs les plus habiles.

Cette ouverture faite, le Roy Jacques proposa la chose en son Conseil, & sur son avis, il fit répondre à son Oncle qu'il l'attendroit au lieu & au tems marquez.

Les Ambassadeurs partirent là-dessus avec bien de la satisfaction, & n'en donnerent pas moins à leur Maître; quand à leur retour, ils lui

firent rapport du ſuccés de leur Négociation : auſſi fit-on d'abord de grands préparatifs pour une reception pompeuſe & ſolennelle.

Le Clergé d'Ecoſſe qui étoit tout-à-fait devoüé au Pape ne fut pas peu allarmé d'une ſemblable propoſition; mais lors qu'il aprît que le Roi l'avoit acceptée, il en eût une épouvante horrible. Il apréhendoit que les perſuaſions de l'Oncle, ne fiſſent trop d'impreſſion ſur l'eſprit du Neveu, & que Jacques ne ſe laiſſât induire à mettre la Réligion Catholique Romaine auſſi bas en Ecoſſe, que Henry l'avoit mis en Angleterre.

Ils réſolurent donc de faire les derniers efforts pour empêcher cette entrevûë, & pour en venir mieux à bout, ils s'adreſſerent aux Favoris qui avoient l'oreille du Maître, & les engagerent par de grandes promeſſes à diſſuader ce voyage.

Ces Favoris ſe joignirent à ceux du Clergé, qu'ils ſçavoient être les plus aimez du Roi, & aprés avoir bien concerté la choſe, ils lui repre-

ſenterent unanimement, qu'il y avoit du danger dans l'entrevûë proposée : que JACQUES I. avoit été retenu en Angleterre dans une ſemblable occaſion : que le Roi de France leur ancien Allié en prendroit de l'ombrage, & que dans la conjonćture préſente, où l'on étoit déja ſi mal avec l'Empereur, on ne pouvoit pas trop ménager ſon amitié. On alleguoit de plus l'interdit du Pape, & les Héreſies qui commençoient à regner fortement en Angleterre : que le Roi en étoit lui-même infećté : qu'on ne pouvoit trop éviter cette peſte, ſur tout puiſque beaucoup de Nobles Ecoſſois en tenoient déja, & favoriſoient le Lutheraniſme. Enfin, qu'au lieu de ſonger à des entrevûës ſi dangereuſes, il falloit étouffer ce mal dans ſa naiſſance, & extirper ces nouveaux Hérétiques, d'autant plus que Sa Majeſté y trouveroit ſon compte, ſe pouvant enrichir de leurs biens confiſquez.

Le Roi trouva cette propoſition fort bonne : auſſi prit-il la liſte des Hérétiques, qui lui fut delivrée en

même tems, & la mit en ſa poche, avec reſolution d'y ſonger au plûtôt.

Dans ce tems-là, le Seigneur de la Grange êtoit Tréſorier, & le Roi qui ſe repoſoit ſur ſa fidelité & ſur ſa diſcretion, l'aimoit extrémement; de ſorte que ne ſachant pas qu'il favoriſoit la nouvelle Réligion, il trouva à propos de l'informer d'une propoſition ſi favorable. Il lui montra la liſte des Nobles qu'on lui conſeilloit de faire brûler, lui comptant en même tems combien il en devoit tirer de profit: ce Seigneur ſe mit à ſoûrire à cette ouverture, & le Roi en voulut ſavoir la raiſon.

Le Tréſorier repliqua, qu'il s'en expliqueroit volontiers, pourveu que Sa Majeſté lui voulut permettre de parler librement. Sur quoi le Roi tirant ſon êpée lui dit avec aigreur, qu'il le tueroit s'il oſoit parler contre ſes interêts, & l'ayant enſuite remiſe, il lui ordonna d'expliquer ce qu'il avoit à dire contre la propoſition des Prelats.

Le Tréſorier lui fit donc connoî-

tre combien de troubles il y avoit eu dans le Royaume pendant sa minorité, premierement entre la Reine sa Mere & les Seigneurs du Païs, & en suite entre les Etats mêmes, lors qu'ils s'étoient divisez en factions. Que pendant tout cela, Sa Majesté avoit fait une méchante figure en passant, pour ainsi dire, d'une main à l'autre, étant tantôt arrêté prisonnier, tantôt assiegé, tâtôt forcépa rMessieurs de Duglas à combattre le Comte de Lenox & ses meilleurs amis, qui venoient à son secours: qu'en toutes ces guerres civiles, Messieurs les Prélats avoient été de vrais Boutefeux, s'engageant dans l'un ou dans l'autre parti, selon qu'ils y étoient portez par leurs interêts & par leur ambition, & qu'enfin ils avoient été si peu d'humeur de laisser le Roi en repos, qu'ils ne s'étoient jamais pû accorder entr'eux mêmes: que cela avoit duré jusques à ce qu'on eût fait venir de France le Duc d'Albany, pour être fait Gouverneur, auquel on n'avoit pourtant pas manqué de donner encore de la besogne; car voulant faire

une diverſion en Angleterre, qui étoit alors en guerre avec la France, on l'avoit laiſſé avancer avec l'Armée juſques ſur les frontieres, & qu'alors on l'avoit empêché de paſſer outre, ſous prétexte que le Roi étant encore jeune & le Neveu de Henry, ils ne voyoient nulle raiſon preſſante de rompre avec l'Angleterre, & de mettre le Roi & ſes Etats en hazard pour l'amour de la France; que le Roi ſon Pere, ſe mêlant de la querelle de ces deux Couronnes, y avoit perdu la vie, & que ſon Pays en avoit été fort endommagé.

Aprés le départ de ce Duc, continua le Tréſorier, Vôtre Majeſté prit elle-même les rênes en main, à l'âge de treize ans. Ce qui ne put obliger ces Eſprits remuans à finir leurs ſeditieuſes intrigues; mais ils vous tinrent comme en priſon l'eſpace de deux années. Ce n'eſt que dépuis peu que vous êtes en liberté, & vôtre Gouvernement n'eſt pas encore ſi bien affermi qu'il le devroit être; quoi que Vôtre Majeſté ait fait beaucoup en ſi peu de tems, d'avoir

pourvû au réglement des Isles, du haut Païs & des Frontieres. Ce seroit donc une chose extremement dangereuse, si vôtre Noblesse venoit à savoir qu'on eût inspiré des desseins violens à Vôtre Majesté, & qu'il se trame quelque chose contre leurs biens, & leur vie, sous prétexte d'hérésie; dequoi Vôtre Majesté se doit garder avec d'autant plus de soin, que ces Messieurs seroient bien-aises de hazarder vôtre Personne & vos Etats, pour sauver les leurs. C'est des Prelats que je parle, qui aprehendent que Vôtre Majesté n'entreprenne quelque reforme, à l'exemple des Rois d'Angleterre & de Dannemarc, & de plusieurs Princes de l'Empire, & c'est pour cette raison, qu'ils n'aiment pas qu'il y ait de l'intelligence entre vous & le Roi d'Angleterre; ni que Vôtre Majesté s'affermisse si bien, qu'Elle puisse songer à remedier aux abus de l'Eglise.

Souvenez-vous, Sire, qu'il y a eu parmi vos Ancêtres un nommé S. David, qui donna la plus grande partie de ses Domaines à l'Eglise,

pour en fonder des Evêchez & des Abbaïes : ce qui fait que Vôtre Majesté est maintenant si pauvre, & les Prêlats si riches & si hardis, qu'ils prétendent qu'un Roi n'oseroit rien faire sans leur bon plaisir. Outre qu'ils se declarent si ouvertement pour le Pape, dés qu'ils ont obtenu la confirmation de leurs Benefices, qu'il n'est pas seur de se fier à leurs conseils, dans les occasions où il s'agit de l'autorité ou du profit du Siége de Rome. Les Venitiens, les plus sages de toute l'Europe, ne souffrent point d'Ecclesiastiques dans leur Conseil, quand même ils seroient nez dans la ville; parce qu'ils sçavent que le Clergé est devoüé par serment au Pape.

Aprés cela, le Trésorier s'étendit sur les grands abus qui s'étoient glissez dans l'Eglise Romaine, & sur la maniere de vivre des Prélats Ecossois, si peu Chrêtienne, & si scandaleuse, qu'elle ne pouvoit être inconnuë ni au Roi, ni au moindre de ses sujets. C'est pourquoi, disoit-il, si Vôtre Majesté veut affermir sa domination,

& devenir riche, le moyen le plus ſeur, eſt de faire retourner à la Couronne tous les Benefices vacans, en les réincorporant peu-à peu, toutes les fois qu'un Prélat viendra à mourir.

Il repreſenta enſuite au Roi, que s'il retractoit la parole donnée aux Ambaſſadeurs du Roi d'Angleterre, il s'attireroit indubitablement la guerre. Henry êtant un Prince courageux & haut à la main, qui reſſentiroit cét affront d'autant plus vivement, que, ſelon toutes les apparences, il avoit agi de bonne foi en cette rencontre, les conjonctures mêmes l'ayant convié à prendre le parti qu'il avoit pris. Qu'ayant tant d'affaires ſur les bras, & ſe voyant accablé d'ennemis: & ſa fille unique êtant d'ailleurs tellement chargée d'embonpoint, qu'elle ne promettoit point d'héritiers; c'êtoit ſon véritable interêt de ſe bien entendre avec le fils de ſa ſœur; puiſqu'il n'êtoit pas ſeulement ſon plus proche parent, mais encore le plus capable d'unir & de maintenir les deux Royaumes de la Grand'Bretagne.

Pour ce qui étoit du Roi Jacques I. si on l'avoit retenu en Angleterre, que ç'avoit été en une occasion bien differente, & que d'ailleurs il n'avoit été ni Neveu, ni héritier présomptif du Roi d'Angleterre. De sorte, continua le Trésorier, qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là; mais nous avons à craindre beaucoup, si nous nous attirons la guerre, en rompant l'accord qu'on a fait à l'égard de l'entrevûë d'Yorch. C'est pourquoi Sire, il y faut songer plus d'une fois; puisque tous vos Sujets ne ressentent encore que trop les mauvais succés de la guerre que le Roi vôtre Pere declara à l'Angleterre.

Ces avis plûrent si fort au Roi, qu'il résolut de les suivre. Cependant les Prelats ne doutant point, que leur proposition n'eût fait l'effet, qu'ils s'en étoient promis, se rendirent auprés du Roi, pour en presser l'execution. C'est alors que sa Majesté ne se pouvant plus contenir, leur reprocha en des termes fort aigres, l'excés de leur cruauté, & le peu de soin qu'ils

avoient de la conſervation de leur Patrie. Pourquoi leur dit-il à la fin, mes Predeceſſeurs ont-ils donné tant de terres & de revenus à l'Egliſe ? Etoit-ce pour en entretenir des faucons & des chiens ? N'avoient-ils d'autre but que celui de fournir aux plaiſirs dereglez d'un nombre exceſſif d'hypocrites faineants & inutiles? Le Roi d'Angleterre vous fait brûler ; celui de Dannemarc vous fait trancher la tête ; & moi, je vous percerai le cœur avec mon épée. En diſant cela il dégaina effectivement, ce qui donna tant d'épouvante à Meſſieurs les Prelats, qu'ils s'enfuirent avec bien de la precipitation, & du déſordre. L'on jugeoit par là que le Roi demeureroit ferme dans la reſolution qu'il avoit priſe de s'aboucher avec le Roi d'Angleterre, & qu'il ſuivroit en cela ce que ſon honneur & ſes interêts lui conſeilloient.

Cependant Meſſieurs les Prelats ſe voyant déchûs de leur eſperance, & que bien loin de faire du mal à leurs ennemis, ils avoient à craindre pour eux-mêmes, délibererent ſur les

moyens de faire rentrer le Roi dans leurs ſentimens. Ils reſolurent donc de lui offrir cinquante mille écus annuellement ſur le revenu du Clergé, en cas que le Roi d'Angleterre lui declarât la guerre pour avoir manqué à l'entrevûë d'Yorch : & parce que le Roi pouvoit lever une Armée ſans beaucoup de dêpenſe, ſes ſujets étant obligez de ſe rendre ſous ſes drapeaux au premier ordre qu'ils en reçoivent, ils ſe flatoient avec quelque apparence de raiſon, qu'il ſe laiſſeroit ébranler par cette ſomme, d'autant plus qu'il avoit beſoin d'argent en ce tems-là. Neanmoins ils s'imaginoient bien, que la choſe êtant propoſée tout nuëment, & ſans lui donner quelque couleur plauſible, leur attente pourroit être vaine. Pour faire donc mieux recevoir leurs offres & leurs raiſons, ils crûrent qu'ils devoient être ſecondez & soûtenus par ceux qui êtoient le plus aimez du Roi. Ils furent prodigues en preſens envers ſes Favoris, & promirent en particulier à Monſieur Olivier Sinclar, que par leurs

intrigues & par leur credit il ſeroit fait Lieutenant Géneral, & commanderoit l'Armée, en cas que le Roi d'Angleterre vint à rompre avec l'Ecoſſe, ce que pourtant ils aſſuroient qu'il ne voudroit ni n'oſeroit entreprendre, ayant déja trop d'affaires ſur les bras.

Les Courtiſans entrerent facilement là-dedans, & c'étoit à qui prepareroit mieux l'eſprit de Sa Majeſté, en lui procurant de belles filles & mêmes des femmes mariées. Ils n'oſoient pas neanmoins faire leur coup, tant que le Tréſorier ſeroit à la Cour, & ils attendoient avec impatience qu'il en fut éloigné: car c'étoit un homme promt & haut à la main, & il falloit avoir bien du cœur, pour oſer lui contredire, parce qu'il êtoit toûjours prêt à ſoûtenir ſes avis à la pointe de l'épée.

Le Roi donna en ce tems-là le fief de Kelley au fils puiſné du Tréſorier, en lui procurant le mariage de l'héritiere de ce nom. Mr. de la Grange fut obligé d'y aller, pour en prendre poſſeſſion, & Meſſieurs les Prélats

crurent cette occaſion favorable, pour faire au Roi la propoſition qu'ils avoient concertée entr'eux. Ce fut donc alors qu'Olivier Sinclar & ceux de ſa cabale mirent tout en œuvre pour ſe rendre maître de l'eſprit du Roi, en l'attaquant par ſon foible, & en lui amenant les beautez les plus rares. Quand ils crûrent l'avoir reduit au point où il avoit ſouhaité, ils paſſerent plus outre, & s'émanciperent juſques à lui faire entendre, que le Tréſorier étoit devenu héretique, comme beaucoup d'autres, qu'il avoit toûjours un Nouveau Teſtament Anglois dans ſa poche, & qu'il s'étoit rendu ſi orgueilleux, que perſonne ne pouvoit plus vivre avec lui; qu'il avoit plus d'avarice qu'il n'en falloit pour un Tréſorier, & que ce vice joint à ſa préſomption ne paroiſſoit que trop en ce qu'il avoit oſé ſolliciter pour ſon fils le fief de Kelley, qui valoit vingt mille livres de rente. Le Roi leur répondit qu'il le connoiſſoit tres-honnête homme, & qu'il étoit ſi ſatisfait de lui, que s'il ne lui avoit pas encore donné ledit

fief, il le lui donneroit encore à la moindre priere qu'il lui en feroit. Le Prieur de Pittenween repliqua à cela: Sire, Mademoiſelle de Kellei eſt jolie & de bonne humeur, mais j'engage ma tête, que ſi Vôtre Majeſté ordonne au Thréſorier de la faire venir, il le refuſera.

Le Roi ayant aſſuré au contraire qu'il n'y manqueroit pas, le Thréſorier en fut ſollicité par une lettre, & ceux de la cabale trouverent à propos, que le Prieur s'en chargeât lui-même & qu'il fût le conducteur de Mademoiſelle de Kellei. Mais le Thréſorier n'ignorant pas que le Prieur étoit ſon ennemi mortel, refuſa de la mettre entre ſes mains, diſant qu'il ne s'en fioit pas au plus grand coureur de bordels qu'il y eût en Ecoſſe. Jamais perſonne n'a été ſi content d'un refus, que le Prieur le fut en cette rencontre; auſſi ne manqua-t-il pas de s'en prevaloir à ſon retour. Car avec l'aſſiſtance de ceux de ſon parti, il ſçût ſi bien irriter le Roi contre le Thréſorier, qu'il fit expedier un ordre pour le faire mener en priſon au Châ-

teau d'Edimbourg ; & Meſſieurs les Prelats qui aprés cela n'attendoient que ſon retour, étoient fort réſolus d'obeïr en cette occaſiō avec toute la prōptitude & exactitude imaginable.

Lui cependant, jugeant bien qu'il ſe tramoit quelque choſe à ſon préjudice, fit une diligence extraordinaire pour être au plûtôt auprés de la perſonne de ſon Maître, & y réüſſit ſi bien, que nonobſtant l'ordre donné, il ſe trouva à ſon ſouper. Mais voyant la froideur de Sa Majeſté, & qu'Elle ne lui parloit pas comme à l'ordinaire, au lieu de reculer, il s'avança, & dit au Roi ; Sire, qu'ai-je fait, moi qui avois tant de part en vos bonnes graces, lors que je partis, avec vôtre permiſſion? Le Roi répondit ; comment avez-vous oſé me refuſer, quand je vous ai ordonné de m'envoyer Mademoiſelle de Kellei, & répondre encore outrageuſement à celui qui vous en faiſoit le meſſage de ma part ? Il n'y a perſonne, repriqua le Thréſorier, qui oſât ſoûtenir en ma préſence que j'aye fait rien de ſemblable : mais pour ce qui eſt

de Mademoiſelle de Kellei, j'ai dit au Prieur, que je voulois être ſon Conducteur moi-même, & que je ne m'en fiois nullement à lui, ſachant qu'il étoit l'homme de toute l'Ecoſſe le plus dangereux, pour un meſſage de cette nature, & que de gré ou de force, il vouloit toûjours venir à bout, de ce qui lui plaiſoit. Avez-vous donc amené, repondit le Roi, la Demoiſelle? Le Thréſorier ayant dit qu'oüi, Sa Majeſté en fut ſi ſatisfaite, qu'Elle lui répliqua en ſoûpirant, helas? Ils vous ont chargé de tant de crimes que j'ay ſigné un ordre d'empriſonnement contre vous : mais j'y veux remedier en le caſſant. Monſieur de la Grange ne répondit autre choſe, ſinon que ſa vie & ſa liberté étoient de trés peu d'importance, & qu'il n'étoit en peine que de de ce que le monde jugeroit de la facilité avec laquelle Sa Majeſté s'étoit laiſſé prévenir; car il avoit apris que pendant ſon abſence, le Roy avoit été porté à rompre l'entrevûë d'Yorck, & que Henry VIII. ne pouvant pas ſuporter cét

affront, qu'on lui faisoit aux yeux de toute la terre, avoit ordonné à son Armée d'entrer en Ecosse, & d'y mettre tout à feu & à sang.

Cependant les Prelats voyant que cette guerre donnoit de l'inquietude au Roi, ils firent tout ce qui leur fut possible pour appaiser son esprit, en l'assurant que tout réüssiroit à son honneur, & que Henry qui avoit tant d'ennemis sur les bras ne pouvant agir contre l'Ecosse qu'avec une partie de ses Troupes, seroit indubitablement le premier à demander la paix. En même-tems ils ne perdirent pas un moment, pour faire recevoir au Roi la somme promise, avec assurance qu'en cas de besoin on lui en fourniroit davantage.

Le Roi fut donc obligé de faire une Armée, pour défendre son Païs : & ses Sujets, ausquels cette guerre étoit aussi désagréable qu'à leur Maître, ne se laisserent enrôler que parce qu'ils y étoient obligez. Mais lors qu'on aprit, qu'Olivier Sinclar avoit été déclaré Géneral de l'Armée, & qu'on l'eût élevé sur les épau-

les des Soldats, ſelon la coûtume du Païs, les Nobles ne pouvant ſouffrir qu'un vil Penſionnaire des Prelats eut été élevé à un emploi ſi important, refuſerent de combatre ſous lui, & ſe laiſſerent mettre en priſon à deſſein. Ainſi toute l'Armée fut en deſordre, au grand regret de ſa Majeſté & de ſes Sujets, dont le dépit alla ſi loin, qu'ils ne purent s'empêcher de murmurer que le Royaume étoit mis en danger pour plaire à Meſſieurs les Prelats; ce qui étant venu aux oreilles du Roi, qui ſavoit que ces plaintes étoient bien fondées, il ne pût s'empécher de faire des menaces contre ceux qui lui avoient donné de ſi méchans conſeils.

Mais cela lui coûta la vie, car ceux de la Cabale craignant les effets de ſa colere s'aviſerent de les prevenir par quelque depêche Italienne, & firent ſi bien, que le Roi en eût bien-tôt aſſez, pour le voyage de l'autre monde. Le Cardinal David Beaton étăt preſent lorſqu'il mourut, fit écrire ſon teſtament en le dictant lui-même, de ſorte qu'il y fit entrer

tout ce qu'il trouva à propos:auſſi fut-il caſſé bientôt aprés pour cette raiſon.

Le Roi d'Angleterre, quoi qu'il eût reſſenti vivement l'affront qu'on lui avoit fait, en rompant une entrevûe ſi ſolennellement concluë, ne laiſſa pas de regretter ſerieuſement la mort de ſon Neveu. Son bût avoit plûtôt été de lui faire voir combien ſon amitié lui étoit neceſſaire; que de ſatisfaire ſes reſſentimens, étant perſuadé que ſon Neveu, auſſi bien que ſes Etats, ſe laſſeroient bien-tôt de cette guerre,& qu'alors il les engageroit facilement dans une alliance offenſive & défenſive avec lui; ce qu'il ſouhaitoit d'autant plus fortement, qu'il étoit informé du merite & des grands talens du Roi Jacques, & qu'il en avoit conçû une eſtime toute particuliere.C'eſt auſſi ce qui fit croire à Henry, qu'il ne pourroit pas mettre ſon Royaume en de meilleures mains que les ſiennes; puiſqu'outre les conſiderations de parentage, il le jugeoit encore le plus capable de tous à commencer & à maintenir cette belle Monarchie, qu'il avoit en tête,

pendant que lui-même en ſeroit en quelque façon reputé le premier Architecte. Car prevoyant qu'il ne vivroit pas long-tems, ſon intention étoit que ſon Neveu eût ſous lui le maniment des affaires, comme ſon Lieutenant, & qu'aprés ſa mort il gouvernât le tout ſouverainement ſous une même Loy & une même Religion. Il croyoit que cela ôteroit à la France une fois pour toutes les occaſions de broüiller les deux Royaumes, & au Pape celles de s'enrichir aux dépens de la Nation par le moyen de ſes Bulles, diſpenſes, & confirmations de Bénéfices. Car la haine qu'il portoit au Pape étoit extraordinaire, ne pouvant oublier, qu'il en avoit été duppé ſi ſouvent, & que pour tout effet de tant de belles promeſſes, il n'avoit obtenu à la fin, que cette méchante excuſe, qu'on n'oſoit pas offenſer un auſſi grand Prince que l'étoit l'Empereur.

Henry ſe voyant donc déchû de l'eſpérance qu'il avoit eüe de ſe fortifier par une Alliance avec l'Ecoſſe, obligea les Gentils-hommes Anglois à chan-

ger leurs terres contre celles des Abbaïes & des Cloîtres,leur en donnant plus qu'ils n'en avoient eû,afin qu'elles ne pussent plus retourner à l'Eglise, sans une rebellion manifeste, & sans mettre tout le Royaume en desordre. Il falloit encore se venger du Cardinal David Beâton, qui l'avoit traversé en ses desseins, & c'est sur quoi il traitta avec George Duglas & le Comte d'Angus, qui n'étoient retournez que depuis peu en Ecosse,ayant été tout le tems de leur bannissement en Angleterre, jusques à la mort de Jacques V.

Ces deux freres qui passoient alors pour Protestans, engagerent sans peine en cette entreprise Norman Lesly, le jeune Seigneur de la Grange & Jean de Lesly de Parckhill, que le Cardinal avoit persecutez pour la Réligion, aprés avoir fait brûler à S. André leur Prédicateur George Wichard. Ceux-là, dis-je, furent facilement induis à assassiner un homme qu'ils regardoient comme ennemy de leur Réligion, de leur Patrie, & d'eux-mêmes en particulier.

Ce

Ce fier Cardinal fut donc tué en ſon Château de S. André, & ainſi finirent ſes intrigues, n'ayant eu pour prix de ſes vaſtes deſſeins que bien de l'embarras & une mort violente. Il avoit été le principal inſtrument de la mort d'un Roi de grand mérite, qui étoit naturellement porté à la juſtice, & qui avoit cela de particulier, qu'en ce qui concernoit le châtiment ou la recompenſe, il ne s'en fioit jamais à ſes Miniſtres. Car quiconque lui avoit rendu quelque bon ſervice ou fait quelque belle action, quand même le Roi étoit abſent, il pouvoit s'aſſurer qu'il ne demeureroit pas ſans recompenſe; & ſi quelcun avoit fait une action criminelle, dés que le Roi en étoit informé, il montoit à cheval avec peu de ſuite, & ſe rendant ſur les lieux, avant qu'on pût être averti de ſa venuë, il examinoit la choſe lui-même, & faiſoit faire une promte & rigoureuſe juſtice, ce qui le fit également aimer & craindre de ſes Sujets. C'étoit un Prince brave & intrepide. Il étoit extrémement

bienfait, &, avoit la taille fort bien priſe, quoi qu'elle ne fut pas des plus hautes.

Mais, pour ſon malheur, il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans la compagnie des perſonnes débauchées & vitieuſes, qui à force de lui amener de ces filles, qui ſont commodes aux dépens de leur honneur, le plongerent dans une vie auſſi libertine que dangereuſe. Ayant une fois goûté ces plaiſirs deffendus, il ne ſe contentoit plus de femmes libres, il lui en falloit auſſi de mariées, par où il ſcandaliſoit ſes ſujets, & s'attiroit la colere de Dieu. Auſſi ne le fit-il pas impunément, car dans l'eſpace d'onze heures, il perdit les deux ſeuls enfans mâles qu'il avoit; de ſorte qu'en mourant il ne laiſſa qu'une fille nommée Marie, qui vint au monde lorſqu'il étoit ſur le point d'en ſortir.

Henry VIII. n'ayant qu'un fils nommé Edoüard, lui & les Etats des deux Royaumes perſiſterent dans les ſentimens qu'ils avoient conçûs, qu'il ſeroit avantageux d'unir les

deux Couronnes, & d'en faire une ſeule Monarchie. On fit donc un Contract de Mariage entre le Prince Edoüard & l'heritiere d'Ecoſſe, lequel fut rompu en ſuite par les nôtres, qui firent tranſporter la jeune Reine en France, d'où il nâquit une ſanglante guerre, qui ſe termina à la fin, aux conditions qu'Edoüard épouſeroit Eliſabeth fille aînée de Henri II. Roi de France, & que François ſon fils ſe marieroit avec nôtre jeune Reine. Le Seigneur Hamilton, pour avoir fait le bon Proteſtant, avoit été élevé au gouvernement de l'Ecoſſe par le credit de Monſieur de la Grange Tréſorier, de Monſieur Henri Balneats & des autres, qui étoient de la Religion reformée, mais aprés avoir hanté quelque tems ſon frere naturel l'Abbé de Paſly; il fit connoître ce qu'il étoit, & devint grand perſecuteur des reformez. Auſſi futil porté par les perſuaſions dudit Abbé à rompre le mariage d'Edoüard & de nôtre Reine.

Etant arrivée en France, elle y trouva les eſprits partagez ſur ſon

mariage avec le Dauphin. Car le Duc de Guiſe & le Cardinal de Lorraine, tous deux freres de nôtre Reine Doüairiere & Oncles de la jeune Reine Marie en preſſoient fort l'accompliſſement; mais le vieux Duc de Montmorency Connêtable de France, étoit d'un avis contraire; ſoutenant qu'il étoit plus avantageux à la France de donner à la jeune Reine Marie un Duc ou Prince pour mari, & de les renvoyer en ſuite tous deux en Ecoſſe pour y tenir les Sujets en obeïſſance. Car, diſoit-il, quand les Princes ſont abſens de leur païs & le gouvernent par d'autres, les Sujets en perdent plus facilement le reſpect dû à leurs Maîtres, & ſe laiſſent aiſément engager à quelque revolte; ce qui arrivant, nous ne ſaurions faire rentrer ce Royaume dans ſon devoir qu'avec bien du hazard, ou du moins avec la perte de beaucoup d'argent & de monde. De ſorte qu'en penſant être utile à la France par ce mariage, on pourroit au contraire luy porter de grands préjudices. Mais ceux de la maiſon

de Guiſe ſouhaitant de voir la Couronne de France ſur la tête de leur Niece, & d'en augmenter leur credit: ſoutenoient que l'acquiſition de l'Ecoſſe ſeroit auſſi avantageuſe qu'honorable à la France, & que ce Royaume étoit aſſez riche, pour fournir à la conſtruction des Citadelles, & à l'entretien des garniſons neceſſaires pour tenir la Nation dans ſon devoir. Ces raiſons prévalurent, & la jeune Reine fut mariée avec le Dauphin.

Jean de Monluc Evêque de Valence ayant été quelque tems en qualité d'Ambaſſadeur de France auprés du Gouverneur & de la Reine Mere d'Ecoſſe, il plût à cette Reine, lors qu'il voulût s'en retourner, de me mettre à ſa ſuite, pour être un des Pages d'honneur de la Reine ſa fille, quand il ſeroit de retour à la Cour de ſon Maître. Je pouvois avoir quatorze ans alors.

L'Evêque prit la route d'Irlande ſuivant ſon inſtruction, & c'étoit pour apprendre quel fonds on pourroit faire ſur les offres d'Oneel, Odo-

neel, Odocart, & Callock, qui a-voient promis de ſecoüer le joug d'Angleterre pour ſe ſoumettre au Roi de France, à condition qu'il les aſſiſteroit avec 2000. Fantaſſins, 200. Chevaux, & quatre pieces de Canon, & qu'il pût obtenir du Pape la donation de l'Irlande.

Nous prîmes donc la route de ce Royaume au mois de Janvier, & fûmes pouſſez par la tempête à une petite Iſle nommée Sand-Iſle, qui eſt vis-à-vis de Kintire, où nous fûmes obligez de reſter 17. jours, à cauſe de l'impetuoſité du vent. De là nous remîmes à la voile pour l'Irlande, mais la tourmente êtoit encore ſi grande, qu'elle nous mit en danger de faire naufrage, & nous ne pûmes aborder à Loghfeul, qu'aprés la perte de toutes nos ancres. Avant que de mettre pié à terre, nous envoyâmes devant un certain George Paris, qui avoit été envoyé en Ecoſſe par Monſieur d'Oneel l'aîné; & par ceux de ſa Cabale, lequel êtant arrivé à la maiſon du beaufils d'Odocard, & l'ayant averti de nôtre arri-

vée, celui-ci vint au devant de nous, & aprés nous avoir salüé, nons conduisit chez lui, où nous restames cette nuit. Le lendemain Monsieur Odocart y arriva lui-même, & nous obligea de loger dans sa maison, qui ressembloit à une grande & obscure prison, aussi y fimes nous assez mauvaise chere, n'ayant presque pour tout traitement que des harangs & du biscuit. Nous rencontrâmes en cét endroit deux jeunes Anglois, qui s'étoient enfuis de leur païs, de crainte d'y passer mal le tems sous le regne d'Edoüard VI. Ils remarquerent que l'Evêque témoignoit de l'empressement à la fille d'Odocard, & qu'elle évitoit sa rencontre: neanmoins cette fille & ces jeunes gens profitant de la liberté que leur donnoit l'empressement de l'Evêque, entrerent dans sa chambre, & y trouverent une boëte dans une petite caisse que l'on avoit mise à la fenêtre pour se secher, car la plûpart de nos hardes avoient été moüillées dans la tempête, & croyant que ce qu'il y avoit dedans

êtoit bon à manger, parce que le goût en êtoit agreable, ils l'avalerent jusques au fond. L'Evêque découvrant le larcin qu'on lui avoit fait, en fût saisi d'une colere si violente, qu'il se laissa emporter à tant de cris & de menaces, que les Anglois & la fille en prirent l'épouvante, & se mirent à fuïr, ce qui fournit aux domestiques qui êtoient accourus au desordre, un beau sujet de rire & d'épanouïr leur rate. Car cette boëte êtoit remplie du plus precieux baume d'Egypte, de la valeur de deux mille écus, dont l'Evêque avoit été regalé par Soliman, Empereur des Turcs, aprés avoir residé deux ans en sa Cour, en qualité d'Ambassadeur. Cependant la fille d'Odocard, qui avoit recherché ma conversation avec autant de soin, qu'elle avoit évité celle de l'Evêque, me vint trouver accompagné d'un Prêtre, qui savoit parler Anglois, pour me faire une proposition de mariage, & pour m'assurer qu'elle me suivroit par tout. Mais je l'en remerciai, lui rêpondant que j'êtois trop jeune, sans biens, & en-

gagé pour la France. L'Ambaſſadeur avoit cependant ſes conferences ſecrettes avec Oneel & ſes aſſociez, & êcouta leurs offres & leurs projets. Le Patriarche d'Irlande en êtoit auſſi. C'êtoit un nommé Wachop Ecoſſois de naiſſance, & qui avoit fait pluſieurs fois le voyage de Rome en poſte, quoi qu'il fût aveugle. Il faiſoit beaucoup d'honneur à l'ambaſſadeur, & le convia d'aller voir le purgatoire de ſaint Patrice, lieu qui reſſemble à une mine de charbons, & où le feu peut avoir facilement pris par la force des exhalaiſons, qui ſortent continuellemēt de cette caverne.

En partant de chez Odocard nous paſsâmes chez l'Evêque de Roi qui avoit une maiſon peu éloignée de la petite riviere, qui ſe décharge dans la mer en paſſant Loghfeul. Cet Evêque avoit auſſi été à Rome. Nous y reſtâmes encore trois ſemaines, attendant un vaiſſeau que Jacques Machonel nous devoit envoyer de Kintire avec ſon frere Angus, pour nous rendre à Dumbarton; étant arrivé, nous allâmes à un Château

que Machonel avoit en Irlande, & de là nous nous mîmes en mer, & passâmes la premiere nuit à l'Isle de Jura, & la suivante à celle de Bute. En poursuivant nôtre route nous perdîmes nôtre gouvernail & n'arrivâmes à Kiltire qu'avec bien de la peine & du danger. Jacques Machonel nous y fit un trés-bon accueil, & témoigna à l'Evéque, que son arrivée lui étoit d'autant plus agréable, qu'il me voyoit à sa suite, disant qu'il avoit de grandes obligations à mon Pere, qui étant Commandant du Château de Dumbarton, en avoit usé fort honnêtement envers lui, durant le tems qu'il avoït été prisonnier dans cette Place. Cela joint à d'autres raports avantageux qu'il fit de mon Pere, augmenta fort la consideration & l'estime que l'Evêque avoit déja conçuë pour moi. Ensuite, aprés avoir pris terre à Dumbarton, nous tournâmes vers Sterling, où, aprés avoir séjourné huit jours, l'Ambassadeur prit congé de la Reine, & s'en retourna à Dumbarton, où nous rencontrâmes deux vaisseaux de

France, qui avoient apporté de l'argent pour en payer les Troupes auxiliaires de cette Nation qui servoient en Ecosse. Ces Vaisseaux s'étoient arrêtez en ce port, pour nous ramener en France.

Nous passâmes donc l'Isle de Man, le long de la côte Meridionale d'Irlande, & nous prîmes terre à Conquêt en Bretagne, huit jours aprés nôtre embarquement, ayant été en danger en chemin d'être pris par des vaisseaux Anglois, & de faire naufrage. Nous nous étions vûs si prés de perir, qu'une fois à minuit nos mariniers nous avoient fait connoître par leurs cris, qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Lors que nous fûmes arrivez à Brest, l'Evêque prit la poste pour être plûtôt à Paris, où la Cour étoit alors ; & parce qu'à l'âge où j'étois, il ne crut pas que je pusse suporter une telle fatigue, il me recommanda à deux Gentilshommes Ecossois, dont il avoit connu le Pere, afin qu'ils eussent soin de moi en chemin, & que rien ne me manquât, leur promettant de le reconnoître à

leur arrivée à Paris. Nous loüâmes donc trois petits bidets, & nous étant informez, s'il n'y avoit personne qui voulût aller à Paris en nôtre Compagnie, nous trouvâmes un François,un Breton, & un Eſpagnol pour renfort de nôtre petite caravane. A nôtre premier gîte, nous fûmes placez tous ſix dans une même chambre, où il y avoit trois lits, dont l'un fut occupé par les deux François, & le ſecond par les deux Ecoſſois, & le dernier par l'Eſpagnol & par moi. Les Ecoſſois croyant que j'étois déja endormi, commencerent à raiſonner enſemble, & convinrent qu'ayant ordre de payer pour moi, ils gagneroient leur dépenſe, en comptant au double tout ce qu'ils fourniroient; ce qu'ils trouvoient d'autant plus facile,que l'Evêque leur avoit enjoint de ne me laiſſer manquer de rien.

Les deux François croyant que perſonne de nous n'entendoit leur Langue, diſoient entr'eux ,que puiſque nous étions tous jeunes, & que nous ne ſavions pas les manieres du

païs, ils compteroient toûjours avec les hôtes, & feroient en ſorte que toute la dêpenſe tombât ſur nous. Auſſi le voulurent-ils mettre le lendemain en pratique, mais étant ſi bien informé de leur deſſein, je ne craignois plûs d'être trompé, & la ſeule peine qui me reſtoit, étoit de me pouvoir empêcher de rire. J'en avertis l'Eſpagnol, & nous reſolûmes d'être ſur nos gardes. Les deux Ecoſſois ne voulurent pourtant pas ſouffrir que je payaſſe pour moi, eſperant pouvoir encore tromper l'Evêque; mais l'Eſpagnol & moi êcrivimes éxactement la dépenſe de châque jour. En chemin faiſant, nous paſſames dans un bois, où nos deux François en avoient apposté deux autres; & êtant arrivez au lieu de l'embuſcade, ils tirerent leurs êpées tous quatre enſemble, faiſant mine de nous vouloir attaquer. Mais ayant obſervé nôtre contenance, & que nous nous mettions en état de nous deffendre, ils voulurent tourner la choſe en raillerie, & nous perſuader que ce n'avoit été que pour

éprouver, si nous aurions la resolution de nous battre, en cas que nous fussions attaquez en chemin, mais ces deux coquins qui nous avoient joint, nous quitterent à la premiere hôtellerie que nous rencontrâmes, & les deux Ecossois ne furent pas remboursez de ce qu'ils avoient payé pour moi, parce qu'ils m'avoient voulu frippenner. Nous fûmes treize jours depuis Brest à Paris, où nous arrivâmes au mois d'Avril.

Un mois aprés nôtre arrivée, l'Evêque de Valence fut envoyé à Rome, & parce qu'il prit la poste, il me laissa à Paris, aprés m'avoir mis en pension, & donné des Maîtres pour m'aprendre à parler François, à dancer, à faire des armes, & à joüer du luth. Je ne sai pas par quelle raison il ne me mit pas auprés de la Reine, comme il s'y êtoit engagé, quoi que dans la suite il me declara qu'il avoit dessein de me faire son heritier.

La raison pourquoi il fut envoyé à Rome, êtoit que le Pape Paul III. avoit changé quelques terres appar-

tenantes à l'Eglise contre Parme & Plaisance, deux Villes qui avoient été dépendantes du Duché de Milan, & que le Pape avoit ensuite donné à son fils Pierre Loüis Farnese, qui maria son fils aîné Octave à une fille naturelle de l'Empereur Charles V. Mais quand Pierre Loüis eût été assassiné, ayant trouvé en cela une mort digne de sa vie, Jules successeur de Paul III. s'avisa de réincorporer à l'Eglise les deux Villes mentionnées, à la place des terres qui en avoient été alienées par cet échange, & il pressa cette affaire si vivement, que le Duc Octave se trouvant trop foible, pour resister aux forces du Pape, ne sçût mieux faire, que de mettre ces Villes en la garde du Roi de France, car pour l'Empereur son Beau-pere, il lui étoit devenu plus suspect que tout autre, dépuis qu'il s'étoit emparé du Duché de Milan. C'est pour cela qu'il envoya le Duc de Castro vers Henry Roi de France, qui lui donna sa fille naturelle en mariage. Mais si le Roi de France avoit envie de se fortifier en Italie, l'Empereur qui con-

noiſſoit ſes prétentions ſur Milan & Naples, n'étoit pas moins reſolu de l'y traverſer. C'eſt pourquoi, dés qu'il vit une Garniſon Françoiſe à Parme, il ſe ligua avec le Pape, ce qui obligea le Roi de France à faire la paix avec Edoüard VI. en quoi il réuſſit mieux qu'il n'avoit eſperé par le moyen du Duc de Northumberland, qui ayant déja alors des vûës extraordinaires, leſquelles éclaterent aprés, fut bien-aiſe de rendre ce ſervice à la France, pour ſe mieux aſſurer de ſon apuy. La paix fut donc concluë avec l'Angleterre, aux conditions qu'Edoüard épouſeroit Eliſabeth fille aînée d'Henry II. & qu'il conſentiroit au mariage de François Dauphin de France avec la Reine d'Ecoſſe, qui lui avoit été promiſe auparavant, & l'Ecoſſe fut compriſe dans cette paix.

L'Evêque de Valence fût envoyé à Rome, pour porter le Pape à abandonner l'Empereur : mais il n'y réüſſit pas, ce qui fût cauſe en même tems que le traité fait avec Oneel n'eût point d'effet. Henry II.

pour se venger de l'obstination du Pape, fit publier par tout son Royaume, qu'aucun de ses Sujets ne reçût de Rome ni Bulles, ni Confirmations, ni Benefices. Cela joint à l'alliance faite avec l'Angleterre, allarma extrêmement le Pape, & lui fit craindre que le Roi de France ne devint par dépit aussi bon Protestant qu'Henry VIII. l'étoit devenu quelque tems auparavant par le même principe. Mais quand il apprit qu'Henry II. alloit au secours des Princes Protestants de l'Empire avec une puissante armée, il se confirma dans son apprehension, & jugea qu'elle n'étoit que trop bien fondée.

Car une bonne partie de l'Allemagne, scandalisée de l'avarice de la Cour de Rome, avoit changé de Religion, pour suivre les sentimens de Martin Luther, lequel, quoy que fort persecuté de plusieurs endroits, fût vigoureusement soûtenu par le bon Frederic Electeur de Saxe, par le Landgrave de Hesse, & par quelques autres Princes de l'Empire. Charles V, voyant ce desordre,

en voulut profiter & ſe ſervir du ſpecieux prétexte de la Réligion pour ſe rendre ſouverain en Allemagne. C'eſt pourquoi il abandonna ſon beaufils le Duc Octavio à la diſcretion du Pape, pour en obtenir plus de ſecours contre les Princes Proteſtants de l'Empire. Auſſi tout réüſſit ſelon ſes ſouhaits au commencement. Dans une bataille, qu'il gagna ſur les Proteſtans, il prit Jean Frederic Duc de Saxe priſonnier,& aprés avoir renverſé tout ce qui ſe pouvoit oppoſer au cours de ſes armes victorieuſes il diſpoſa des Provinces & des Villes libres ſelon ſon bon plaiſir, y établiſſant des Gouverneurs & des Magiſtrats dépendants de lui, & leur ôtant leurs priviléges, aprés leur avoir extorqué ſeize-cens-mille écus & cinq cens piéces de canon.

Il craignoit encore néanmoins le Landgrave, qui ne s'étoit pas trouvé à la bataille. Il ſavoit que c'étoit un Prince extrêmement brave & entreprenant. C'eſt pourquoi il traita avec le Duc Maurice beau-fils du

Landgrave, afin qu'il perſuadât à ſon beau-pere de ſe venir ſoûmettre à l'Empereur, ce que ce Prince fit, ſe fiant ſur le ſaufconduit qu'il avoit reçû, mais on ne lui tint pas parole, & il fut empriſonné, ſur un trait de plume malicieuſement placé.

Ce Duc Maurice êtoit couſin de l'Electeur priſonnier, & avoit ſi bien fait, que l'Empereur lui avoit donné les Etats,&la dignité du dernier.C'eſt pourquoi il ſuivoit aveuglement les interêts de ſon bienfaiteur, & fermoit les yeux en bon courtiſan à toutes les néceſſitez de ſes amis, de ſes Parens, & de ſa Patrie même. Mais quand le Landgrave l'eut nommé *poltron*, *perfide*, & *traître*, il commença de faire des inſtances ſerieuſes pour la liberté de ſon beau-pere, quoi qu'en vain, l'Empereur alleguant, qu'il n'avoit rien fait contre ſa parole; & pour en convaincre Maurice, il fit lire le ſaufconduit en ſa preſence, où il ſe trouva le mot *einig*, dont la deuxiéme & troiſiéme lettre êtoient écrites d'une maniere ſi équivoque, que la periode ſouffroit deux ſens:

car on pouvoit entendre que le Landgrave ne ſeroit aucunement empriſonné, mais ſi l'on s'arrêtoit à un petit trait de plume, qui paroiſſoit fortuit, cela vouloit dire qu'il ne ſeroit pas empriſonné eternellement; *einig* & *eurig*, étant des mots qui s'écrivent à peu prés de la même maniere.

Mais quoi que le Duc Maurice pût alleguer, le Landgrave fut gardé deux ans de ſuite par les Eſpagnols qui l'obſervoient de ſi prés, que ſouvent à minuit ils lui portoient une chandelle contre le viſage, pour voir s'il dormoit. Enfin il fut tant tourmenté de ſes Gardes, qu'il leur cracha quelquefois au viſage de dépit, & éclata en injures contre Maurice, qui cependant ne dormoit pas.

Il avoit depêché ſecrettement vers le Roi de France, pour lui faire ſes plaintes, de ce que contre la parole donnée, on traittoit ſi mal ſon beaupere, & pour l'avertir que l'Empereur, qui en vouloit à la liberté de l'Empire, êtoit ſur le point d'en faire une Monarchie, contre le ſer-

ment qu'il avoit fait à ſon Couronnement. Que d'ailleurs ſe ſervant du prétexte de la Réligion, il êtoit ſi puiſſamment aſſiſté par le Pape, que ſi l'on n'y remedioit de bonne heure, ſes deſſeins ne pourroient pas manquer de réüſſir. Il fit donc prier le Roy de ne pas ſouffrir que ſes Amis fuſſent opprimez, & que ſon rival s'aggrandit tellement ſur leurs ruines, qu'il en devint aſſez puiſſant pour luy donner la loi à lui-même. Ces remontrances obligerent le Roi de lever une armée & de la mener en Allemagne, où ſous prétexte de ſecourir les oppreſſez, il ſe mit en poſſeſſion de Mets, Toul, & Verdun, trois grandes Villes & Evêchez de l'Empire.

En ce tems-là, le Duc Maurice commandoit l'Armée Imperiale au ſiége de Magdebourg, & bien loin de faire paroître du mécontentement de la conduite de l'Empereur, il ne parla que des obligations qu'il lui avoit, & fit connoître qu'il n'avoit pas de plus grand ſoin, que de bien éxecuter ſes ordres, ſans

examiner s'ils eſtoient juſtes ou non.

Cependant le Duc d'Alva fit une fois connoître à l'Empereur, lors qu'il ſe trouva à ſon Conſeil privé, que ſelon ſes ſentimens, le Duc Maurice lanternoit un peu trop au ſiége de Magdebourg, & qu'il étoit à craindre qu'il ne ſe ſentît fort offenſé de la détention du Landgrave. Mais Granwel Evêque d'Arras, repliqua, qu'il ne falloit pas ſoupçonner ces têtes à vin, parce qu'étant toûjours chargées de vapeurs épaiſſes, elles ne voyoient pas aſſez clair pour mener loin une intrigue delicate. Que d'ailleurs, Sa Majeſté avoit gagné deux de ſes Secretaires privez, qui n'auroient pas manqué d'en donner quelque avis, ſi Maurice tramoit quelque choſe. Néanmoins il fut réſolu de lui envoyer un ordre de ſe rendre promtement à la Cour, pour voir s'il obéïroit ou non.

Mais le Duc Maurice étoit pour le moins, auſſi fin que les Eſpagnols, qui étoient du Conſeil de

l'Empereur ; car il n'ignoroit pas, qu'on avoit corrompu deux de ſes Secretaires ; mais pour tromper encore plus finement, il ne faiſoit ſemblant de rien, & leur témoigna même encore plus de confiance, que par le paſſé, ne faiſant ni ne reſolvant rien en apparence que de concert avec eux : ce qui trompa ſi bien l'Empereur, qu'il ne ſe douta de rien. Auſſi dés que le Duc reçût l'ordre de ſe rendre auprés de l'Empereur, il ne manqua point de prendre la poſte, & pour couvrir encore mieux ſon jeu, il prît un de ſes Secretaires corrompus avec lui. Mais ayant avancé quelque chemin, il l'envoya avertir l'Empereur qu'il ſuivoit doucement, ſe trouvant incommodé de la fatigue qu'il avoit ſoufferte en courant la poſte.

Cependant il avoit donné des ordres ſecrets à ſon Lieutenant, de le ſuivre avec toute l'Armée, & de marcher jour & nuit, ce qui fut éxecuté avec tant d'éxactitude, que l'Empereur ſe trouva ſurpris, & ſe

vit un puiſſant Ennemi ſur les bras, avant que de ſavoir qu'il en avoit: de ſorte qu'il fut obligé de quitter ſon ſouper pour ſe ſauver à Inſpruck, à la clarté d'un flambeau; il ſortit enſuite d'Allemagne, où il ne rentra jamais depuis.

Maurice voyant les choſes au point où il les avoit ſouhaitées, ne trouva pas à propos de faire durer ſa querelle avec l'Empereur, au préjudice de l'Empire. C'eſt pourquoi, pour arrêter les progrés du Roi de France, il lui fit connoître que l'Empereur s'êtant enfuï, l'obligation qu'il lui avoit, êtoit déja aſſez grande, & que celle qu'il en pouvoit attendre encore, êtoit qu'il retirât ſon Armée qui êtoit alors aux environs de Ratisbonne, de deſſus les terres de l'Empire. Cependant il parcourut toute l'Allemagne pour rendre aux Villes Imperiales les priviléges & les immunitez qu'on leur avoit ôté. L'Empereur de ſon côté remit le Duc de Saxe & le Landgrave de Heſſe en liberté, prévoyant bien qu'il y ſeroit forcé

s'il

s'il ne le faiſoit de bon gré. Voyant d'ailleurs le mauvais ſuccés de ſon entrepriſe, & aprenant que Maurice étoit mal ſatisfait de la conduite du Roi de France, pour avoir pris les trois Villes dont j'ai parlé, il fit ſecretement la paix avec lui, & avoüa toute ſa conduite paſſée. Ils joignirent donc leurs forces pour aſſieger Mets, mais en vain. Ce qui doit apprendre à tout le monde, combien il eſt dangereux dans des guerres civiles, d'appeller un puiſſant voiſin à ſon ſecours. Le Lecteur trouvera peut-être étrange, que je m'étende ſi fort ſur les affaires de l'Allemagne, puis que j'étois encore jeune en ce tems-là, & éloigné du lieu où les choſes ſe ſont paſſées. Mais ayant été depuis à la Cour de l'Electeur Palatin, j'ai apris ces particularitez de ſa propre bouche, de ſorte que peu de gens en peuvent être mieux informez que moi.

L'Evêque de Valence étoit à Paris en ce tems-là, & ayant envie d'aprendre quelque choſe en Mathématique, il s'y fit inſtruire par un

nommé Cavatius, qui s'étoit aquis la réputation de s'y entendre parfaitement. Cet homme luy parla souvent de deux esprits familiers, qu'un certain Berger avoit à sa disposition, & qu'un certain Prêtre lui avoit donnez comme un legs en mourant. Le Roi étant revenu d'Allemagne, l'Evêque lui presenta Cavatius, qui pour justifier ce qu'il avoit dit, lui offrit sa tête, s'il ne pouvoit montrer ces esprits sous la forme d'hommes, de chiens, de chats, ou sous quelque autre figure, qu'il plairoit à Sa Majesté de les voir, ou de les laisser voir à un autre. Mais le Roi n'étant pas curieux jusques à ce point, fit brûler le Berger, & mettre Cavatius en prison.

L'Evêque avoit encore commerce avec un autre homme nommé Taggot, qui s'entendoit aussi en Mathématique, & qui s'étoit particuliérement appliqué à la Chiromantie. Il me dit un jour qu'il avoit apris par les régles de sa science, qu'il mourroit, avant qu'il parvint à l'âge de vingt-huit ans, & que sachant d'ail-

leurs que la veritable Réligion s'étoit établie à Geneve, il y vouloit aller, pour employer le peu de tems qui lui restoit à vivre, à glorifier & servir Dieu, ce qu'il fit en effet, & mourut aussi selon ce qu'on m'a raporté depuis, au terme qu'il avoit prédit.

En ce tems-là, l'Evêque de Valence étant à S. Germain, avoit résolu de me présenter à la Reine. Mais lors qu'il y pensa, un Capitaine de la Garde Ecossoise nommé Tircan Cokbourn, homme d'intrigues, étant fraîchement revenu d'Ecosse, me fit connoître, qu'il avoit à dire quelque chose d'important au Connêtable, & m'engagea d'être son truchement auprés de lui, ne se pouvant pas assez bien expliquer en François lui-même. Mais il ne me vouloit pas faire ouverture de sa proposition, avant que nous fussions en présence du Connêtable, qui promit de nous entendre à deux heures aprés midi, & ayant donné audience à quelques Ambassadeurs, il ne manqua point de se souvenir de

nous. Nous fûmes donc menez dans ſon cabinet, où il ſe trouva ſeul avec ſon Secretaire, & où le Capitaine declara, que pendant ſon dernier ſejour en Ecoſſe, l'Eveque Jean Hamilton, maître abſolu des actions de ſon frere le Gouverneur, êtoit tombé ſi dangereuſement malade, qu'ayant été quelque tems ſans pouvoir parler, perſonne n'avoit crû qu'il en échapât. Que la Reine s'étoit prévaluë de cette conjoncture auprés du Gouverneur, pour s'en faire reſigner le Gouvernement, & pour ſe faire déclarer Régente. Aprés avoir expliqué cet article au Connêtable, je demandai au Capitaine s'il avoit encore quelque autre choſe à dire? Il ajoûta que l'Evêque ayant recouvré la parole & la ſanté par l'aſſiſtance d'un Magicien Italien, nommé Cardan, il s'êtoit fort emporté contre le Gouverneur, & avoit dit, qu'il n'êtoit qu'une bête, d'avoir cedé à un autre ce qu'il devoit avoir gardé pour luy-même, puiſque de l'adminiſtration d'un Royaume à la Royauté,

il n'y avoit qu'un petit pas à faire. Je rougis lors que le Capitaine me voulut obliger d'expliquer ce discours au Connêtable, lequel s'en étant aperçû, m'en pressa plus fortement : mais je lui dis, que le recit ne me paroissoit pas digne de lui être raporté. Là-dessus, il voulut savoir mon nom, & ordonna au Secretaire de le mettre par écrit. Il s'informa de plus si j'étois parent du Capitaine, qui répondit en méchant François que j'étois fils de sa sœur. Le Connêtable m'ayant demandé si cela étoit vrai, je lui répondis, qu'il ne m'étoit parent en aucune maniere. Alors il me demanda avec qui j'étois venu en France, & lui ayant repliqué, que ç'avoit été avec l'Evêque de Valence : pour être mis au nombre des Pages de la Dauphine, il voulut savoir encore si je voudrois bien demeurer auprés de lui, en cas qu'il en pût obtenir le consentement de l'Evéque. Je répondis que ce me seroit un grand honneur d'étre au service de l'homme le plus illustre

endroit le ſoin que Dieu prend des enfans de ceux qui ont vêcu en ſa crainte, comme David le marque: en diſant dans ſes Pſeaumes; *j'ai été jeune, & ſuis devenu vieil, & je n'ai pas encore vû que Dieu ait abandonné le juſte ou ſes enfans.* Car ç'avoit été Dieu qui avoit touché le cœur de la Reine Régente, lors qu'elle prît deux de mes freres à ſon ſervice, & qu'elle m'envoya en France, pour entrer en celui de ſa fille. C'êtoit Dieu auſſi qui inſpira à l'Evêque de Valence une affection ſi paternelle pour moi, que ſi j'avois été veritablement ſon fils, il ne m'auroit pas pû aimer davantage. Ce fut lui encore qui fit naître au Connêtable une ſi forte envie de me prendre chez lui.

En l'année 1553. le Connêtable aſſembla une grande Armée, & la fit marcher du côté d'Amiens en Picardie. Car dans le tems que le Roi avoit fait la guerre en Allemagne, ſous prétexte de ſecourir les Proteſtans, Marie Reine d'Hongrie, & ſœur de Charles V. étoit entrée avec une

Armée en Picardie, & y avoit brûlé la Maiſon du Roy à Fontabrey, avec pluſieurs petites villes & villages, eſperant, que par une ſemblable diverſion, elle obligeroit le Roi à quitter l'Allemagne, & à revenir pour défendre ſon propre Païs, ce qui fit naître une violente guerre de ce côté-là : car le Roi y ayant amené ſon monde, aſſiegea pluſieurs places, & les prît.

Cela obligea auſſi l'Empereur de s'y rendre avec une puiſſante Armée; & aprés qu'il eût pris Teroüane & Sedan, & brûlé pluſieurs bourgs & villages, le Connêtable lui oppoſa toute ſon Armée, pour arrêter le cours de ſes conquêtes. S'étant aproché juſques à ſept lieuës du Camp ennemi, il y fût informé par un eſpion, que la Cavalerie Imperiale devoit attaquer nos retranchemens la nuit ſuivante.

C'eſt pourquoi, pour faire tomber dans le piége, ceux qui nous vouloient ſurprendre, le Connêtable marcha la même nuit vers l'ennemi avec toute l'Armée, & défit aiſément

cette Cavalerie, parce qu'elle ne s'étoit attenduë qu'à combattre des gens endormis. La quantité de morts & de prisonniers étoit considerable, & le Duc d'Arschot, chef de cette entreprise fut du nombre des derniers. Henri voyant son ennemi affoibli par cette victoire se rendit à l'Armée lui-même, dans le tems que l'Empereur se retiroit vers Valenciennes, où il se retrancha sur une colline tout prés de la ville. En cet endroit le Roi lui presenta la bataille, & tint son monde une journée entiere sous les armes, pour attirer l'ennemi au combat; mais ce fut en vain. Il fit davantage, envoyant une quantité d'enfans perdus jusques aux retranchemens de l'Empereur, qui de son côté fit sortir quelque Cavalerie qui fut d'abord renversée. En même tems l'Empereur fit joüer toute son artillerie sur nôtre camp; mais avec peu d'effet. Cependant nous fûmes avertis, qu'il étoit résolu d'éviter la bataille, dans la pensée où il étoit, que la fortune qui l'avoit toûjours favorisé dans sa

jeuneſſe, l'abandonneroit dans ſes vieux jours. C'eſt pourquoi le Roi ſe retira cette même nuit à S. Quentin, où le Connêtable tomba dangereuſement malade, étant juſtement dans ſa grande année climacterique. Aprés cela, les deux armées entrerent en quartier d'hiver; l'Empereur s'en alla à Bruxelles, le Roi de France revint à Paris, & le Connêtable ſe fit porter à ſon Château de Chantilly, pour s'y faire guerir.

Durant cet hiver, il y eut une grande conference entre Calais & Ardres, où le Cardinal Polus ſe trouva en qualité de Médiateur de la part du Pape; mais il n'y eût pas moyen de faire la paix. C'eſt pourquoi le Roi ſe remit en campagne au commencement du Printems, de l'année 1554. & devança cette fois l'Empereur, dont il avoit été ſurpris la campagne précedente. En ce tems-là, le Connêtable eût la bonté de s'intereſſer en ma fortune, & de me procurer une penſion du Roi, qui aſſiegea Marienbourg, place tres-jolie & tres-forte, & la prît. Il s'em-

para auſſi de Bovines & de Dinan, dont la derniere étant avantageuſement ſituée ſur un roc, fut défenduë avec bien de la vigueur par un Capitaine Eſpagnol; mais qui fut ſi imprudent, que de ſortir lui-même de la Citadelle, pour parlementer avec le Connêtable, qui le fit arrêter, & obligea par là la Garniſon à rendre la Place. La plûpart de ceux qui en ſortirent, portoient des marques de l'effet de nôtre artillerie, laquelle en écraſant les poutres & les murailles, en avoit fait réjaillir les débris d'une maniere ſi furieuſe, que preſque tous les ſoldats en étoient bleſſez, & ceux que le Canon avoit épargnez, s'étoient brûlez par leurs propres feux d'artifice, dont ils avoient fait tomber une continuelle grêle ſur nous. Nôtre Infanterie Françoiſe y avoit été repouſſée juſques à treize fois.

Je vis dans ce ſiége une choſe aſſez extraordinaire, pour être racontée ici. A un aſſaut, un Enſeigne abandonné de ceux qui le devoient ſuivre ne laiſſa pas de monter vigou-

reuſement à la brêche où il fut tué. Un autre, pour meriter la charge du défunt, prit le drapeau, & ſe rendit ſur le même endroit de la bréche, où l'Enſeigne avoit été tué, mais il eût le même ſort, & roula avec le Drapeau juſques au pié du rocher. Un troiſiéme & quatriéme, enfin juſques à l'onziéme releverent le même drapeau & le porterent ſur la brêche, y ſacrifiant leur vie comme les autres, ſans être aſſiſtez en aucune façon de ceux qui les devoient ſuivre, & ſeconder leur bravoure.

Cependant le Connêtable, qui avoit inutilement employé en cette occaſion ſes prieres & ſes menaces, ne voulût pas perdre celle de châtier une ſi grande lacheté, ce qu'il fit en caſſant ces Compagnies, & en dégradant leurs Capitaines. En cette même occaſion, un Ecoſſois frere de Barnbougle, nomméArchibald Maubray, grimpa ſur le haut du rempart, s'y fit voir l'épée à la main, & s'en retourna ſans bleſſure, dont il n'eût point de recompenſe. Tant il eſt vrai qu'on eſt ordinairement plus

porté à punir le crime qu'à recompenser la vertu.

Aprés cela le Roi entra bien avant dans le Païs-Bas, ruinant tout ce qui se presenta à lui : & en ramenant un grand butin. Mais dés que l'Empereur eût amassé quelques forces, nôtre Armée se retira devant lui. C'est ce qui l'obligea de détacher un Corps de cinq mille Chevaux pour nous talonner, & nous incommoder dans les occasions. Aussi n'y manquerent-ils pas, nous attaquant à diverses fois au passage d'une petite riviere, prés de Cambray. Le Connétable fit paroître en cette rencontre sa vigueur & sa conduite ordinaire, faisant face à l'ennemi avec une partie de l'infanterie, soûtenuë de quelques Chevaux legers, & tenant ferme contre tous les assauts, jusques à ce que le Corps de l'Armée eût passé.

Aprés cela la Cavalerie ennemie cessa de nous poursuivre, croyant que le Roi s'en retourneroit en France, & que ce seroit la fin de la campagne. Mais Sa Majesté alloit cot-

toyant la frontiere, pour surprendre une Place d'importance nommée Renty, où il mit le siége, le Connêtable lui ayant promis qu'elle seroit prise dans huit jours. Mais il se trompa cette fois : car l'Empereur, pour faire manquer l'entreprise, y mena tout son monde. Le Connêtable êtant informé de tout ce qui se passoit chez l'ennemi, & en quel endroit il camperoit, fit marcher toute la Cavalerie contre lui, & laissa l'infanterie au siége. L'Empereur menoit son monde le long d'une colline, qui donnoit à pente douce sur nôtre camp, & rencontrant nôtre cavalerie sur son passage, il fit descendre une partie de la sienne pour escarmoucher. En cette occasion Normand Lesly Seigneur de Rothesse se distingua par dessus tous les autres. Il êtoit monté sur un tres-beau cheval, & portoit une cuirasse sur un justeaucorps de velours. Il avoit une grande croix blanche sur la poitrine, & une autre sur le dos. Sa tête êtoit couverte d'un bonnet rouge; ce qui le fit si

bien reconnoître de loin, que le Connêtable, le Duc d'Enguien, & le Prince de Condé, purent aiſément obſerver les effets de ſa bravoure. Il monta ſur la colline avec trente Cavaliers Ecoſſois, & donna ſur ſoixante Cavaliers de l'Armée ennemie. Encore ne fut-il ſecondé que fort foiblement de ceux qu'il avoit amenez, & il n'y en eût que ſept, qui eurent le courage de le ſoûtenir dans une entrepriſe ſi deſeſperée. Il abatît d'abord cinq ennemis à coup de lance; & fit enſuite un grand carnage avec ſon êpée, ſe jettant au plus fort des ennemis, ſans ſe ſoucier d'une grêle de coups, qui tomboit ſur lui de tous côtez. Voyant enfin aprocher une compagnie de Lanciers, il donna des éperons à ſon cheval, qui le porta juſques auprés du Connêtable, où il tomba comme mort. On le porta à la tente du Roi, où le Duc d'Enguien & le Prince de Condé, firent raport des beaux exploits, qu'ils lui avoient vû faire, & dirent hautement que jamais ni Hector ni Achille n'en avoit tant fait. Le Roi

le fit penser par ses propres Chirurgiens, & s'interessa fort dans sa guérison. Le Connêtable & les autres Princes en firent de même, mais personne ne se trouva plus sensiblement touché du danger où l'on voyoit ce brave homme, que le fut Monsieur de la Grange; Avec tout cela, il mourut quinze jours aprés une si belle action.

L'Empereur campa ensuite à deux lieuës de Renty, & s'y retrancha, hormis du côté qui regardoit nos lignes. Quelque bonne garde que l'on fit cette nuit, nous ne pûmes empêcher que l'Empereur ne s'emparât d'un bois qui étoit au pié d'une colline, laquelle commandoit la plaine qui se trouvoit entre les deux camps : ce qui n'étoit pas seulement un grand avantage pour lui; mais encore une incommodité extraordinaire pour les nôtres; aussi furent-ils obligez de se tenir toute la nuit sous les armes, ce qui les affoiblit pour le lendemain. Le jour venu, chacun ayant fait ses prieres, & pris quelques rafraîchissemens, nôtre armée

fut rangee en bataille ſous la colline, que les ennemis avoient occupée.

Le Roi commandoit ce jour-là lui-même ; mais il voulut que le Connêtable fût toûjours à ſon côté, pour ſe ſervir de ſes conſeils dans les occaſions. Le Duc de Guiſe menoit l'Avantgarde & le Maréchal de ſaint André commandoit l'Arrieregarde. Au commencement, tous nos enfans perdus furent menez le long de la colline pour commencer le combat avec les Eſpagnols, qui s'étoient poſtez dans le bois : mais ceux-cy ayant un grand avantage ſur les nôtres, les forcerent aiſément à ſe retirer en deſordre. L'Empereur s'étant poſté ſur une hauteur, d'où il pouvoit tout découvrir, voulut profiter d'un commencement ſi heureux: & hazarda pour cet effet une bonne partie de ſon Avantgarde avec ſept pieces de canon. Les Eſpagnols parurent devant le bois ſuſmentionné : Mille Lanſquenets avec des corſelets brillans & de longues piques, du côté de la colline. Le Comte de Schwarzbourg avec tous ſes cava-

liers au pié de la colline, & tous les Chevaux legers de l'Empereur à sa droite. Cependant nôtre Infanterie fut si vertement poussée par les Espagnols, qu'elle se retiroit à chaque moment; nos Chevaux legers dans la vallée en faisoient de même, & abandonnoient trop de terrain à l'Avantgarde ennemie: laquelle s'étant avancée jusques à l'endroit où Messieurs de Tavanes & de Lorges étoient postez avec leurs Régimens, & voyant leur contenance ferme, relâcha un peu de son impetuosité. & commença d'agir avec plus de retenuë.

Les choses étant en cet état, le Duc de Guise voulut courir vers le Roi pour en obtenir la permission de charger l'Ennemi. Mais Monsieur de Lorges, Capitaine tres-experimenté & de beaucoup de jugement, soûtint qu'il n'étoit plus tems de deliberer, & que si l'on n'y remedioit promtement, l'ennemi seroit aussi-tôt auprés du Roi, que Monsieur de Guise. On prit donc la resolution de donner courageusement sur l'ennemi, ce qui

étant executé, la Cavalerie Imperiale consuma bien-tôt toute sa poudre, & ne se voyant pas soûtenuë ni suivie du reste de l'armée, comme on l'avoit promis, elle se mit en déroute & fût poursuivie de nôtre Cavalerie, qui tua quelques-uns de l'infanterie Allemande, & une partie des Troupes Espagnolles. Mais le bois leur servit de retraitte; de sorte que le carnage ne fut pas grand. Leur Artillerie fut prise; & quelques Espagnols furent menez prisonniers au Camp. C'est pourquoi nous fimes passer cette rencontre pour une bataille gagnée. Nous avançames avec l'armée jusques sur le lieu du combat, & vinmes camper tout prés du camp de l'Empereur; qui de son côté ne faisoit nullement paroître qu'il eût eu du pire, mais se tenoit ferme dans ses tranchées. Cette nuit, la plus grande partie de l'armée fut sous les armes, & le lendemain les deux ennemis se regardoient paisiblement l'un l'autre. Car nous n'osions pas les attaquer dans leur camp, & l'Empereur attendoit un renfort de

douze mille hommes, qui êtoient en chemin pour le joindre. Mais vers le soir il fit décharger tout son canon sur nôtre camp, dont une partie de nos tentes fut renversée. De nôtre côté nous fîmes aussi une décharge génerale, & il y eut du plaisir à voir un si beau feu. Nous décampâmes pourtant cette même nuit, assés à la sourdine, & nous retirâmes vers Mont-Royal.

Nous voulûmes faire accroire que nous avions êté plus heureux, que nous ne l'avions esperé, puis qu'au lieu de prendre Renty, nous avions gagné une bataille, ce qui êtoit bien plus considerable. On publia d'ailleurs, que dans une saison si avancée, la Cavalerie avoit besoin de se rafraîchir. L'Empereur de son côté nous laissa partir paisiblement, faisant semblant de ne pas être informé de nôtre marche: & selon les aparences il se contentoit aussi d'avoir secouru Renty.

Aprés cela, l'Empereur se voyant dans un âge avancé, & incommodé de la goute & de la gravelle, il trou-

va à propos de quitter le monde, & de ſe retirer dans un cloître en Eſpagne. Il auroit bien voulu faire auparavant ſon fils Philippe Empereur; mais les Etats d'Allemagne craignant pour leur liberté, s'ils choiſiſſoient un Prince ſi puiſſant, & ſe ſouvenant, que ſi le Pere avoit manqué ſon coup ce n'avoit pas été faute de bonne volonté, ils n'en voulurent rien faire. Ils élurent pourtant ſon frere Ferdinand, parce qu'il n'étoit pas tant redoutable, & que ſes Etats frontiere de la Turquie l'engageoient dans les mêmes interéts que l'Empire; outre qu'étant obligé de s'armer pour ſa propre défenſe, on pouvoit préſumer qu'il ſe contenteroit de moins de ſubſides.

Charles mit donc ſon fils en poſſeſſion des Royaumes & des Provinces, qu'il avoit en Eſpagne, en Italie, & au Païs-bas: & pour la lui mieux aſſurer, il négotia une Trêve de cinq ans avec le Roy de France, laquelle fût agréée & jurée des deux côtez. Mais elle fut bien-tôt rompuë, aux ſollicitations du Pape Paul IV. qui

avoit une forte envie de réincorporer à l'Eglise quelques Terres que ses Prédecesseurs en avoient alienées, pour en enrichir leurs Parens, étant la coûtume des Papes, que l'un donne à ses Neveux, & que l'autre le reprend, sous pretexte de le vouloir rendre à l'Eglise, & ce n'est pourtant que pour en faire le même usage, & pour en gratifier ses amis. Mais celui qui possedoit les Terres, que Paul IV. reclamoit, étoit un Seigneur d'importance nommé Colonna, & qui étoit sous la protection du Roi d'Espagne. C'est pourquoi il faisoit le sourd, & sans se soucier ni des prieres, ni des menaces du Pape, il se deffendit autant qu'il pût. Le Pape se tenant offensé de ce refus, & animé par deux de ses Neveux, en deputa l'un, sçavoir le Cardinal Caraffa, vers le Roi de France. Ce Legat fit porter devant lui une épée, sur la pointe de laquelle étoit un chapeau. L'un & l'autre devoit être presenté au Roi, l'épée pour marque de la victoire, & le chapeau pour celle du triomphe, Sa

proposition étoit, que Sa Sainteté prioit le Roi, comme fils aîné de l'Eglise, de vouloir envoyer une armée en Italie, avec laquelle Elle pût recouvrer les terres que la famille des Colonnes usurpoit injustement sur le Saint Siege, & que pour ôter le scrupule que le Roi pourroit avoir, à cause du serment par lequel il avoit confirmé la trêve, le Cardinal avoit reçû le pouvoir de Sa Sainteté, de l'en dispenser pleinement, le Vicaire de saint Pierre pouvant lier & délier, selon son bon plaisir.

Il ajouta, que le Roi, en rendant ce service à l'Eglise, n'en profiteroit pas moins pour-lui-même, puis qu'en cette rencontre il pourroit être aisément mis en possession du Royaume de Naples, & que pour cet effet le Pape l'assisteroit de ses forces, dés qu'il auroit recouvré les biens alienez de l'Eglise.

Le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine embrasserent cette proposition avec beaucoup de chaleur. Car le Duc se flatoit de devenir un jour Vice-Roi de Naples; & crût

que cela lui fourniroit enſuite les moyens de faire tomber la triple Couronne ſur la tête de ſon frere. Mais mon vieux Maître le Connêtable s'y oppoſa de toutes ſes forces. Neanmoins les Freres ambitieux l'emporterent ſur lui, faiſant entendre au Roi, que comme l'âge du Connêtable demandoit du repos, la force & la vigueur de celui où Sa Majeſté ſe trouvoit, demandoit le contraire, & qu'il ne lui ſeroit nullement honnête de laiſſer échaper une ſi belle occaſion, qui lui promettoit la conquête d'un Royaume. On leva donc une armée, & on l'envoya en Italie, ſous la conduite du Duc de Guiſe, & en méme tems les Troupes de Sa Majeſté entrerent en Picardie, mettant à feu & à ſang tout ce qui apartenoit aux Eſpagnols. Ce coup avoit été ſi peu prévû dans le Païs-Bas, que quelques-uns de nos Chevaux legers entrerent un jour de Dimanche dans une Egliſe ennemie, pendant même que le Prêtre diſoit encore la Meſſe.

Le

Le Roi d'Eſpagne prît cette rupture fort à cœur, & en aſſiſta les Colonnes plus efficacement qu'il n'auroit fait ſans cela. Auſſi aſſembla-t'il une grande armée pour entrer ſur les Terres de France du côté de Picardie, dés le retour du Printems.

Cependant le Duc de Guiſe ne fut pas ſi-tôt arrivé en Italie, que le Pape ſe prévalut de l'occaſion pour s'accommoder avec Colonna, qui voyant qu'on le pouvoit forcer, avant que le ſecours Eſpagnol fût arrivé, accorda au Pape une partie de ſes pretentions, pour garder l'autre avec plus de ſureté. Ce traité qui avoit été fait à l'inſçû du Duc de Guiſe, le ſurprit extrêmement, d'autant plus qu'il ſe voyoit déchû en même tems de ſes hautes pretentions. Le Pape au lieu de l'aſſiſter dans la conquête du Royaume de Naples, ne lui parla que de la guerre contre les infidéles; lui diſant qu'il étoit juſte que toutes les forces de la Chrêtienté s'uniſſent pour une ſi glorieuſe & ſi ſainte expedition. Mais ce n'étoit pas ce qu'il avoit promis,

& toute la recompenſe que le Duc de Guiſe pût obtenir, pour avoir mené une ſi belle armée au ſecours du Pape, ce fut qu'on lui accorda l'honneur de lui baiſer les pieds. Le Roi de France en fut ſi mal ſatisfait, que pendant deux mois il y eut liberté publique de parler deſavantageuſement de Sa Sainteté, qui fit ſa paix en même tems avec l'Eſpagne par l'adreſſe du Cardinal Caraffa, celui-là même qui avoit fait de ſi belles promeſſes au Roi de France.

Pour revenir à l'armée du Duc de Guiſe, aprés que le Pape l'eût abandonnée, elle s'en retourna en France, & avant que d'y arriver, la meilleure partie perît par la faim, par les maladies, & par les pourſuites des Eſpagnols, dont elle fut toûjours talonnée & harraſſée, dans ſa retraite. Avant le retour du Duc de Guiſe, le Roi d'Eſpagne avoit déja infeſté les frontieres de France avec une armée de.... mille combatans, & pour lui reſiſter, le Connêtable y avoit été envoyé avec une armée de 16. mille hommes. A la veille de ſon

départ, il se trouva à la chasse avec le Roi aux environs de Rheims, où un homme d'une contenance grave le joignit à pié, & lui cria qu'il demandoit d'être écouté de la part de Dieu. Le Connêtable s'arrêta pour entendre ce qu'il avoit à proposer, & l'inconnu lui dit : Le Seigneur t'envoye dire : puisque tu ne me veux pas connoître, je te veux méconnoître aussi ; & ta gloire sera mise en tenebres. Cet étrange discours mit le Connêtable si fort en colere, qu'il donna à ce pauvre homme un grand coup de baguette sur le visage, & le menaça de le faire pendre. L'inconnu répondit, qu'il étoit prêt à souffrir tous les châtimens qu'il trouveroit à propos de lui ordonner, & que rien ne l'empêcheroit d'être content d'avoir executé le commandement de Dieu.

Le Duc de Nevers remarquant quelque trouble sur le visage du Connêtable s'aprocha de lui pour en savoir la cause, & ayant apris le message qu'on lui avoit fait, il se mit à menacer le pauvre homme à

ſon tour. Mais lorſqu'ils avançoient, pour joindre le Roi, je reſtai un peu en arriere,& m'informai de l'inconnu par quel motif il avoit été porté à dire des choſes ſi étranges : à quoi il répondit, que l'Eſprit de Dieu ne lui avoit point laiſſé de repos, juſques à ce qu'il eût executé la commiſſion qu'il en avoit reçûë.

Cependant le Duc de Savoye General de l'armée Eſpagnolle avoit aſſiegé ſaint Quentin, où le Connêtable envoya l'Amiral de Châtillon, fils de ſa ſœur, pour deffendre la Place, & lui-même campa à la Fere à cinq lieuës de ſaint Quentin, & parce que cette Place n'étoit pourvûë ni de munitions, ni de forces, il eſſaya le lendemain d'y jetter du ſecours, ſous la conduite de Monſieur d'Andelot, frere de l'Amiral, mais ce fut en vain. Deux jours aprés, ayant preparé les choſes neceſſaires, il marcha avec toute l'armée vers la Place aſſiegée, faiſant conduire avec lui 18. pieces de canon & quelques pontons, par le moyen deſquels Monſieur d'Andelot entra dans la

Place avec 300. hommes, y ayant du côté du couchant un étang, qui conduit jusques au rempart de la ville. Mais les Espagnols s'en êtant aperçûs, y donnerent si bon ordre, que dépuis rien ne pût y entrer.

Mais dés que le Duc de Savoye se tourna de nôtre côté avec toute son armée, le Connêtable témoignant aux siens qu'on avoit assez fait, d'avoir jetté du secours dans la Place, reprit le chemin de la Fere en bon ordre, avec intention d'éviter la bataille, voyant que l'ennemi étoit plus fort que lui. Il avoit dessein de passer à côté de l'ennemi, & d'assieger Calais. A peine avions-nous fait quatre heures de chemin, que nous découvrîmes toute la Cavalerie Espagnolle à nos trousses; ce qui obligea le Connêtable à faire halte pour quelque tems. Mais reconnoissant bien-tôt, que cette Cavalerie ne nous poursuivoit,que pour nous arrêter jusques à ce que l'infanterie pût arriver, il prit la resolution de continuer sa marche, & de gagner un endroit étroit, qui êtoit en-

tre un bois & un village. Ce fut dans cette rencontre, que le Maréchal de ſaint André, quoi que grand homme de guerre d'ailleurs, donna un malheureux conſeil, qui fut que tous les valets montez ſeroient ſeparez du corps de l'armée, pour n'en être pas embarraſſé dans le combat, puis que le nombre en êtant auſſi grand, que celui des maîtres, il y avoit de la confuſion à craindre. Les valets êtant bien-aiſes de ſe voir loin du peril, donnerent des éperons à leurs chevaux, dans le deſſein de ſe poſter ſur une colline, & d'aſſiſter au combat en qualité de ſpectateurs. L'ennemi voyant un ſi grand nombre d'hommes à cheval, & croyant qu'ils prenoient la fuite, en prit occaſion de charger nôtre Cavalerie legére, ce qui êtant aperçû du Connêtable, qui ſe trouvoit juſtement dans une vallée entre deux collines, il pouſſa ſon cheval vers cét endroit étroit, où il prétendoit ranger ſon armée, & monta ſur une colline, afin de mieux obſerver la contenance des ennemis, & de prendre là-deſſus

ſes meſures, ſelon la conſtitution du terrain ; ce qui fit croire à une bonne partie des ſiens, qu'il s'enfuyoit, & cauſa tant de deſordres parmi nos troupes, que quand il y voulut remedier de la colline où il s'étoit poſté, perſonne ne voulut plus écouter ni ſes cris, ni ſes commandemens ; en ſorte que la déroute devint génerale. Dans cette extremité, ſon Ecuyer lui ayant amené un cheval Turc, d'une viteſſe extraordinaire, afin qu'il ſe ſauvât comme les autres, il lui dit avec aigreur, que ce n'êtoit ni ſon humeur, ni ſa coûtume, de ſe mêler avec les fuyards. Ayant enſuite crié aux ſiens, que tous les bons ſerviteurs du Roi euſſent à faire comme lui, il ſe jetta d'une maniere terrible, n'êtant ſuivi que de trente perſonnes, dans le plus épais des ennemis, ne cherchant qu'à mourir glorieuſement, pendant que ſon Ecuyer crioit inceſſamment que c'êtoit le Connêtable, & qu'on ſe gardât bien de le tuer. Mais avant qu'il fut reconnu, il avoit déja reçû une grande bleſſure, & il fut pris bien-

tôt aprés. Pour moi je reçûs une grande bleſſure à la tête, & mon cheval qui êtoit d'une vigueur extraordinaire, me porta à travers des ennemis juſques à la Fere, où je rencontrai Mr. Henri Killegrew, Gentilhomme Anglois & mon ami particulier, qui eut la bonté de tenir mon cheval, juſques à ce que le Chirurgien eût penſé ma bleſſure. En même tems on publia que tout le monde excepté la Garniſon ordinaire, ſortit de la ville, le Gouverneur ayant ſujet de craindre, qu'elle ſeroit aſſiegée. Aprés la perte de cette bataille, ſaint Quentin & pluſieurs autres Places furent priſes par les Eſpagnols, ce qui jetta le Roi de France dans de ſi grandes extremitez, qu'il fut forcé d'accepter les conditions deſavantageuſes de la paix de Cambray, où je me trouvois alors avec mon maître le Connêtable.

Quoi que priſonnier, il aſſiſta à ce traité, & on lui avoit joint les Cardinaux de Lorraine & de Châtillon, le Maréchal de ſaint André, l'Évêque d'Orleans, & le Secretaire Au-

bapin, comme Plenipotentiaires de France. Dé la part du Roi d'Eſpagne le Duc d'Alva, le Prince d'Orange, & le Cardinal de Granvelle furent deputez à cette aſſemblée. La Reine Marie y avoit Guillaume Evéque d'Ely, & le Docteur Wotton. Le Connêtable étoit fort pour la paix, ſachant qu'elle lui donneroit l'avantage de s'en retourner dans ſon païs & d'y conduire l'eſprit du Roi, & les affaires de l'Etat, comme il avoit fait par le paſſé; au lieu que la continuation de la guerre faiſoit celle de ſa priſon, laquelle lui étoit d'autant plus inſupportable, que pendant ſon abſence le Gouvernement du Roi & de la Cour demeuroit entre les mains du Cardinal & du Duc de Guiſe. Ces deux freres ſouhaitoient par un même principe une choſe toute contraire, qui étoit la continuation de la guerre. L'Eſpagne, qui étoit victorieuſe, profitoit de cette émulation & de cette concurrence d'interêts. La France & l'Angleterre eurent du deſavantage dans ce traité. Le penchant du

D v

Roi ſe portoit à ſe rendre aux conſeils du Connêtable. L'Angleterre preſſoit extrêmement la reſtitution de Calais, eſperant que le Roi d'Eſpagne ne feroit jamais la paix avant qu'on l'eut ſatisfaite comme elle le deſiroit, en quoi elle ſe trouva fort trompée. Les Deputez de cette Couronne s'apercevant à la fin que les deux grands Rois ne ſe mettoient gueres en peine de la ſatisfaction de l'Angleterre, firent ſemblant de ſe contenter d'un expedient frivole, qui fut mis ſur le tapis par le Cardinal de Lorraine. C'étoit que Calais ſeroit rendu au bout de huit ans, faute dequoi, la France payeroit cinq cens mille écus à l'Angleterre; & que pour ſeureté de ce traité, le Roi de France envoyeroit en ôtage à la Cour de la Reine Eliſabeth, trois perſonnes conſiderables, qui ſeroient obligées d'y reſter, juſques à l'accompliſſement du Traité. Les Ambaſſadeurs d'Angleterre, qui voyoient bien, que rien de tout cela ne ſeroit obſervé, ne laiſſoient pas de faire bonne mine à mauvais jeu,

ſe voyant abandonnez par les Eſpagnols. L'Eſpagne obtenoit par cette paix tout ce qu'elle avoit deſiré. Le Connêtable eut ſa liberté, & le Cardinal n'y voyant point de remede, fit comme les Miniſtres d'Angleterre, & cacha ſagement ſon chagrin. Il croyoit pourtant y avoir gagné en quelque ſorte; parce qu'il y avoit un article dans le traité, qui obligeoit les Puiſſances Catholiques à oublier leurs démêlez particuliers, pour joindre leurs forces, pour l'extirpation des Héretiques, dont le nombre êtoit devenu ſi grand entre leurs ſujets, qu'on pouvoit douter avec raiſon, ſi le Pape, l'Empereur, les Rois de France & d'Eſpagne, avec la Reine d'Ecoſſe, êtoient tous enſemble aſſez puiſſans, pour les dompter. Outre cela, le Cardinal ſe figuroit encore un autre avantage, qui pouvoit le conſoler, de ce qu'il voyoit le Connêtable en liberté. C'eſt qu'il penſoit qu'au bout de huit ans, quand l'Angleterre demanderoit ou la reſtitution de Calais, ou les cinq cens mille écus,

il pourroit faire proclamer ſa Niéce la Reine d'Ecoſſe, legitime heritiere d'Angleterre, & faire declarer Eliſabeth bâtarde. Auquel cas il ſe flatoit, que non ſeulement Calais, mais auſſi tout le Royaume d'Angleterre appartiendroit à la fille de ſa ſœur. Pour ce qui eſt des ôtages, il êtoit fortement réſolu d'en choiſir trois, que la France ne regretât pas beaucoup.

Aprés la concluſion de cette paix, on envoya des Ambaſſadeurs en Flandre & en Angleterre. Le Cardinal de Lorraine eut ordre de faire le ſerment de la part du Roi de France, & de recevoir celui du Roi d'Eſpagne. Le Secretaire Dardois y vint pour le même effet, de la part du Dauphin & de la Dauphine Reine d'Ecoſſe, auſquels on donna ce nouveau titre; *Au nom de François & Marie Roi, & Reine d'Ecoſſe, d'Anglêterre, & d'Irlande, Dauphin & Dauphine de Viennois.* Sur quoi le Duc d'Alva & le Cardinal Granvelle ne ſe purent pas empêcher de ſoûrire, diſant; ceci nous ſuſcitera de nou-

velles affaires en peu de tems. Un peu aprés le Cardinal de Lorraine fit renouveller toute l'argenterie de la Reine d'Ecosse, & y fit graver les armes d'Angleterre. Le Maréchal de Montmorency fils aîné de mon Maître fut envoyé en Angleterre, pour y jurer la paix, & pour prendre le serment de la Reine. Monsieur Nicolas Throgmorton Ambassadeur de la Reine Elisabeth en France ayant apris le changement aux armes de la Reine d'Ecosse, en fit des plaintes au Roi & au Conseil de France, mais il fut payé de bonnes excuses Allemandes : on lui allegua qu'en Allemagne tous les enfans freres & cousins des Princes se servent des armes de leur famille. Le Connêtable me presenta au Roi, pour aller en Ecosse, & pour y jurer la paix. Mais le Cardinal de Lorraine recommanda Monsieur de Bethencourt maître d'Hôtel de la Reine Regente, disant qu'il étoit plus propre pour cette commission, à cause de l'article du Traité, qui parloit

de l'extirpation des Hérétiques. Il me fut donc preferé, & il eut ordre de tenir ferme sur cet article; & de persuader même à la Reine Regente, de commencer cette bonne œuvre sans delai, & avant que les Hérétiques pussent augmenter en nombre & devenir les plus forts. Que le Roi de France avoit appris à ses dépens, que l'indulgence n'étoit pas bonne dans de semblables occasions; qu'ainsi il falloit entreprendre la chose avec vigueur, & la conduire à sa fin sans aucun égard pour personne. Qu'il n'y avoit rien à craindre; la ligue des Catholiques étant si forte, que les Hérétiques ne se pourroient pas maintenir contre elle.

J'ai dit ci-dessus, que ç'avoit été par les intrigues de quelques Prélats en credit, que la Reine Regente d'Ecosse avoit rompu le Traité de mariage qu'on avoit fait avec l'Angleterre, & que la jeune Reine fut transportée en France. Mais l'Archevêque de Saint André ayant fait réflexion que si la jeune Reine mouroit

ſans heritiers, le Comte d'Arran ſon Neveu pourroit parvenir facilement à la Couronne, puis que le Gouverneur ſon Pere en avoit déja toute l'autorité en main, il s'oppoſa de toutes ſes forces à ceux qui vouloient tranſporter la Couronne aux François ; & comme il gouvernoit en ce tems-là ſon Frere, & par conſequent tout le Royaume, il ne lui fut pas difficile d'engager la plûpart du Clergé dans ſon parti. Ce qui reduiſit la Reine Régente à la néceſſité de ſe jetter dans une faction contraire, pour en mieux contrebalancer ceux qui s'oppoſoient à ſes deſſeins. Elle s'adreſſa donc à ces Nobles & Barons, qui s'étoient déja declarez pour la Religion Proteſtante, fermant les yeux à leurs exercices ſecrets, pour s'en faire aimer davantage ; ce qui fit croître ſi extraordinairement le nombre des Proteſtans, qu'en peu de tems ils ſe trouverent les plus forts dans le Royaume. Auſſi ceux qui avoient été bannis auparavant à cauſe de la Religion, & ceux même qui avoient eu part au

meurtre du Cardinal, furent rappellez, pour en fortifier le Parti de la Reine.

En ce tems-là, l'Evêque de Saint André tomba malade & perdit la parole, de sorte qu'on le compta pour mort. La Reine crut alors, que l'occasion étoit belle, pour ôter le Gouvernement à Messieurs d'Hamilton, puis qu'elle savoit que tous les Seigneurs Protestans & ceux qui en dépendoient, souhaitoient un changement; car le Gouverneur avoit toûjours déferé aux conseils de son Frere, qui ne visoit qu'à la ruine de la Réligion. Aussi reüssit-elle par cette voye, & le Gouverneur fut obligé de resigner le maniment des affaires entre les mains de la Reine, qui fut déclarée Régente au même instant. Les Protestans furent regardez alors comme ses meilleurs amis, ce qui les fit si fort augmenter en nombre, qu'on jugeoit aisément que celui qui les voudroit détruire, y trouveroit de la besoigne.

Mais les instructions que Monsieur de Bettencourt lui apporta, comme

auſſi à Monſieur Doſel Chef de la milice Françoiſe en Ecoſſe, & à tous les autres qui avoient quelque credit auprés de la Reine Regente, étoient ſi préciſes & ſi pleines de menaces, qu'elle ſe détermina à les ſuivre. Elle fit donc publier un Edit, dont le contenu étoit, que tous ſes Sujets de quelque condition qu'ils fuſſent, euſſent à ſe ſoûmettre à la Foi Catholique Romaine, que chacun allât tous les jours une fois à la Meſſe, & qu'on ſe confeſſât en particulier à un Prélat, ſelon la coûtume de l'Egliſe Romaine. En même tems la Reine déclaroit de bouche à quelques Seigneurs Proteſtans, que c'étoit contre ſon gré qu'elle changeoit de conduite. Elle fit même voir à quelques-uns les inſtructions qu'elle avoit reçües de France, leur exagerant le danger qu'il y auroit à ne pas obéir.

Les Nobles, & les Etats du Pays, voyant que c'étoit tout de bon, & que Monſieur Doſel commençoit à les menacer, quitterent la Cour, & deliberérent entre eux ſur ce qu'il y

auroit à faire. Ils tomberent d'accord d'envoyer vers Sa Majesté, le Comte d'Argile & le Seigneur Jacques Prieur de Saint André, pour lui remontrer au nom de tous, qu'ils ne faisoient l'exercice de leur Réligion, que par sa permission ou du moins par sa tolerance. Que pendant que Sa Majesté y avoit connivé le nombre des Protestans étoit devenu si grand, qu'il ne se falloit pas flater, qu'il fût facile de les extirper; puis qu'ils étoient résolus de perdre plûtôt leur vie, que leur creance.

Mais la Reine Regente passa plus outre, sans s'arréter à ces remontrances, & commença tout de bon à persécuter les Protestants; ce qui les obligea à se mettre en état de défense, & à s'unir sous le nom de Congregation. Aussi commencérent-ils à ruiner les images, les Eglises, & les Cloîtres. La Reine Regente envoya en France & en fit informer sa fille & le Dauphin son mari. Elle y ajouta, que sa crainte étoit d'autant mieux fondée, que le Seigneur Jacques Prieur de Saint André, fils

naturel du Roi Jacques V. se pourroit facilement prévaloir du prétexte de la Religion, pour usurper la Couronne d'Ecosse, & pour en exclurre sa fille, si l'on ny remédioit de bonne heure. Sur cet avis il y en eut quelques uns du Conseil de France qui opinérent, qu'il falloit lever promtement une Armée considérable pour faire rentrer l'Ecosse dans son devoir. Mais le Connêtable, au service duquel j'étois alors, conseilla au Roi de m'envoyer en Ecosse, ce que Sa Majesté aprouva, & m'en donna d'abord les ordres elle-même. Aprés cela, le Connêtable, comme premier Ministre, m'instruisit plus au long, en la presence de Sa Majesté, de la maniere qui suit.

Vôtre Reine, dit-il, est mariée ici en France avec le Dauphin, & le Roi est informé par le Cardinal de Lorraine, qu'un fils naturel de Jacques V. nommé Jacques Prieur de Saint André, prétend lui ravir le Royaume, en se servant du prétexte specieux de la Religion. Sa Majesté sait que je me suis opposé autrefois

à ce mariage, & que je craignois dés lors que par cette alliance nos anciens amis ne prissent occasion de devenir nos ennemis irreconciliables. De la maniere que les affaires tournent, on verra peut-être en peu de tems, si ma crainte a été bien ou mal fondée. J'avouë que j'ai été trop peu jaloux de ce que la Maison de Guise se mêloit tant des affaires de l'Ecosse; & sachant que la Reine Régente étoit leur sœur, je m'y devois être opposé avec plus de vigueur. Mais à cette heure que je vois, que leurs procedures violentes, nous mettent en danger de perdre le Royaume d'Ecosse, il est nécessaire que je m'en mêle, & que je mette la main à l'œuvre, ayant, sans doute, un peu plus de connoissance de l'humeur de cette Nation, que Messieurs de Guise n'en sauroient avoir. Je vous assure que le Roi est résolu, de hazarder plûtôt sa Couronne, & tout ce qu'il possède, que de souffrir que vôtre Reine soit dépouïllée de son droit, depuis qu'elle est mariée à son fils; & il est sur le point d'envoyer une Armée en

Ecosse, si par là on peut esperer de dissiper ces troubles. Mais Sa Majesté n'ayant fait que trop long-tems la guerre à ses anciens ennemis & s'étant à la fin accommodée avec eux par des considerations tres-fortes, elle n'est pas d'humeur de recommencer une guerre peu nécessaire contre ses anciens amis ; jugeant qu'il n'y a pas tant de faute de leur côté, qu'il y a eu des procedures violentes du nôtre. J'apprens que Monsieur Dosel est un homme fier & plein de passions. Ce ne sont pas-là les talens qu'il faut avoir, pour gouverner des Provinces éloignées. J'ay été aussi informé que la Reine Régente n'a pas toûjours été trop exacte à tenir ses promesses.

Le Roi mon Maître n'est pas si préocupé que de croire facilement, que l'Ecosse, qui a été nôtre amie depuis si long-tems, voulut rompre ses vieux liens & manquer à ce qu'elle doit à sa Reine légitime, si on ne lui en avoit pas fourni des raisons trés-fortes. De l'autre côté, le Roi n'ignore pas les inconveniens qui se

rencontrent dans une guerre qui se fait dans un pays éloigné & au delà de la mer. Il sait quelle dépense il faut faire pour équipper une Flote, & qu'il faut souvent la ravitailler trois fois, avant qu'elle puisse une fois lever l'ancre, s'il arrive que le vent ne soit pas favorable.

D'ailleurs nous savons, que vos mers sont extrêmement dangereuses: témoin le Marquis d'Elbeuf, qui voulant aller en Ecosse, fut poussé sur les côtes de Nortwegue, ce qui rendit inutile toute la dêpense que l'on avoit faite pour son équipage. Mais posé que le transport de nos troupes se fasse heureusement; combien de fois peuvent-elles avoir besoin de recruës ou de rafraîchissemens, que nous ne serons pas en état de leur fournir assez à tems à cause des difficultez alleguées? C'est ce que l'expérience nous a apris du tems que Monsieur de Lorges êtoit dans vôtre païs.

J'ay eu soin de vôtre éducation depuis vôtre premiere jeunesse, parce que j'avois apris que vous étiez

d'une fort bonne famille. J'ai fait connoître au Roi que j'ai eu des preuves de vôtre honnêteté; ce qui fait, que Sa Majesté a de l'affection pour vous, & j'espere qu'elle vous honorera d'une bonne recompense, si vous vous acquittez bien de ce qu'elle vous ordonne. La commission qu'elle vous donne est de bien plus grande importance, que celle dont Monsieur de Bethencourt est chargé, car Sa Majesté veut envoyer ou retenir ses troupes, selon le raport que vous lui ferez. Faites semblant que vous ne venez dans vôtre Patrie, que pour voir vos parens & vos amis, & que la Reine Regente ni Dosel ne découvrent rien de la commission que vous avez. Imaginez-vous, qu'à present vous n'avez d'autre maître que le Roi. Premierement, informez-vous à fond, si le Prieur a dessein d'usurper la Couronne d'Ecosse, ou s'il agit seulement par un principe de conscience, & pour se maintenir soi-même, & deffendre la liberté de son Païs. Aprés cela, tâchez de découvrir en

quoi la Reine Regente a manqué à ſa parole ; à qui, & par le conſeil de qui elle l'a fait. 3. Si l'on deſire un autre Lieutenant à la place de Doſel. Si leur mécontentement vient d'un principe de réligion, il faut que nous abandonnions la conſcience des Ecoſſois à la conduite du bon Dieu, puiſque nous ne ſommes déja que trop embarraſſez à gouverner celle de nos François ; & le Roi reconnoîtra toûjours les Ecoſſois pour de bons ſujets, pourveu qu'ils ſoient obéïſſans pour les choſes civiles à leur Reine legitime. Si l'on a manqué à quelque promeſſe, ce n'eſt ni la faute du Roi, ni la mienne ; & s'ils veulent un autre Lieutenant à la place de Doſel, le Roi leur en donnera un, qui leur puiſſe être agréable.

Le Connêtable ayant achevé ſes inſtructions, le Roi mit ſa main ſur mon épaule, & me dit : faites ce que mon couſin vous a preſcrit, & je vous recompenſerai. Aprés quoi je baiſai les mains à Sa Majeſté, en pris congé, & me diſpoſai à partir.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.



E traverſai l'Angleterre, & trouvai la Reine Regente dans le vieux Château de Falcklant. Ce même jour ſon armée avoit été rangée en bataille, dans un lieu nommé Couper Moor, à la vûë de celle des Seigneurs de la Congregation. Sa Majeſté me fit d'abord ſes plaintes ſur la conduite ſeditieuſe de ſes ſujets : mais pendant qu'elle m'entretenoit, le Duc & Monſieur Doſel revinrent de Couper Moor, ſans avoir combattu : ce qui mit la Reine en colere ; car elle croyoit qu'on avoit laiſſé échaper une belle occaſion.

Je m'appliquai cependant à bien découvrir ſi le Seigneur Jacques viſoit à la Royauté, ſelon le rapport qu'on en avoit fait en France. Mon-

ſieur Henri Balneaus,qui avoit alors le plus de part enſa confidence, m'aimoit comme ſi j'avois été ſon fils. Je l'avois connû en France durant ſon éxil, & lui avois rendu quelque petit ſervice dans cette occaſion. Je m'informai donc de tout ce qu'il ſavoit de l'intention du Prieur. Il me conſeilla d'agir franchement avec lui, m'aſſurant qu'il en uſeroit de même, & qu'on ſe pouvoit repoſer ſur ſa diſcretion. C'êtoit un Conſeiller tres-humain, ſavant, & ſage, & d'une grande experience. Il me mena donc chez le Prieur, & aprés lui avoir montré ma commiſſion qui lui fut fort agreable; il ne differa pas ſa réponſe pour deliberer avec ſon Conſeil, mais il me fit connoître d'abord ſes ſentimens, en preſence de Monſieur Balneaus. Il commença par le grand nombre de bons ſervices que lui & ceux de ſon parti avoient rendus à la Reine Regente, principalement dépuis que l'Evêque de ſaint André s'êtoit cantonné avec la plûpart du Clergé, pour empêcher que la Couronne ne fût miſe ſur la tête

d'un François, quoi que lui-même eût été le premier à persuader à son frere le Gouverneur de rompre le contract de mariage avec Edoüard, & de faire transporter la jeune Reine en France. Il me raconta de plus, que Sa Majesté leur avoit accordé la liberté de conscience, mais qu'à l'arrivée de Monsieur de Bethencourt, elle avoit changé de conduite à leur égard. Qu'ils savoient bien que la Regente avoit agi en cela plûtôt selon les persuasions de ses freres, que selon ses propres inclinations. Enfin il me fit le recit de tous les procedez de la Reine, assurant neanmoins qu'il conservoit toûjours un zele inviolable pour le service de Sa Majesté. Il protesta encore, que pour effacer les mauvaises impressions, qu'on avoit conçûës de lui, il êtoit resolu de s'éloigner volontairement de l'Ecosse, pourveu que la Reine & le Roi de France lui voulussent accorder, & à ses amis la même liberté dont ils avoient joüi en Ecosse avant l'arrivée de Monsieur de Bethencourt, & qu'ils mange-

roient leurs rentes ou en France ou dans un autre païs, & qu'on leur donnât assurance que leur révenu ne seroit pas arrêté en Ecosse. Que même ils donneroient quelques enfans de qualité pour ôtages & garans, qu'on ne remueroit rien ; & que tout le monde verroit que jamais ni le Roi, ni la Reine d'Ecosse n'ont trouvé une obeïssance si entiere en leurs sujets, qu'on la trouveroit en eux.

Avec cette réponse, je m'en retournai en France par l'Angleterre, en passant à Nieucastel, je fis connoissance avec un Anglois qui étoit Gentilhomme de la Chambre de la Reine. Il étoit bon Mathematicien & bon Geographe, & avoit été envoyé par le Conseil d'Angleterre vers les frontieres, pour tracer une carte de cette contrée, qui est entre l'Angleterre & l'Ecosse, de laquelle on disoit que le terroir étoit extrémement bon, pourveu qu'il fût cultivé. La Reine Elisabeth avoit été avertie par son Conseil, qu'en faisant labourer ces terres, elle ne civiliseroit pas seulement une partie de ses sujets, qui

n'avoient fait autre profeſſion juſqu'alors, que celle de voler ; mais qu'elle augmenteroit encore par là ſes Domaines. Je ne ſaurois dire, pourquoi un ſi beau projet ne fut pas executé ; mais je crois que les troubles qui arriverent bien-tôt aprés entre les deux Royaumes en furent la cauſe. En chemin faiſant, (car nous demeurâmes quelque tems ſur la méme route) nous contractâmes tant de familiarité enſemble, qu'il me fit confidence de beaucoup de choſes fort particulieres, tant à l'égard de ce qui s'êtoit paſſé dans le païs, qu'à l'égard de ce qui concernoit la Cour même. Entr'autres choſes il me raconta qu'Henry VIII. avoit été ſi curieux, que de s'informer des Aſtrologues quelle ſeroit la fortune de ſon fils Edoüard, & de ſes deux filles Marie & Eliſabeth, & qu'il avoit eu pour réponſe, qu'Edoüard mourroit jeune & ſans enfans, & que ſes deux filles regneroient ſucceſſivement l'une aprés l'autre. Que Marie l'aînée ſe marieroit avec un Eſpagnol, qui meneroit beaucoup d'étrangers en

Angleterre, ce qui causeroit bien du mécontentement & de la jalousie. Qu'Elisabeth venant à regner à son tour, se marieroit avec un François ou Ecossois. Il ajoûta que le Roi mal satisfait de cette prédiction avoit fait donner du poison à ses deux filles, lequel n'ayant pas fait l'effet qu'on en avoit attendu, (car elles se sentant empoisonnées, avoient pris un antidote) il les avoit fait declarer toutes deux illegitimes. Que la Gouvernante de la Reine Marie avoit toûjours imputé la sterilité de sa Majesté à la force de ce venin, supposant que ses entrailles en avoient été trop affoiblies. Aussi ne put-elle jamais porter au monde, que des masses de chair, sans vie & sans forme. Que Marie ne pouvant pas oublier le tort, que son pere lui avoit fait, s'en étoit encore vengée aprés sa mort, se faisant une nuit apporter secrettement ses os, & les faisant brûler en cachette. Ce Gentilhomme, qui paroissoit fort honnête, m'assura que tout cela étoit fort veritable, quoi que peu de gens

en euſſent connoiſſance. Il avoit l'air extrêmement ſerieux & grave, & étoit âgé de cinquante ans. Etant arrivé à Londres, il me fit mille honnetetez, & me donna quelques livres.

A mon retour en France, j'y trouvai les affaires fort changées. Le Roi Henry II. avoit été bleſſé à la tête par le Comte de Montgommery, dans un Tournois, qui ſe fit pour honorer les nôces de ſa fille avec le Roi d'Eſpagne, dont il mourut huit jours aprés. Le Connêtable mon maiſtre eut ordre en même tems, de quitter la Cour & de ſe retirer ſur ſes terres, dont la raiſon eſt, que François II. ſe laiſſoit gouverner par les Oncles de ſa femme, le Duc de Guiſe, & le Cardinal de Lorraine, qui êtoient competiteurs du Connêtable, & jaloux de ſon credit. Ce qui fit que mon voyage devint inutile & n'eût point de ſuite, la Maiſon de Guiſe êtant la veritable cauſe des troubles de l'Ecoſſe.

Quand je fis rapport au Connêtable

du ſuccés de ma commiſſion qui êtoit confo:me à ſes deſirs, les larmes lui coulerent des yeux, & aprés avoir êté quelque tems ſans rien dire : bon maître, s'écria-t'il : pourquoi le deſtin vous ôte-t'il juſtement du monde, au moment, où vous pouviez avoir le plaiſir de recouvrer l'Ecoſſe, laquelle je dois compter à cette heure pour perduë. Enſuite ſe tournant vers moi, il me dit : il faut que j'aye en même tems le chagrin de vous voir fruſtré d'une bonne recompenſe, que vôtre ſervice merite, & que je ne puiſſe plus faire pour vous, ce que je ferois ſi j'êtois encore dans le méme êtat où vous m'avez laiſſé. Mais partagez avec moi, ſi vous voulez, les reſtes de ma fortune, & vous ſerez le bien venu chez moi. Je lui répondis, qu'ayant eu tant de part à ſa proſperité, j'en voulois avoir auſſi à ſa diſgrace.

Cependant toute eſperance d'accommodement entre la Reine Regente d'Ecoſſe & la Congregation s'êtoit évanoüie; car le Roi de France faiſoit des levées pour les envoyer

au ſecours de la Reine, & les Confederez ſe confioient ſur l'aſſiſtance de la Reine d'Angleterre, laquelle leur fût accordée d'autant plus aiſément, qu'on avoit apris par l'Ambaſſadeur d'Angleterre à la Cour de France, que la Reine d'Ecoſſe & ſon Epoux avoient uſurpé les armes d'Angleterre.

La Reine Regente & Monſieur Doſel avec ſesFrançois s'enfermerent dans la ville de Leith, laquelle ils faiſoient fortifier, & prétendoient y attendre le ſecours du Roi de France, que l'on diſoit être déja en chemin. A la fin les aſſiegez firent une ſortie avec tant de ſuccez, que les Confederez furent obligez de quitter le ſiege avec la perte de leur artillerie, fort reſolus pourtant d'y revenir, dés qu'ils ſeroient fortifiez par le ſecours que le Duc de Nortfolck leur devoit amener.

En ce tems-là, la Reine Regente ſe trouvant indiſpoſée, on lui conſeilla de quitter cet air, que le voiſinage de la mer rendoit mal ſain, & de ſe retirer au chateau d'Edimbourg,

où ſa maladie augmenta tellement, qu'elle en mourut peu de tems aprés. Ayant apris avant ſa mort, que Leith étoit aſſiegé de nouveau par les Anglois & les Ecoſſois, elle ſe repentit fort d'avoir ſuivi les conſeils de ſes parens de France, ſans leſquels tous ces troubles ne ſeroient point arrivez.

Pendant le ſiege de Leith, les Ecoſſois étoient vûs d'un tres-mauvais œil en France, & pluſieurs même furent empriſonnez ſur des ſoupçons aſſez legers. C'eſt ce qui me fit reſoudre d'aller demander à la Reine d'Ecoſſe la permiſſion de voir les païs étrangers, pour en être un jour plus habile, & plus digne de ſon ſervice; ce qu'elle m'accorda, & me preſenta en même tems au Roi ſon Epoux, qui me permit de lui baiſer la main, lors que je pris congé de lui. Mon bon maître me conſeilla de m'arrêter quelque tems à la Cour de l'Electeur Palatin, & d'y aprendre la langue Allemande. Auſſi me fournit-il des lettres de recommandation pour ce Prince, qui me fit l'accueil le plus

obligeant du monde, & me reçut au nombre de ses Domestiques.

Quand il aprit la mort de François II. il me choisit pour aller en France faire les complimens de condoleance, comme aussi ceux de congratulation à son successeur Charles IX. Je devois m'acquitter en même tems envers la Reine d'Ecosse & la Reine Doüairiere des civilitez qui sont en usage parmi les grands Princes. Cette mort causa bien du changement. La Reine Mere en êtoit ravie, parce qu'elle avoit été peu considerée de son fils, & qu'il n'y avoit eu pendant sa vie que Messieurs de Guise qui eussent du credit. Elle êtoit donc bien-aise de se voir délivrée du gouvernement de ces deux freres, pour lesquels elle avoit conçû une haine si forte, qu'il en réjaillissoit une partie considerable sur la Reine d'Ecosse leur niece. En même tems le Roi de Navarre & le Prince de Condé qui êtoient en prison, & devoient être executez trois jours aprés, l'échafaut êtant déja dressé pour cette sanglante tragedie, furent remis en

liberté par la Reine Mere. Le Connêtable ayant eu ordre de se rendre à la Cour, n'attendoit pas une meilleure fortune ; c'est pourquoi faisant le malade, il se faisoit porter dans un brancart, & n'avançant qu'à petites journées, il gagna du tems jusques à ce qu'il eût apris la mort du Roi. Aprés quoi, ne trouvant plus à propos de feindre, il monta à cheval, & se rendit promtement à la Cour, où il reprit d'abord les fonctions de sa charge de Connêtable. Aussi-tôt le Duc de Guise & son frere eurent ordre de quitter la Cour & la ville. La Reine Mere êtoit bien-aise de voir le Connêtable de retour, étant resoluë de se servir de lui & du Roi de Navarre, pour humilier la maison de Guise.

Cependant les Etats êtoient assemblez à Orleans, & l'on êtoit sur le point de declarer le Roi de Navarre Tuteur du jeune Roi,& Gouverneur du Royaume. Mais la Reine Mere ménagea les choses si adroitement par l'entremise du Connêtable, que

le Roi de Navarre employa tout ſon credit en faveur de la Reine Mere qui fut proclamée Regente, & lui ſe contenta d'être ſon Lieutenant. La Reine ſe voyant montée à ce degré de pouvoir, pouſſa les Etats à demander compte au Duc de Guiſe, au Maréchal d'Ancre, & au Cardinal de Lorraine de leur adminiſtration paſſée, & du maniement des finances; ce qui les obligea à s'unir enſemble contre les mauvais deſſeins de la Reine Mere. Elle étoit en effet ennemie mortelle de tous ceux qui avoient eu quelque pouvoir ſur l'eſprit de ſon Mari, ou de ſon Fils aîné.

J'étois durant tout ce tems-là à Orleans, où je voyois ménager toutes ces intrigues, & où le Roi de Navarre me faiſoit trés-bon accueüil, en conſideration de l'Electeur Palatin ſon grand ami. La Reine Mere témoigna n'avoir pas moins d'eſtime pour l'Electeur, & me dépêcha d'une maniere fort obligeante, y ajoutant un préſent, de plus de mille écus.

Cependant la Reine d'Ecoſſe voyant que ſes amis étoient ſans credit, & qu'elle-même n'étoit pas vûë de bon œil, avoit quitté la Cour, & vivoit en veuve affligée. Je pris congé d'elle, à une maiſon d'un Gentilhomme à quatre lieües d'Orleans. Je m'en retournai donc en Allemagne chargé des inſtructions du Roi de Navarre & de la Reine Mere, laquelle témoignoit en ce tems-là avoir envie de ſe déclarer publiquement pour la Religion Reformée, croyant que c'étoit le moyen le plus ſûr de ſe conſerver le Gouvernement en main, & de s'aſſurer de l'amitié du Roi de Navarre, la ſeule perſonne qu'elle pouvoit oppoſer à Meſſieurs de Guiſe, qui avoient le Pape & le Roi d'Eſpagne de leur côté. Elle méditoit auſſi quelque ligue avec les Princes Proteſtans de l'Empire, & avec la Reine d'Angleterre, de même qu'avec le Prince d'Orange, & les Mécontens du Pays-Bas, qui avoient pris les armes, pour la défenſe de leur Réligion.

Etant de retour en Allemagne,

Monsieur Killegrew mon ancien ami me manda d'Angleterre, que la paix s'étoit concluë en Ecosse au siege de Leith, aux conditions, que la milice Françoise seroit ramenée en France par les vaisseaux de la Reine d'Angleterre, que la Reine d'Ecosse n'usurperoit plus les armes de la Couronne d'Angleterre, & que ceux de la Congrégation auroient l'exercice libre de leur Religion. Je n'entreprendrai pas de raconter ici les particularitez de cette guerre d'Ecosse. J'en laisse le soin à ceux qui y ont été presens, & qui aparemment ne manqueront pas d'en faire part au public, pour moi je suis résolu, de ne parler que des choses que j'ai vuës, & où j'ai été employé moi-même.

Nôtre Reine alors Doüairiere de France, continuoit à se retirer peu à peu de la Cour, pour ne pas faire paroître, qu'elle y fût forcée, quoi qu'elle le fût effectivement. Car la Reine Mere, croyant avoir été meprisée de sa Belle-fille durant le court regne de François II. & ne pouvant

oublier jusques à quel point elle avoit élevé Messieurs de Guise ses Parens, lui en fit sentir toute sorte de mauvais traitemens. Messieurs de Martigues, Dosel, Labrosse, l'Evêque d'Amiens, & plusieurs de ceux qui étoient revenus depuis peu d'Ecosse se rendirent auprés de nôtre Reine, & lui firent rapport de ce qui étoit arrivé en ce Royaume, & en quel état ils l'avoient laissé. Ceux-là, & géneralement tous les fidéles serviteurs de la Reine, lui conseilloient de s'en retourner dans son Royaume plûtôt que de souffrir davantage les dédains de la Reine Mere, lui representant en même tems, que si elle se vouloit regler sur les conjonctures, s'accommoder à l'humeur de ses Sujets, vivre bien avec le Prieur de Saint André son Frere naturel, & avec le Comte d'Argile; qui avoit épousé sa sœur naturelle Mademoiselle Jeanne Stuard, & se servir des conseils du Secretaire Lidington & du Sieur de la Grange, en se confiant le plus en ceux de la Réligion Protestante, elle

feroit bien reçuë dans fon Royaume, & y trouveroit des Sujets obéïffans. Ainfi ceux qu'on avoit peu auparavant fi cruellement perfecutez, furent reputez alors fes meilleurs & fes plus fideles amis. Cela nous fait voir, que Dieu fait détruire les pratiques & les fineffes des plus grandes Puiffances de la terre, & tourner tout à l'avantage de ceux qui le fervent d'un cœur fincére, comme il abhorre d'autre part tous ceux, qui couvrant leur ambition du voile de la Religion, en prennent un prétexte de fe revolter contre leurs Princes légitimes.

Le Prieur de Saint André étant averti que la Reine fa Souveraine étoit refoluë de retourner en Ecoffe & de s'y gouverner felon fes avis & felon ceux de fes amis, fe rendit lui-même en France, & fupplia la Reine d'exécuter fon deffein au plûtôt, l'affurant qu'il auroit toûjours un zéle ardent & une fidelité inviolable pour fon fervice. Le Prieur ne refta pas long-tems auprés d'elle, mais fe remit en chemin pour

l'Ecosse, pour y preparer les esprits à l'arrivée de leur Reine. Peu de tems aprés, Sa Majesté alla à Joinville lieu de retraite du Duc de Guise, situé sur les frontieres de la Lorraine, & de là elle se rendit auprés du Duc de Lorraine à Nancy, où j'arrivai bien-tôt aprés avec le Prince Casimir, fils puîné de l'Electeur Palatin, Mais la Reine s'en êtoit déja retournée à Joinville, où je la suivis, pour lui offrir mes trés-humbles services. Le Prince Casimir me chargea d'une lettre pour elle, dans laquelle il la consoloit le mieux qu'il pouvoit, lui promettant un secours de dix mille hommes, en cas qu'on lui fit le moindre déplaisir en France. Sa Majesté témoigna être tres-satisfaite de ces offres avantageuses. Elle me fit aussi l'honneur de me dire qu'elle ne l'étoit pas moins des marques que je lui avois données de mon attachement, & qu'elle savoit dés long-tems que j'êtois zélé pour ses interêts & pour son service, me priant d'une maniere fort obligeante, quand je ne voudrois plus rester en Alle-

magne, de revenir en Ecosse, où elle me feroit tenir une place honorable parmi ses serviteurs. Ainsi je m'en retournai vers le Duc Casimir, qui recherchoit alors la fille aînée du Duc de Lorraine en mariage, mais inutilement, puis que la Duchesse sa mere avoit d'autres pretentions en tête. Elle étoit fille de Christiern II. Roi de Danemarc, qui avoit perdu son Royaume en le voulant rendre héreditaire d'électif qu'il étoit, & qui fût gardé ensuite en prison jusques à sa mort. Cette Duchesse sa fille prétendoit donc, que le Royaume de Norwegue étant héréditaire, lui appartenoit, & que si Frederic Roy de Danemarc en vouloit rendre sa possession légitime, il ne le pouvoit faire qu'en épousant sa fille aînée, à qui elle vouloit ceder son droit. Cependant cette Duchesse offroit sa fille puînée au Duc Casimir, laquelle il refusa, & fit si bien auprés de son Pere l'Electeur, qu'il résolut de m'envoyer en Angleterre afin de solliciter pour lui le mariage de la Reine Elisabeth. Mais n'espe-

rant pas ſortir avec honneur de cette commiſſion, je la refuſai, ayant raiſon de croire, que cette Reine ne ſe marieroit jamais, puis que j'avois appris d'un Gentil-homme de ſa Chambre, qu'elle ne ſe croyoit pas propre à avoir des enfans, ce qui me fit juger, qu'elle ne ſe rendroit pas ſujette à un mari. Cependant le Duc Caſimir demeura fort mal ſatisfait de mon refus.

Environ ce tems-là, le Cardinal de Lorraine êtant à Trente, prit occaſion d'aller viſiter le vieil Empereur Ferdinand, qui étoit alors à Inſpruck, & lui propoſa deux mariages, ſavoir celui de Charles IX. Roi de France avec ſa fille aînée, de Maximilien Roi des Romains & fils de Ferdinand; & celui de la Reine d'Ecoſſe Doüairiere de France avec Charles Archiduc d'Aûtriche Frere de Maximilien. La Reine étoit alors de retour en Ecoſſe, & aparemment qu'elle avoit été avertie de cette propoſition, & qu'elle en avoit agreé l'ouverture.

Sa Majeſté avoit été reçuë de ſes

Sujets avec toutes les marques d'une joye & d'une ſatisfaction parfaite. Car ſuivant au commencement les conſeils de ſes amis, elle traitta généralement tout le monde avec beaucoup d'humanité, ſe fiant du maniement des affaires principales, à ſon Frere le Prieur de Saint André, qui fut fait enſuite Comte de Murray, & au Secretaire Lidington; comme aux plus capables de tenir le pays dans le devoir, & d'établir une bonne correſpondance entre Sa Majeſté & la Reine d'Angleterre. Car le Comte de Murray étoit grand ami de Robert Dudley Comte de Leiceſter, & Lidington étoit intime du Secretaire Cecil; de ſorte que ces quatre perſonnes étoient capables d'établir une étroite amitié entre les deux Reines, leurs Souveraines. Auſſi vêcurent-elles quelque tems en ſi bonne intelligence, qu'on les auroit pû prendre pour deux ſœurs, ſans y trouver d'autre difference ſi ce n'eſt, que la Reine Eliſabeth pouvoit paſſer pour l'aînée, & la Reine d'Ecoſſe pour la ca-

dette, qualité qui ne lui faisoit point de tort, puis qu'Elisabeth lui avoit promis de la declarer son héritiere, si elle vouloit continuer de vivre avec elle dans la même intelligence. Elles s'écrivoient exactement toutes les semaines, & l'une & l'autre ne témoignoient pas avoir de plus forte envie que celle de se voir, & de se dire de bouche ce qu'elles s'étoient si souvent dit par lettres.

Nôtre Reine trouvoit cette maniere de vivre d'autant plus douce, qu'elle avoit été fort rudement traitée par la Reine Mere de France, & qu'elle croyoit lui pouvoir faire en même tems quelque déplaisir, en se liant d'amitié avec ceux qui ne lui plaisoient pas.

Aussi ne faut-il point douter, que cette affection qui avoit de si beaux dehors, ne fût sincere du côté de nôtre Reine, quoi qu'elle aît été de peu de durée; car dans la suite, j'ai eu les moyens d'aprēdre à fonds que ses intentions à cet égard étoient toutes bonnes & honnêtes. Les choses étant en ces termes-là, je reçus une lettre

d'Ecoſſe du Secretaire Lidington, laquelle il m'avoit écrite par ordre de la Reine. Il me mandoit que je ferois plaiſir à la Reine, ſi je tâchois de m'inſinuer dans la familiarité de l'Archiduc d'Autriche, Frere cadet de Maximilien Roi des Romains, à qui il ne falloit plus que le nom pour être Empereur, puis que Ferdinand ſon Pere ne ſe mêloit plus de rien à cauſe de ſon grand âge. Je devois m'informer de ſa Réligion, de ſes revenus, de ſes qualitez, de ſon âge, de ſa taille, & en faire le rapport. On m'ordonna auſſi d'en envoyer le portrait, s'il y avoit moyen de l'obtenir. L'on jugeoit que l'Electeur Palatin grand ami de Maximilien me fourniroit aiſément les occaſions d'y réüſſir.

Cependant cét Electeur ſe trouvant à la Diéte d'Augsbourg, & ayant conçu quelque ombrage de l'abbouchement du Cardinal de Lorraine avec l'Empereur Ferdinand, avoit ſondé de ſon propre mouvement le Roi Maximilien, ſur le ſujet de la négociation du Cardinal. Car

autant que Ferdinand étoit bon Catholique Romain, autant Maximilien paroiſſoit bon Proteſtânt. C'eſt que prevoyant les difficultez qu'il y auroit à ſon élection, il ſe comportoit ſi finement, en faiſant prêcher en ſecret chez lui, & en allant publiquement à la Meſſe, que des deux côtez on croyoit être aſſuré de ſa Réligion; & en effet, l'Electeur Palatin ne doutoit nullement, que Maximilien ne ſe déclarât Proteſtant, dés qu'il ſeroit fait Empereur. Ayant gagné ainſi les Electeurs des deux Religions, il parvint à ſon but, & fut êlû Empereur enſuite. Il fit donc connoître à l'Electeur Palatin, que le Cardinal de Lorraine avoit propoſé deux mariages à l'Empereur Ferdinand, l'un de Charles IX. Roy de France avec ſa fille aînée, l'autre de la Reine d'Ecoſſe Doüairiere de France avec ſon Frere Charles Archiduc d'Autriche. L'Electeur lui ayant demandé ce qu'il jugeòit de ces propoſitions; il lui répondit, qu'elles ne lui pouvoient être qu'agréables, nc pouvant pas eſperer
un

un meilleur parti pour sa fille qu'un Roi de France, ni pour son frere qu'une Reine d'Ecosse ; d'autant plus que le Cardinal lui avoit dit, qu'elle avoit des prétentions sur la Couronne d'Angleterre. L'Electeur lui repliqua, que puis que l'ouverture du mariage de son Frere avec la Reine d'Ecosse lui étoit agréable, il lui devoit faire connoître un Gentil-homme Ecossois, qu'il avoit en sa Cour, parce qu'il pouvoit servir utilement à avancer cette affaire. Maximilien témoigna avoir envie de me parler ; & parce qu'en ce tems-là j'étois dans la Hesse, il me pria de m'envoyer vers luy dés que j'en serois de retour, ce que fit l'Electeur, me donnant pour compagnon un de ses Conseillers, nommé Zuliger, & nous chargeant d'une même commission. A la premiere audience que nous eûmes, aprés avoir fait connoître le sujet de nôtre venuë, M. Zuliger dit au Prince, que j'avois encore une commission particuliere, & se retirant là-dessus, il me laissa seul auprés de

Sa Majesté, à laquelle je presentai une lettre écrite en Allemand de la main de l'Electeur, où il lui faisoit connoître que j'étois cet Ecossois, lequel il avoit promis de lui envoyer. Aprés avoir lû la lettre, il m'en fit voir l'endroit où l'Electeur lui marquoit, que je lui dirois la verité sur tout ce qui me seroit connu des affaires dont il vouloit être informé : à quoi il ajouta, que j'êtois bien obligé à l'Electeur Palatin, de ce qu'il donnoit des témoignages fort avantageux de ma personne. Je vous prie, continua-t-il, combien de tems avez-vous été auprés de l'Electeur? Je répondis qu'il y avoit plus de trois ans. Il voulut sçavoir là-dessus pourquoi je ne lui répondois point en Allemand, à quoi je repliquai que la Langue Françoise m'étoit plus familiere, & que je savois que Sa Majesté l'entendoit fort bien, de même que beaucoup d'autres ; car il parloit nettement Latin, Italien, Espagnol, Esclavon, & François. Il me demanda donc en François par quelle occasion j'étois venu à la Cour

de l'Electeur Palatin? Je lui répondis, qu'ayant été êlevé en France dans la maison du Connétable, il étoit survenu quelque mesintelligence entre la Nation Françoise & l'Ecossoise, tant à cause de la difference des Religions, que pour d'autres démêlez; ce qui avoit rendu tous les Ecossois si odieux en France, qu'on en avoit emprisonné quelques-uns, & que les autres avoient été généralement suspects. Que cela m'avoit obligé de poursuivre le dessein, que j'avois conçû long-tems auparavant, de voir les pays étrangers; qu'ayant trouvé à propos de commencer par l'Allemagne, le Connêtable m'avoit donné des lettres de recommandation pour l'Electeur Palatin. L'Empereur me demanda aprés cela, combien de tems j'avois été avec le Connêtable, & ayant appris que j'y avois été neuf ans, il dit que j'étois bien heureux d'avoir été si long-tems en la compagnie de deux hommes, qui passoient pour les plus habiles & les plus sages de l'Europe. Il me fit encore la grace de me

témoigner, qu'il étoit bien aiſe de me connoître. Aprés cela il s'ouvrit plus particulierement à moi, & me fit ſavoir le ſujet pour lequel il avoit ſouhaité de me parler. Il s'informa donc de ce qui concernoit l'état de l'Ecoſſe, les derniers troubles, & l'accommodement fait du depuis. Il voulut ſavoir de plus quels Seigneurs avoient été de l'un & de l'autre parti, quelle aſſiſtance l'Angleterre avoit donnée aux Confederez d'Ecoſſe, durant les troubles avec la France. S'il y avoit quelque alliance entre ces deux Royaumes, ſi leur alliance continuoit encore, ſi la Reine d'Ecoſſe avoit quelque droit ſur l'Angleterre, ſi la Nobleſſe Ecoſſoiſe voudroit s'employer à la mettre en poſſeſſion de ce droit; ſi cette Nobleſſe croyoit que ce fut l'avantage de ſa Patrie, que les deux Couronnes fuſſent unies ſous un même Chef; que ſelon toutes les apparences une Reine ou Roi qui les poſſéderoit toutes deux, choiſiroit plûtôt l'Angleterre que l'Ecoſſe pour y reſider, ce qui ſeroit preju-

diciable à celle-ci. Sur ces demandes & autres semblables, je répondis le plus pertinemment, que mon experience & mon devoir me le pouvoient permettre. Aprés avoir entendu mes réponces il eut la bonté de me remercier de la peine que j'avois prise de le venir voir, & de me dire, que l'Electeur, en me députant vers lui, avoit ajouté une nouvelle obligation à celles qu'il lui avoit déja. *Si Charles mon Frere*, continua-t-il, *est si heureux que d'obtenir la Reine d'Ecosse en mariage, personne ne vous surpassera en credit auprés d'elle. Vous me ferez plaisir de rester quelque tems avec moi, afin que je puisse discourir plus à loisir avec vous.* Je demeurai donc vingt jours à sa Cour, & j'y fus fort bien traité, l'Empereur me faisant de tems en tems l'honneur de m'entretenir en particulier. Comme il étoit accoûtumé de me faire part des nouvelles qu'il recevoit, ce fut lui qui m'aprit le premier, que le Duc de Guise avoit été tué par Poltrot au siége d'Orleans.

Il témoigna n'être guéres affligé de la mort de ce brave guerrier, dont je fus un peu surpris. Mais aprés plusieurs conférences, que nous eûmes ensemble, je commençai de soupçonner qu'il pourroit bien ne pas desirer le mariage qui étoit sur le tapis entre son frere & la Reine d'Ecosse. Pour m'en mieux assurer, je persuadai à Mr. Zuliger qui m'accõpagnoit de faire la débauche avec un des Secretaires de l'Empereur, & de faire tomber le discours sur ce mariage, afin de découvrir si l'Empereur le desiroit ou non. Ce Secretaire lui dit franchement, que l'Empereur ne souhaitoit point que son frere s'élevât jusques à devenir Roi d'Ecosse & d'Angleterre. Car l'Empereur Charles V. voyant que son fils Philippe n'avoit qu'un seul héritier nommé Charles, qui étoit fort mal sain, avoit fait un projet de partager ses Royaumes & Provinces entre les trois fils de son Frere Ferdinand, au cas que Philippe n'eût point de successeurs. Mais Maximilien qui avoit la sœur de Philippe en maria-

ge, & en avoit bon nombre d'enfans, ſe flatant de poſſeder un jour tout cet héritage lui ſeul, au préjudice de ſes freres. C'eſt pour cela qu'il ne ſouhaitoit pas, que ſon frere fut fait Roi d'Ecoſſe & d'Angleterre, parce qu'il en ſeroit plus en état, d'uſurper le Pays-Bas, ſous prétexte de quelque vieux droit.

Ayant découvert ce ſecret, je ne me voulus plus arrêter à la Cour Imperiale, & hâtai mon départ, autant qu'il me fût poſſible. L'Empereur faiſoit en même tems tout ce qu'il pouvoit pour me retenir, me promettant de grands avantages, ſi je voulois entrer à ſon ſervice : mais voyant que j'y avois de la repugnance, il me pria à la fin de reſter ſeulement ſix mois auprés de lui ; & comme je refuſai auſſi cette propoſition, il ſe fâcha tout de bon contre moi. Un ſoir aprés le ſouper, il partit dans une barque pour Lintz, me faiſant dire par un Secretaire, qu'étant obligé par des raiſons preſſantes de faire ce voyage à la hâte, il étoit fâché de ne m'avoir pû voir aupara-

vant, & qu'il esperoit que je ne le prendrois pas en mauvaise part. Qu'ayant remarqué d'ailleurs que j'avois dessein de m'en retourner en Ecosse, il me chargeoit d'une lettre pour la Reine, écrite en ma faveur, laquelle le Secretaire me delivra en même tems. Je répondis à ce Secretaire, que je n'avois pas encore vû l'Italie, & que j'avois dessein de passer par Venise, Florence, Rome, & les plus remarquables villes de ce païs-là, avant que de m'en retourner en Ecosse, & qu'ainsi je ne pourrois rendre cette lettre de long-tems: mais il repliqua qu'il n'y avoit point de mal qu'elle arriva un peu tard, parce qu'il n'y avoit rien dedans qui ne me concernât en particulier. Je laissai donc retourner Monsieur Zuliger vers l'Electeur, & je pris le chemin de Venize & de Rome. En retournant je vis les plus belles villes d'Italie, & passant ensuite par le païs des Suisses, je revins à Heidelberg où l'Electeur residoit alors.

J'ai dit cy-dessus, que le Duc de

Guiſe avoit été tué par Poltrot au ſiege d'Orleans. Cela ſe fit aprés la bataille de Dreux, où les Chefs des deux partis avoient été pris, ſavoir le Prince de Condé par les Royaliſtes, & le Connêtable par ceux de la Réligion. Mais la Reine Mere fit incontinent aprés la paix, nonobſtant les ſollicitations de Madame de Guiſe, qui ſouhaitoit fort, qu'on n'en précipitât point la concluſion ſi-tôt aprés la mort de ſon mari; de peur que le monde ne crût que la fin de ſa vie eût procuré celle de la guerre. Le Prince de Condé fut échangé contre le Connêtable, & ces deux grands hommes de guerre fournirent alors les moyens de conclurre la paix plus facilement.

Aprés cela, la Reine Mere ſongea tout de bon au mariage de ſon fils le Roi Charles; & pour cet effet elle deputa un Secretaire nommé Willot vers l'Electeur Palatin, lui faiſant connoître, que le Roi ſon fils ſeroit bien-aiſe d'épouſer la fille aînée de Maximilien, & que le croyant ſon ami intime, elle le prioit de vouloir

mettre cette affaire sur le tapis, comme de son propre mouvement, & de representer combien ce mariage seroit avantageux à l'Empire. Mais que n'êtant pas d'humeur à faire le premier pas pour rien, il tachât de faire en sorte, que le Portrait de la Princesse lui fut envoyé. L'Electeur s'êtant employé dans cette occasion avec tout le soin imaginable, me fit la grace de me choisir pour aller rendre compte à la Reine Mere de ce qu'il avoit fait pour son fils, & pour lui porter en même tems le portrait desiré.

Etant arrivé à Paris, où la Cour êtoit en ce tems-là, le Connêtable me voulut introduire luy-même prés du jeune Roi, & prés de la Reine Regente, bien qu'elle lui voulût du mal, pour avoir ramené l'Amiral à la Cour, dans un tems où on l'accusoit d'avoir trempé dans l'assassinat du Duc de Guise, & d'avoir promis quelque recompense à Poltrot. L'Amiral, sachant qu'on lui vouloit imputer une action si infame, avoit demandé la permission de s'en venir

purger devant le Conſeil privé, avec offre de ſe ſoûmettre à la ſentence qu'on y prononceroit contre lui, en cas qu'il fut trouvé coupable. Mais la Reine Mere ne ſouhaitoit nullement que les querelles des Grands du Royaume fuſſent terminées; prétendant élever ſa grandeur ſur leurs ruines; ce qui parut aſſez dans la ſuite: car elle fomenta ſi adroitement ces démêlez, , que le Duc de Guiſe, le Roi de Navarre, le Prince de Condé, le Connêtable, & le Maréchal de ſaint André avec les plus grands Capitaines du Royaume y perdirent la vie, & ſi la guerre avoit encore épargné l'Amiral, une fauſſe paix le fit ſuccomber, dans le tems des nôces du jeune Roi de Navarre, où il fut inhumainement aſſaſſiné avec l'élite de la Nobleſſe Françoiſe.

Mais pour revenir à mon ſujet, ce fut contre le gré de la Reine Mere que le Connêtable & l'Amiral ſe firent voir à la Cour. Cela n'empêcha pourtant pas, que l'Amiral ne fût declaré innocent du meurtre du Duc

de Guiſe, & que le Connêtable ne s'y meintint dans la fonction de ſa charge de Grand-Maître, appuyé du credit de ſes amis. Et comme il connoiſſoit parfaitement l'humeur Italienne de la Reine Mere, afin de prévenir l'eſprit du jeune Roi en ſa faveur, il voulut me preſenter lui-même, prévoyant bien que mon meſſage lui ſeroit agreable. En cette occaſion le Connêtable s'aſſit auprés du Roi & de la Reine Regente, & ſe couvrit, pour ſoûtenir l'honneur de ſa charge, ce qui déplût ſi fort à la Reine Mere, qu'elle tourna le viſage d'un autre côté, pendant que je delivrois mes lettres de créance pour le Roi & pour elle, & que je declarois le ſujet de ma commiſſion. Le Roi témoigna en être bien-aiſe, en ayant conçû l'eſperance que ſon mariage rēüſſiroit. Il avoit tant d'impatience de voir le portrait qu'il coupa lui-même le fil dont on avoit couſu la toile cirée où il êtoit envelopé. Le voyant dans cette occupation, je me retirai.

On me fit chercher tout le reſte

du jour, ſans me trouver que bien tard, lors que le Connêtable & l'Amiral êtoient déjà de retour chez eux. Ils me demanderent pourquoi je m'êtois retiré, & je fis ſouvenir le Connêtable de la colere que la Reine Mere avoit témoigné à l'ouverture de ma commiſſion, & que j'avois crû être obligé à ne regarder pas d'un œil indifferent le deshonneur qu'on avoit fait en cela à mon maître, qui étoit Prince ſouverain. Ils témoignerent là-deſſus être ſatisfaits de ma conduite, m'aſſurant en même tems que c'êtoit eux qui avoient été cauſe de la mauvaiſe humeur de la Reine Mere; puiſqu'elle avoit fait declarer que les Miniſtres êtrangers euſſent à s'adreſſer au Roi & à elle comme Reine Regente. C'eſt pourquoi ils me conſeillerent de lui faire ma Cour le lendemain à ſon dîner, m'aſſurant qu'elle ne manqueroit pas de me faire appeller, & de s'informer pourquoi je m'êtois retiré, avant que d'achever ma commiſſion. Ils m'inſtruiſirent auſſi de ce que je lui devois répondre là-deſſus. Dés que Sa

Majeſté me vit, elle m'ordonna de demeurer, juſques à ce qu'elle eût achevé de dîner, diſant qu'elle feroit venir auſſi le Roi ſon fils pour entendre le reſte de ma commiſſion.

Le Roi êtant arrivé, tout le monde ſe retira. Sa Majeſté demanda d'abord, pourquoi je m'êtois retiré le jour auparavant. Je répondis, ſelon les inſtructions qu'on m'avoit données, qu'il m'avoit ſemblé que Sa Majeſté n'êtoit pas bien-aiſe d'avoir tant de témoins en cette occaſion; & que cela m'avoit obligé d'attendre une meilleure commodité. La Reine témoigna être ſatisfaite de cette réponſe, & me fit connoître qu'une autre fois je ne devois m'adreſſer qu'au Roi & à elle. Je répliquai, que je ne m'êtois adreſſé au Connêtable, qu'afin qu'il fût mon introducteur auprés de leurs Majeſtez, & que c'êtoit la plus ancienne connoiſſance que j'euſſe en France. *Auſſi ne dis-je pas*, me répondit-elle, *que vous ayez mal fait d'en uſer ainſi*; cependant je ſavois bien qu'elle haïſſoit mortellement le Connêtable. Je

declarai ensuite toute ma commission, qui consistoit premierement dans une félicitation sur la paix nouvellement faite, & aprés dans des excuses que j'avois ordre de faire de la part des Princes Confederez de l'Empire, sur ce qu'ils avoient envoyé du secours au Prince de Condé pendant les troubles entre les deux Religions, priant en méme tems leurs Majestez d'observer exactement les articles de la paix, & de faire publier une amnistie génerale, comme les Grecs & les Romains l'avoient pratiqué en de semblables occasions. Je fis ensuite un raport fidéle de ce qui s'étoit passé au sujet du mariage en question, & de ce que l'Empereur Maximilien en avoit témoigné à l'Electeur mon maître. Pendant que je parlois, la Reine Mere avertissoit souvent le Roi de faire attention à ce que je disois, & de reconnoître combien il étoit obligé à un si bon Prince, qui avoit voulu prendre tant de peine pour lui & pour le bien de son Royaume. A la fin me tirant à part, elle me fit

entendre en particulier qu'elle n'esperoit pas, que mon sejour en Allemagne fût de longue durée, croyant que j'aimerois mieux passer encore quelque tems en France où j'avois êté êlevé. *Car*, ajouta-t'elle, *quoi que nous ayons assez de personnes en nôtre Cour, qui sçachent parler Allemand; nous n'en avons pourtant pas un qui ait tant d'habitudes avec les Princes de l'Empire, ni qui soit aussi accredité auprés d'eux que vous l'êtes, pour nous y pouvoir rendre le même service. C'est pourquoi si le poste de Gentilhomme de la Chambre du Roi vous accommode, vous serez pourvû d'une pension honorable, & vous pourrez prétendre à de plus grands emplois, de même que si vous êtiez né en France: car nous avons besoin d'un homme comme vous, non seulement pour les affaires de l'Allemagne, mais aussi pour celles de l'Angleterre & de la Flandre.* Je rendis mes tres-humbles actions de graces à Sa Majesté, la suppliant de me donner le tems de penser à une telle proposition.

Pendant que je me preparois à

partir, il se decouvrit une conspiration contre la vie de l'Amiral, qui avoit été tramée par le frere & les amis du Duc de Guise, & qui devoit être executée par le Capitaine Charry, grand favori de la Reine Mere, & premier Officier de ses Gardes, où il commandoit six cens Gascons. Le Connêtable ayant été averti de ce dessein par la vieille Duchesse de Ferrare fille de Loüis XII. & mere de la Duchesse veuve de Guise, s'en alla d'abord à sa maison à quatre lieuës de Paris, & le lendemain le Capitaine Charry fut assassiné au milieu de Paris, par Monsieur Chartelier, grand ami de l'Amiral, ce qui mit la Reine & toute la Cour en alarme, personne ne doutant qu'une action si hardie n'eût été entreprise par les ordres du Connêtable & de l'Amiral. Mais l'Amiral s'en purgea facilement, & l'on fut obligé de faire bien des prieres au Connêtable pour le faire revenir, afin de mettre la Cour & la ville en repos.

Attendant mes depêches, je reçûs

des Lettres du Comte de Murray & du Secretaire Lidington écrites par ordre de la Reine, par lesquelles elle me rappelloit en Ecosse, pour être employé dans une affaire d'importance, laquelle je jugeay d'abord être celle de son mariage. Je resolus sans balancer d'obéir aux ordres de ma Reine, & de me preparer au voyage d'Ecosse, dés que je serois de retour en Allemagne, quoi que cette resolution fut bien contraire à l'attente & aux souhaits du Connêtable, de l'Amiral, & du Prince Palatin.

Cependant le Duc Casimir fils du dernier se servit de cette occasion pour faire presenter son portrait à la Reine Elisabeth. J'ai déja dit, qu'il avoit été tres-mal satisfait, de ce que j'avois refusé d'aller en Angleterre, pour y proposer un mariage entre la Reine & lui. Ce fut le Vidame de Chartres, qui le porta à faire cette demarche, car étant revenu depuis peu d'Angleterre, il se crût assez familier avec la Reine, pour lui envoyer un Gentilhomme

Italien, qui devoit mettre cette affaire ſur le tapis, autoriſé à cela, à ce qu'il diſoit, de l'Electeur méme. La Reine paya ce meſſager d'une réponſe génerale; & témoigna qu'elle ſeroit bien-aiſe que le Prince voulût ſe rendre lui-même en Angleterre, où il pourroit être ou inconnu ou comme il le trouveroit à propos, declarant de plus, qu'elle ne ſe ſauroit jamais reſoudre à ſe marier avec un homme, qu'elle n'eût pas vû auparavant. Nonobſtant cela, je conſeillai toûjours au pere de n'y pas laiſſer aller ſon fils, aſſurant que pour toute ſa peine & ſa dépenſe, il n'en rapporteroit que de la honte; ce qui fâcha ſi fort le jeune Prince, qu'il s'abſenta trois jours de la Cour. Mais l'Electeur ſon pere lui fit dire, que s'il vouloit éviter ſa diſgrace, il me devoit rendre ſon amitié. A la fin la paix ſe fit entre nous deux, à condition, qu'en paſſant par l'Angleterre, je preſenterois du moins ſon portrait à la Reine Eliſabeth, ce que je promis de faire, mais avec cette pré-

caution, qu'on me chargeroit en même-temps du portrait de son pere & de sa mere, comme aussi de ceux de ses fréres & sœurs, y joignant une lettre de compliment de l'Electeur à la Reine, pour m'en faciliter l'accés, & pour me fournir les moyens de faire tomber le discours sur les portraits, ne doutant point qu'elle ne fût curieuse de les voir, particulierement celui du jeune Prince. Ayant obtenu ce que j'avois désiré, je partis d'Heidelberg, où l'Electeur residoit en ce tems-là. Il me chargea encore d'une commission particuliere pour la Reine d'Angleterre, qui avoit sollicité les Princes Protestants de l'Empire d'entrer avec elle en une alliance offensive & deffensive, sur quoi ils n'avoient encore répondu, qu'en des termes obscurs, à son Ambassadeur Henry Knolls, qui s'étoit rendu à la Diete de Francfort en l'an 1562. On m'ordonna donc de parler plus ouvertement à la Reine, & de lui dire, que les Etats Protestans ayant beaucoup contribué à l'élection de Maximilien

Roi des Romains, il leur avoit promis de ſe declarer proteſtant, dés que la mort de ſon pere, l'auroit mis en liberté, & que cependant il auroit une étroite correſpondance avec eux, & ne feroit point d'alliance, que de leur gré & conſentement. Que ce Prince pourroit prendre un prétexte de manquer à ſa parole, ſi de leur côté ils n'avoient pas la même conſideration pour lui. Qu'ils commençoient à douter de la ſincerité de ſa conduite, que pour cela, ils avoient d'autant plus de ſujet de ménager leurs démarches, afin de ne ſe pas mettre dans le tort eux-mêmes. Mais que ſi Maximilien ne ſatisfaiſoit pas à ſa promeſſe aprés la mort de ſon Pere, alors ils ſeroient tout préts à accepter l'alliance que la Reine leur avoit offerte. Que n'ayant pas oſé en dire autant à ſon Ambaſſadeur, ils la prioient inſtamment de tenir la choſe ſecréte.

La Reine Elizabeth témoigna être ſatisfaite de cette excuſe, ſe plaignant pourtant de ce que les Princes

de l'Empire étoient ordinairement trop lents & irrésolus dans leurs déliberations.

De mon côté, je loüai leur bonne foi, leur constance, leur pieté, & sur tout la vigueur & la promptitude avec laquelle ils avoient acoûtumé d'exécuter ce qu'ils avoient une fois résolu. Mais je m'étendis plus particulierement sur les bonnes qualitez de l'Electeur Palatin, sur ses manieres obligeantes envers les étrangers, sur le soin qu'il avoit des Academies, & Ecoles publiques, & sur son crédit auprés de ses Alliez, qui ne s'expliquoient, pour ainsi dire, que par sa bouche. Elle me répondit que j'avois raison de parler si avantageusement de lui, puisque dans sa Lettre il avoit fait de même à mon égard. Je fis connoître là-dessus à Sa Majesté, que ce n'avoit été qu'avec bien de la peine, que j'avois pris la résolution de quitter le service d'un Prince si accompli, & que si l'obéïssance que je devois à ma Reine Souveraine, ne l'eût emporté, toute autre considération n'auroit pas été

aſſés forte pour m'y déterminer. Que pour me ſouvenir inceſſamment des obligations que je lui avois, je m'ê-tois pourvu de ſon portrait & de ceux de ſes Enfans. Dés qu'elle m'entendit parler de ces portraits, elle me demanda ſi je n'avois pas auſſi celui du Prince Caſimir, témoignant qu'elle ſeroit bien aiſe de le voir. Je lui répondis que je l'avois; mais qu'il étoit parmi ceux, que j'avois laiſſé à Londres, où je m'étois dechargé d'une partie de mon bagage, pour en achever mon voyage plus promptement; mais elle m'ordonna de ne pas partir avant que de lui faire voir tous mes portraits. La Cour êtoit alors à Hamptoncourt, où je les fis venir, & les ayant dêlivrés à Sa Majeſté, elle me dit, qu'elle ſeroit bien aiſe de les garder juſques au landemain; parce qu'elle vouloit ſavoir ce que Robert Dudley jugeroit du portrait du Duc Caſimir. Le jour aprés elle me les fit tous rendre dans ſon jardin, où elle m'avoit ordonné de venir. Je la ſuppliai de les vouloir garder, ou

que ſi elle ne les vouloit pas tous; elle ne me rendît que ceux de l'Electeur & de ſes Demoiſelles ; mais elle n'en voulut garder aucun. Ayant aſſez remarqué par cette matiere d'agir, qu'elle n'avoit que du mêpris pour le Prince Caſimir, j'écrivis un lettre en chiffres à ſon pere l'Electeur, où je lui conſeillois de ne plus ſonger à ce mariage ; dequoi le Prince Caſimir me remercia par une lettre, & ſe maria immédiatement aprés avec la fille aînée de l'Electeur de Saxe.

Le ſujet, quelque éloigné qu'il puiſſe paroître des affaires de la Reine d'Ecoſſe, m'y raméne pourtant avec quelques propoſitions de mariage pour elle-méme. Car la Reine Eliſabeth m'entretint fort familierement, m'aſſurant qu'elle aimoit la Reine d'Ecoſſe comme ſa propre ſœur, & qu'elle s'intereſſoit fort en ce qui la pouvoit toucher : Que pour cette raiſon, elle ſouhaitoit fort qu'elle fit un heureux mariage. Qu'elle lui vouloit propoſer deux perſonnes, dont elle en pourroit choiſir un, ſans

ſans ſe faire tort, & dont l'un & l'autre ſeroient propres à entretenir & à affermir la bonne amitié qui étoit entr'elles. Qu'elle s'en ouvroit ſi librement, parce qu'elle étoit perſuadée que la Reine d'Ecoſſe ne ſe voudroit pas marier ſans avoir concerté la choſe avec elle; & qu'elle ſe flatoit auſſi, que je voudrois bien m'employer en cette occaſion à inſpirer à ma Souveraine les ſentimens qu'elle devroit avoir. Elle promit de plus de m'écrire là-deſſus de ſa propre main, dés que je ſerois arrivé en Ecoſſe, ce qu'elle oublia pourtant de faire. Mais elle envoya des inſtructions à Monſieur Thomas Randolf pour propoſer Milord Dudley comme un parti que la Reine d'Ecoſſe devoit accepter. Je juge que ce Lord Dudley, qui fut enſuite Comte de Leiceſter, avoit conſeillé à la Reine de ne me pas employer dans cette affaire, parce que Monſieur Randolf reſidoit déja en Ecoſſe de la part de Sa Majeſté.

Cependant la Reine d'Ecoſſe, pour ne manquer en rien à ſa paro-

le, & pour continuer la bonne correspondance avec la Reine Elisabeth, l'avoit déja fait avertir de la proposition de mariage qu'on lui avoit faite avec l'Archiduc Charles, & lui avoit demandé son avis & aprobation, à quoi la Reine d'Angleterre lui fit répondre par son Agent Monsieur Randolf de la maniere qui suit: car ce sont les termes de son memoire, excepté une petite préface, qui ne fait rien à la chose & laquelle je n'ai pas trouvé à propos d'inserer ici.

„ Comme la Reine ma Souveraine, dit-il, a examiné avec soin, „ l'affaire du mariage que l'on a proposé à Vôtre Majesté; aussi a-t-„ elle cru être de son devoir de „ vous faire connoître par mon moyen ce sur quoi elle juge que Vôtre Majesté doit faire réflexion elle „ même, voulant satisfaire en cela „ aux devoirs de l'amitié, puis „ qu'elle vous aime avec une tendresse de sœur, & qu'elle regarde vos „ interêts, comme si c'étoit les siens „ propres.

Sa Majesté croit, qu'il faut con- “
siderer principalement trois choses “
en ce mariage. La premiere est le “
consentement reciproque des deux “
Partis en particulier, afin que leur “
amour puisse être durable. “

La deuxiéme est, que Vôtre Ma- “
jesté êtant Reine d'un grand pays “
& d'un peuple nombreux, se choi- “
sisse un mary, dont l'alliance soit “
avantageuse & nullement préju- “
diciable aux interêts de son Ro- “
yaume. “

En troisiême lieu, que la per- “
sonne qu'elle choisira soit telle, “
que cette êtroite amitié qui n'est “
pas moindre à présent entre les “
deux Royaumes, qu'entre Vos “
Majestez, puisse être continuée “
& augmentée même, s'il est pos- “
sible. Randolf declare aprés cela “
fort au long, qu'il ne doute pas “
que Sa Majesté qui a déja été ma- “
riée une fois, ne veuille avoir beau- “
coup de soin de sa propre satisfac- “
tion & de celle de ses Sujets; “
mais que pour ce qui concerne la “
continuation d'une bonne cor- “

„ reſpondance entre les deux Rei-
„ nes, il juge que c'eſt un point qui
„ doit-être conſideré ſur tout autre
„ choſe.
„ Il eſt certain, ajoute-t-il, qu'il
„ eſt honorable & convenable à Vô-
„ tre Majeſté de penſer à un mari, &
„ la Reine ma Souveraine l'approu-
„ ve fort, quoy qu'elle ne ſe ſente
„ pas diſpoſée à en faire de méme,
„ & qu'elle aît réſolu d'attendre,
„ juſques à ce qu'il plaiſe au bon
„ Dieu de changer les inclinations de
„ ſon cœur.
„ Mais elle juge, que pour trouver
„ un mari à Vôtre Majeſté, vos amis
„ ne s'y prennent pas bien, en le
„ cherchant dans la famille de l'Em-
„ pereur, puis qu'elle prevoit qu'une
„ telle alliance ruinera tôt ou tard la
„ bonne intelligence qui eſt entre elle
„ & Vôtre Majeſté, & que les meſu-
„ res qu'on auroit priſes pour aſſurer
„ le droit de Vôtre Majeſté, en cas
„ que la Reine ma Souveraine vien-
„ ne à mourir ſans enfans, en pour-
„ roient être entierement rompuës.
Aprés cela Monſieur Randolf s'é-

gare dans un grand nombre de «
raiſonnemens choquants auſquels «
il ajoute des menaces, diſant, «
qu'il y a des Seigneurs en Angle- «
terre, qui ſeroient bien aiſes de «
profiter de ſemblables déſordres, «
pour avancer leur prétendu droit, «
ce que Sa Majeſté pourroit préve- «
nir, en ſe comportant ſelon les avis «
de la Reine ſa Souveraine, la- «
quelle ſeroit prête en ce cas-là, «
non ſeulement de ſoûtenir le droit «
de Sa Majeſté, mais de ſuppri- «
mer encore par ſon autorité les ma- «
chinations de ceux qui voudroient «
tramer quelque choſe à ſon pré- «
judice. «

Et à préſent, ajoute-t-il, s'il plait «
à Vôtre Majeſté de ſçavoir, quelle «
ſorte de mariage ſeroit le plus au «
goût de ma Reine, je lui dois di- «
re, que ce ſera celui qui ne cauſera «
point de jalouſie ni de troubles «
entre les deux Royaumes, com- «
me il eſt arrivé lorſque Vôtre Ma- «
jeſté êtoit mariée avec le Roy de «
France. Il vaudroit bien mieux «
que l'on pût trouver quelque «

„ Seigneur Anglois de grande naiſ-
„ ſance, qui fût aſſez heureux pour
„ plaire à Vôtre Majeſté ; moyenant
„ quoi la Reine ma Souveraine fe-
„ roit connoître plus promptement
„ & même avec plus de ſuccés, com-
„ bien elle ſouhaite que Vôtre Ma-
„ jeſté lui ſuccéde, en cas qu'elle
„ vienne à mourir ſans enfans. Mais
„ ſans cela, elle ne ſauroit rien pro-
„ mettre, qui ſoit au gré de Vôtre
„ Majeſté.

C'étoit là le contenu de la premiere inſtruction de Monſieur Randolf ſur le ſujet du mariage avec l'Archiduc Charles. Mais il avoit encore une commiſſion ſecrete pour le Comte de Murray & pour le Secretaire Lidington, afin de leur propoſer Milord Robert Dudley ; auſſi me preſſa-t-il fort de ſeconder ſon mariage avec nôtre Reine.

Ce procedé fit aſſez connoître, que la Reine Eliſabeth ne ſouhaitoit pas le mariage de la Reine d'Ecoſſe avec l'Archiduc Charles. Mais elle le fit encore mieux connoître peu de tems aprés, quand elle envoya le

Comte de Suſſex vers l'Empereur, tant pour le féliciter ſur ſon couronnement, que pour négocier ſous main le mariage de l'Archiduc avec elle-même; car on lui avoit fait eſperer, que la choſe réüſſiroit. Cependant cette affaire ne fut pas menagée ſi ſecretement, que nôtre Reine n'en fût avertie par quelques bons amis qu'elle avoit en Angleterre; depuis ce tems-là, il n'y eut que de la jalouſie & de la méfiance entre les deux Reines. Cette inimitié ne demeura pas long-tems cachée: elle éclata bien-tôt à l'occaſion d'une lettre, qu'Eliſabeth écrivit à la Reine d'Ecoſſe, où elle entreprenoit encore de lui donner des avis néceſſaires ſur le mariage ſuſdit, feignant d'agir toûjours par un principe d'amitié: mais la Reine d'Ecoſſe, qui ſavoit où elle viſoit, & qui étoit informée de ſes pratiques à la Cour de l'Empereur, ne pouvoit s'empêcher de ſe plaindre d'une maniere d'agir ſi diſſimulée. La lettre de la Reine d'Angleterre fut écrite aux inſtances de quelques-uns de la famille de Hamilton,

Car aprés que Monsieur Randolf eût parlé de la maniere que j'ai dit contre le mariage de la Reine d'Ecosse avec l'Archiduc Charles, & qu'il eût allegué qu'il y avoit des nobles en Angleterre dont elle pourroit choisir un époux; il passa plus outre, & dit un jour au Comte de Murray & au Secretaire Lidington; *que pensez-vous Messieurs, du Seigneur Robert Dudley, seroit-ce pas un bon parti pour vôtre Reine?* Mais ayant remarqué qu'on y faisoit peu de refléxion, il en avertit la Reine Elisabeth, laquelle trouva bon aprés cela, de permettre au Comte de Lenox, qui demeuroit alors en Angleterre, de faire le voyage d'Ecosse, sous prétexte de voir la Reine & d'y solliciter quelques affaires particuliéres. Milord Darnly son fils aîné êtoit un jeune Prince de bonne mine, & c'êtoit apparemment un de ceux que la Reine d'Angleterre m'avoit dit vouloir proposer à la Reine d'Ecosse, pour le marier avec elle.

Mais pour revenir à la Lettre de

la Reine Elisabeth, elle y parloit encore comme une amie, qui s'interessoit pour le repos de son Royaume, priant nôtre Reine de prendre garde, qu'en faisant plaisir au Comte de Lenox, elle ne desobligeât ceux de la maison des Hamiltons, puis qu'il en pourroit naître des mécontentemens & des troubles. Elle ajoûtoit encore d'autres avis, qui auroient été pris en bonne part autrefois, mais qui furent mal expliquez, à cause de ce qui s'étoit passé. David Riccio, qui étoit devenu Secretaire depuis peu, & qui faisoit les lettres Françoises pour Sa Majesté, lesquelles elle êtoit accoûtumée de copier de sa propre main, ne contribua pas peu à augmenter cette mesintelligence. Car il étoit peu habile en ce métier, & n'en savoit pas assez, pour choisir les expressions, qui pouvoient adoucir les choses. En sorte que la réponse que la Reine d'Ecosse fit faire à la lettre d'Elisabeth, fut conçuë en des termes trop forts, & qui marquoient du dépit; ce qui choqua tellement la Reine Elisabeth, qu'elle le prit

pour une eſpéce de rupture & de renonciation à ſon amitié. Auſſi le commerce de lettres, qui avoit duré juſqu'alors entre les deux Reines, & auquel on n'avoit jamais manqué une ſemaine, fut interrompu tout d'un coup. Mais la Reine d'Ecoſſe ſe raviſa bien-tôt; car n'ayant plus la même commodité de commerce avec ſes amis d'Angleterre, elle prevoyoit bien, qu'à la longue, cela porteroit préjudice à ſes affaires; ce qui la fit reſoudre de m'envoyer vers la Reine Eliſabeth, laquelle de ſon côté ne vouloit point de guerre avec l'Ecoſſe, mais l'évitoit de tout ſon pouvoir; parce qu'elle s'étoit déja broüillée avec le Roi d'Eſpagne, qui l'accuſoit d'avoir fomenté les troubles du Pays-Bas, en quoi il ne ſe trompoit pas tout-à-fait; car ſon conſeil lui avoit inſpiré cette maxime; que pour vivre chez elle en repos, il falloit troubler celui de ſes voiſins, & entretenir leurs diviſions.

A mon retour en Ecoſſe, je trouvai la Reine à S. Johnſton, l'an

1564. le 5. de May. Elle me reçut d'une maniere fort obligeante ; je lui presentai des Lettres de l'Empereur, de l'Electeur Palatin, du Duc de Lorraine, & du Duc d'Aumale, qui étoient toutes en ma faveur. Aprés que je l'eus informée des sentimens que l'Empereur Maximilien avoit à l'égard du mariage de son Frere l'Archiduc Charles, comme elle savoit déja d'ailleurs, quelle part y avoit la Reine Elisabeth, elle abandonna tout d'un coup ses anciens projets & n'y songea plus. Au lieu donc de m'envoyer en Allemagne, comme elle en avoit eu l'intention, elle m'ordonna d'aller en Angleterre, quoi que je ne fusse pas encore bien résolu de m'établir en Ecosse, voyant que tout s'y acheminoit à des dissensions civiles, & que par conséquent il n'y auroit pas grande fortune à esperer pour moi. D'ailleurs je ne pouvois abandonner qu'avec peine les grands avantages, qu'on m'avoit offerts en France. Neanmoins, me voyant si fort pressé par une Reine, dont j'étois né sujet, qui me vouloit

beaucoup de bien, & qui avoit beaucoup de vertu, je n'eus pas le cœur de la quitter, ſur tout voyant qu'elle me prioit inſtamment de la vouloir aſſiſter dans le deſſein qu'elle avoit de regagner l'affection de ſes Sujets, laquelle elle avoit perduë pour n'être pas de leur Réligion. Je ſavois qu'elle avoit beſoin de ſe faire des amis, & que ſon plus grand interêt conſiſtoit à entretenir une bonne intelligence avec la Reine d'Angleterre. Tout cela me fit réſoudre de la ſervir plûtôt avec peu de profit, que de faire grande fortune ailleurs. Je lui trouvai une liberalité naturelle qui alloit à l'excés, & n'étoit nullement proportionée à l'état de ſes finances; ce qu'elle fit connoître entr'autres choſes, en ce que non ſeulement elle me donna un appointement annuel de mille marcs, payable ſur ſes revenus de France, mais elle m'offrit même des terres qui lui apartenoient dans le lieu nommé Achtermugtie, leſquelles je refuſai d'accepter, diſant qu'il valoit mieux que ce fût la Reine qui poſſedât cet

héritage, que moi. Mais une autre perſonne qui aprit que la Reine m'avoit fait une offre ſi genereuſe, ſollicita ces terres pour lui, & les obtint. Je m'engageai donc au ſervice de la Reine, ſans plus ſonger à l'établiſſement que je pouvois trouver dans les Pays êtrangers, quoique je n'euſſe autre revenu en ce tems-là, que celui que je devois eſperer de mon ſervice. Je fus depêché bien-tôt aprés pour l'Angleterre, avec l'inſtruction ſuivante, qui fut écrite de la main du Secretaire Lidington & ſignée par Sa Majeſté. Mais elle me donna de plus des inſtructions particuliéres de bouche, tant pour la Reine d'Angleterre, que pour l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, pour Mademoiſelle Marguerite Duglas, & pour pluſieurs autres amis qu'elle avoit à la Cour de la Reine Eliſabeth.

Instructions pour nôtre Ministre privé Jacques Melvil, Deputé vers nôtre bien-aimée Sœur, la Reine d'Angleterre : écrites à Edimbourg, le 28. de Septembre 1564.

„ PRemierement, aprés que vous „ aurez delivré vos lettres & fait „ les complimens ordinaires, de la „ maniere la plus obligeante qu'il „ vous sera possible, vous declare- „ rez à nôtre bonne sœur, qu'ayant „ fait un voyage de deux mois vers „ les Provinces septentrionales de „ nôtre Royaume, nous n'avons re- „ çû d'elle ni lettre ni aucune nou- „ velle. Que dans l'impatience où „ nous sommes d'en aprendre, & „ de contribuer de nôtre côté tout „ ce qui peut servir à la continua- „ tion d'une amitié reciproque, nous „ avons trouvé à propos de vous en- „ voyer vers elle, pour l'informer „ de l'état de nôtre santé & de nos „ affaires, afin que vous puissiez aussi „ nous informer à vôtre retour de „ l'état où vous aurez trouvé nôtre

bonne sœur, à laquelle nous sou- «
haitons toûjours autant de bien & «
de prosperité que nous nous en «
souhaitons à nous-mêmes. «

Que nous avons apris par les «
lettres de Milord Robert à Liding- «
ton & par celles de son Secretaire «
à nôtre frere le Comte de Murray «
& à Lidington, que nôtre bonne «
sœur trouve quelque chose à redire «
à la lettre que nous lui avons écri- «
te sur le sujet du Comte de Lenox, «
comme si nous avions pris ses avis «
en mauvaise part. Nous sommes «
tres-affligées de voir que nôtre let- «
tre a été si mal expliquée. Car «
nous avons crû de bonne foi, que «
ses avis venoient d'un cœur franc «
& sincere, & qu'il nous étoit per- «
mis d'y répondre avec la même «
sincerité & franchise, quoi que «
nous ne nous puissions plus sou- «
venir des termes ni des expres- «
sions de nôtre lettre : car nous ne «
sommes pas accoutumées d'en gar- «
der copie, quand nous écrivons de «
nôtre propre main, quoi qu'il «
vaudroit mieux que nous l'eussions «

„ fait, parce qu'ayant une copie de „ cette lettre, il nous feroit facile „ d'éclaircir le fens de nos paroles, „ & de nous juftifier. C'eft pour-„ quoi vous la prierez de nôtre part, „ qu'elle vous faffe voir l'endroit de „ la lettre, qui a caufé le mal-en-„ tendu, afin que vous lui puiffiez „ expliquer le veritable fens de nos „ paroles : & qu'elle foit delivrée de „ tout foupçon. Il eft vrai qu'en li-„ fant la lettre de nôtre bonne fœur, „ nous nous fommes fenties un peu „ offenfées & nous en avions raifon „ auffi. Car il y paroiffoit que nôtre „ Nobleffe s'étoit plainte, de la per-„ miffion que nous avions donnée „ aü Comte de Lenox, & que fon „ arrivée pourroit exciter des trou-„ bles dans nôtre Royaume. Nôtre „ frere & Lidington nous ont fait „ connoître auffi, qu'on les a voulu „ faire paffer pour complices de cette „ affaire, comme s'ils euffent defiré „ que le voyage du Comte fût empê-„ ché par cette voye illegitime, quoi „ qu'ils proteftent de n'y avoir ja-„ mais fongé. Auffi avons-nous trop

de preuves de leur fidelité envers«
nous, pour les pouvoir ſoup-«
çonner d'une conduite ſi peu ſin-«
cere, aprés que nous les avons«
obligez en tant de manieres, &«
agi toujours ſi confidemment avec«
eux. Nous nous crûmes donc peu«
obligées à celui, quel qu'il puiſſe«
être, qui avoit fait de ſi mauvais«
raports de nos ſujets, comme s'ils«
étoient d'humeur de faire connoî-«
tre leurs ſujets de plainte à un au-«
tre, plûtôt qu'à nous.«

Ces raiſons & d'autres ſembla-«
bles nous avoient mis en ſi grande«
colere, que, quand nous aurions«
écrit avec encore plus de liberté,«
nous aurions eſperé que nôtre«
bonne ſœur ne l'auroit pas pris en«
mauvaiſe part: parce que nous«
n'avions nullement le deſſein de«
l'offenſer. D'ailleurs, de l'humeur«
que nous ſommes, nous n'aimons«
gueres à déguiſer nos ſentimens, &«
nous ne crûmes pas le devoir faire«
auſſi, écrivant à une ſœur, à la-«
quelle nous avions toûjours écrit«
familierement. C'eſt pourquoi vous«

„ la prierez de bannir de ſon cœur,
„ tous les ſoupçons, & que s'il y a
„ quelque expreſſion dans nôtre
„ lettre, qui ſouffre deux ſens, elle
„ veuille bien en choiſir le meilleur.
„ Si elle en uſe ainſi, nous ſommes
„ aſſurées, que comme nous n'avons
„ eu aucun deſſein de la choquer,
„ il n'y a rien auſſi de choquant
„ dans nôtre lettre.

„ Nous nous ſommes expliquées
„ plus amplement là-deſſus de bou-
„ che, & puiſque vous ſavez nôtre
„ volonté, il vous ſera facile de vous
„ y conformer ſelon les occaſions.

„ Vous la prierez de vous donner
„ une réponſe qui ſoit conforme à ce
„ que Monſieur Lidington a écrit à
„ Milord Robert & au Secretaire
„ Cecil, particulierement en ce qui
„ touche une nouvelle conference,
„ où les Miniſtres des deux Couron-
„ nes étant bien inſtruits de la vo-
„ lonté de leurs Maîtres, & pour-
„ vûs des pouvoirs ſuffiſans, puiſſent
„ mettre fin à toute ſorte d'ombrage
„ & de meſintelligence.

„ Informez-vous auſſi avec ſoin

des démarches & des deſſeins du «
Parlement d'à-preſent, & tâchez «
de ſavoir de tous ceux qui vous «
peuvent donner quelque lumiere «
là-deſſus, pour quel ſujet il a été «
convoqué, de quoi on y traitera, «
& combien de tems il demeurera «
aſſemblé. Sur tout tâchez de dé- «
couvrir, ſi l'on n'y traite rien, qui «
nous touche. Vous pouvez dire à «
la Reine, comme de vous-méme, «
que nous eſperons qu'elle ne vou- «
droit pas ſouffrir qu'on y conclût «
rien qui fut directement ou indire- «
ctement à nôtre préjudice. Elle ſait «
que nos Miniſtres & nous-mêmes, «
avons toûjours dépendu de ſa vo- «
lonté, & ſuivi de point en point «
ſes avis. Ainſi que l'affaire de la «
ſucceſſion ayant été miſe ſur le ta- «
pis dans le dernier Parlement, & «
devant être apparemment reglée, «
& arrêtée dans celui d'à-preſent, «
nous eſperons qu'elle voudra pro- «
fiter de l'occaſion, & faire quelque «
choſe en nôtre faveur, afin que le «
monde ſoit convaincu, que la bon- «
ne volonté de nôtre ſœur envers «

„ nous, eſt telle que nous avons toû-
„ jours crû, & que les envieux de
„ nôtre bonne intelligence n'ayent
„ pas ſujet de dire, que nôtre amitié
„ a beaucoup de paroles & peu d'é-
„ fets.

M. R.

Etant arrivé à Londres, j'allai loger tout prés de la Cour, qui étoit en ce tems-là à Weſtmunſter. Mon hôte fit d'abord ſavoir mon arrivée, & Sa Majeſté me fit dire encore le même ſoir par Monſieur Hatton, qui fut fait dépuis Gouverneur de l'iſle de Wight, que j'étois le bien venu, & qu'elle me donneroit audience le lendemain à huit heures, dans ſon jardin. Elle avoit été avertie de mon arrivée par le Comte de Bedfort Gouverneur de Berwyk. Le même ſoir, Nicolas Throgmorton, un de mes plus anciens & plus intimes amis, me vint viſiter. Nôtre premiere connoiſſance s'étoit faite pendant ſon éxil en France du tems de Marie Reine d'Angleterre, & lors qu'il y revint, en qualité d'Ambaſ-

ſadeur de la Reine Eliſabeth, j'eus encore plus d'occaſion de converſer familierement avec lui, étant alors au ſervice du Connêtable, avec une penſion du Roi. Il me donna enſuite une preuve de ſon amitié, me procurant une penſion de la Reine pour mieux ſubſiſter, lors que j'eus quitté la France, à cauſe de la guerre qui étoit entre elle & l'Ecoſſe. Il avoit une veneration toute particuliere pour la Reine d'Ecoſſe, & étoit fort pour le droit qu'elle avoit à la ſucceſſion de la Couronne d'Angleterre. Il m'informa pleinement de toutes choſes, & me donna des avis tres-utiles ſur la maniere dont il falloit traiter avec la Reine & avec chaque Courtiſan en particulier. Auſſi avoit-il été le premier Auteur & inſtrument de l'amitié, qui s'étoit formée entre les deux Reines & entre leurs principaux Miniſtres, qui étoient Milord Murrai, Lidington, Milord Robert, & Cecil, & quoi qu'il ne fût pas fort ami des deux derniers, neanmoins, ſachant que rien ne ſe faiſoit ſans eux, il les ménageoit pour

réüſſir en des choſes qui lui importoient plus que ſes avantages particuliers. Il me conſeilla entr'autres d'établir quelque commerce avec l'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne, diſant que ce ſeroit le moyen de faire paſſer la Reine Eliſabeth par deſſus bien des articles, & de la perſuader, en cas qu'elle voulût faire la difficile.

Le lendemain, Meſſieurs Hatton & Randolf dernier Agent de la Reine Eliſabeth en Ecoſſe, me vinrent trouver à mon logis, pour me conduire prés de Sa Majeſté, laquelle ils diſoient être déja au jardin. Il y avoit avec eux un valet de Milord Robert avec un cheval richement paré, qui me devoit ſervir de monture, & être à ma diſpoſition pendant tout le tems de mon ſejour à Londres. Je trouvai Sa Majeſté, qui ſe promenoit dans une allée, & aprés luy avoir baiſé la main & preſenté mes lettres de créance, je lui communiquai en François le ſujet de ma commiſſion le plus conformement à mon inſtruction qu'il me fût poſſible. Elle m'interrompit de tems en

tems par ſes demandes, & voulut ſavoir entr'autres choſes, pourquoi je lui faiſois ma propoſition en François. A quoi je répondis que n'étant revenu que dépuis peu dans mon païs, cette langue m'étoit plus familiere que celle de ma Patrie.

Sa premiere demande fut touchant la lettre que la Reine d'Ecoſſe lui avoit écrite en des termes, à ce qu'elle diſoit, ſi dedaigneux & ſi choquans qu'elle l'avoit priſe pour une renonciation à ſon amitié. Que cela lui avoit fait prendre la reſolution de ne lui plus écrire qu'une ſeule lettre auſſi dedaigneuſe que celle à laquelle elle devoit ſervir de réponſe. En diſant cela, elle la tira de ſa poche, pour me la faire lire, car elle s'étoit preparée à me la montrer. Je l'aurois déja envoyée, ajoûta-t'elle, mais je ne la trouve pas aſſez deſobligeante, & je tarde exprés juſques à ce que je ſois en aſſez mauvaiſe humeur, pour en faire une plus méchante. Je têmoignai trouver fort étrange, que les manieres d'agir franches & innocentes de ma Reine envers

Sa Majesté fussent si mal expliquées, & déclarai que ma Souveraine ne se souvenoit de rien qui pût être choquant dans sa lettre. Sur cela Sa Majesté me délivra la lettre méme, & me la fit lire. Ce qu'ayant fait, je lui dis, que je n'y trouvois rien qui pût offenser une bonne amie à laquelle on est en possession d'écrire librement, que j'étois surpris de voir que Sa Majesté, qui parloit si bon François, ne sût pas mieux le stile de la Cour de France, qui êtoit court & franc, & qui souffroit ordinairement deux sens, dont les bons amis choisissoient toûjours le meilleur. Je priai donc Sa Majesté de vouloir déchirer cette fâcheuse Lettre, qu'elle avoit résolu d'envoyer, pour réponse à celle de ma Reine, & je lui promis en revanche; que je ne lui ferois jamais connoître que ses innocentes expressions eussent été si mal expliquées. Ayant dit encore quelque chose sur ce sujet, je remarquai bien-tôt, qu'elle ne cherchoit qu'un prétexte pour pouvoir renoüer l'amitié, & qu'elle souhaitoit elle-même

même que mes raiſons fuſſent bonnes, ou du moins ſi ſpécieuſes qu'elle en pût paroître convaincüe. Ainſi la peur qu'elle avoit que toute amitié & correſpondance ne ſe rompît, & l'avantage que la Reine d'Ecoſſe lui donnoit, en faiſant le premier pas pour la reconciliation, la conduiſirent au point où je l'avois attenduë; pour donc ſortir d'affaires, elle me dit qu'avec une ſœur, elle ne ſe vouloit pas formaliſer de bagatelles, & qu'elle déchiroit ſa Lettre de bon cœur, comme elle fit dans le moment, avec promeſſe d'en uſer ſi bien à l'avenir avec ſa ſœur, qu'elle n'y reconnoîtroit jamais ni ombrage ni animoſité. L'ancienne amitié étant ainſi rétablie, elle demanda, ſi la Reine avoit envoyé quelque réponſe à la propoſition faite par Monſieur Randolf ſur ſon mariage; à quoi je répondis, conformément à l'inſtruction qu'on m'en avoit donnée, que ma Reine y ſongeoit peu, ou point du tout. Mais qu'elle attendoit l'arrivée des Commiſſaires Anglois pour traitter

de cette affaire & de tout ce qui pourroit concerner le repos des deux Royaumes avec Mylord Murray & le Secretaire Lidington. *Car voyant que l'éntrevüe tant desirée de vos Majestez ne se peut pas faire si-tôt, & que même il n'est pas à propos qu'elle se fasse, avant que les principes des jalousies & des soupçons soient effacez; elle est resoluë d'envoyer sur les frontieres les deux personnes dont je viens de parler, & espere que Vôtre Majesté y voudra bien déPuter Milord Bedfort & Milord Robert Dudley, pour terminer les differens au gré des deux parties. Quoi!* repartit la Reine, *il semble que vous faites peu de compte de Milord Robert, puisque vous le nommez le dernier. Mais en peu il sera plus grand Seigneur que l'autre, & vous le verrez avant que vous partiez d'ici. Car,* ajouta-t'elle: *je l'estime comme un frere, & c'est le meilleur ami que j'aye. Aussi si j'avois pû me resoudre à me marier, ç'auroit été avec lui; mais n'y pouvant pas contraindre mon humeur, ce me seroit un grand contentement de voir que la Reine ma sœur voulût le choisir pour son Epoux, n'y ayant per-*

ſonne à qui je puiſſe ſouhaiter de ſi bon cœur qu'il ait part à la ſucceſſion avec elle. C'eſt le moyen le plus ſeur de me delivrer de toute ſorte de crainte, car je connois que Milord Robert eſt ſi plein de zele & de fidelité, qu'il ne ſouffriroit jamais que la moindre choſe ſe paſſât, qui pût troubler nôtre bonne intelligence, & afin que la Reine ma ſœur n'ait pas ſujet de le mépriſer, vous n'avez qu'a reſter encore quelques jours ici, & vous le verrez fait Comte de Leiceſter & Baron de Denbigh.

Cela fut executé enſuite à Weſtmunſter avec beaucoup de ſolennité, la Reine aidant elle-même à lui mettre les ornemens de ceremonie. Il étoit à genoux devant elle dans un grand ſerieux, pendant que la Reine ne ſe pouvoit pas empêcher de lui faire cent careſſes, tantôt en le pinçant doucement, tantôt en lui paſſant la main ſur la tête ou ſur l'épaule, quoi que l'Ambaſſadeur de France & moi y fuſſions preſens. Aprés cela Sa Majeſté ſe tourna vers moi, & me demanda ce que je penſois de ce Seigneur, à quoi je repon-

dis, qu'étant bon ſerviteur, il étoit heureux d'avoir rencontré une Reine, qui pouvoit diſcerner & recompenſer ſon merite. *Je ſai pourtant*, repliqua-t'elle, *que cette jeune perche à belle taille vous plait davantage*, montrant Milord Darnly, lequel, en qualité de premier Prince du ſang, portoit l'épée devant elle ce jour-là. Je lui dis là-deſſus, que jamais femme d'eſprit ne voudroit choiſir pour mari un homme, qui paroiſſoit plûtôt femme qu'homme. Car il étoit beau & ſans barbe, & avoit les traits du viſage un peu trop delicats pour ſon ſexe. D'ailleurs je ne trouvois pas à propos que la Reine crût, que je fuſſe porté pour lui, ou que j'euſſe à négocier de ce côté-là. Neanmoins, j'avois un ordre ſecret de traiter avec Madame Lenox, pour faire venir ſon fils en Ecoſſe, ſous pretexte de voir le païs & d'en ramener ſon pere qui y étoit en ce tems-là. Cependant je trouvois la Reine d'Angleterre toute déterminée à traiter le mariage entre la Reine d'Ecoſſe & le Comte de

Leicester, & ce n'étoit que pour cet effet, qu'elle vouloit envoyer des Commissaires sur la frontiere. Pendant les neuf jours que je restai à sa Cour, elle me traita d'une maniere fort obligeante & avec beaucoup de familiarité. Elle ne laissoit pas échaper un seul jour sans conferer avec moi, & quelquefois j'avois l'honneur de lui parler trois fois en un même jour. Souvent elle me témoignoit, que ne voyant gueres d'apparence de pouvoir parler si-tôt à sa bonne sœur elle-même, elle étoit resoluë de me découvrir ses pensées les plus secrettes, afin d'en pouvoir faire un raport plus éxact à ma Reine. Entre autres choses, elle me dit, qu'elle ne se tenoit pas tant offensée de la lettre de la Reine d'Ecosse, que de ce qu'elle dedaignoit le mariage avec le Comte de Leicester, qu'elle lui avoit fait proposer par Monsieur Randolf. A quoi je répondis, qu'il en pourroit avoir parlé à Milord Murrai, & au Secretaire Lidington, mais qu'il n'avoit jamais directement proposé la chose à la Reine même,

& que ni elle, ni ses Conseillers privez ne se pourroient resoudre sur cet article, avant que l'affaire de la succession fut arrêtée. Que jusque-là on ne feroit que traîner, & qu'on en éprouveroit la verité à la conference qui se devoit tenir. La Reine repliqua que sa sœur n'avoit qu'à suivre ses avis, & qu'aprés cela l'affaire de la succession seroit bien-tôt vuidée. Que cependant la chose étant assez importante, elle avoit ordonné à quelques-uns des plus illustres Jurisconsultes du Royaume, d'examiner cette matiere avec soin, & qu'elle souhaitoit fort que ces gens-là trouvassent le droit de sa sœur mieux fondé que les pretentions des autres. Je répondis que j'aurois tort de ne pas faire fonds sur une declaration, qui venoit de sa propre bouche, & que Sa Majesté ma souveraine n'en avoit jamais attendu une autre; mais que c'étoit une chose bien déplorable, que la plûpart des Princes ne connussent presque point les intrigues de leurs Conseillers, & qu'il y en eût si peu que l'on pût mettre en

paralelle avec feu ſonPere Henri VIII. lequel agiſſant de ſa propre tête, avoit voulu choiſir pour ſon ſucceſſeur préſomptif Jacques V. fils de ſa ſœur, pouſſé par la forte envie qu'il avoit d'unir toute cette Iſle ſous un méme chef. Qu'il avoit en ce tems-là une fille, & qu'il êtoit en état d'eſperer encore d'autres heritiers. Je ſuis bién-aiſe, repliqua-t'elle, que cela n'eut point d'effet. *On voit pourtant*, répondis-je, *qu'il n'êtoit pas ſi ſcrupuleux, que l'eſt Vôtre Majeſté, quoi qu'elle ſoit aſſurée de n'avoir jamais d'enfans, êtant reſoluë comme elle dit, de ne ſe pas marier. Il eſt vrai*, dit-elle : *j'y ſuis reſoluë*, *& je ne me marierai jamais, ſi la Reine ma ſœur ne m'y force par ſa conduite. Je ſai Madame*, répondis-je, *que vous parlez ſincérement, & il n'eſt pas neceſſaire de m'en donner des aſſurances. Car vous ſavez qu'êtant mariée, vous ne ſeriez que Reine, au lieu qu'à preſent vous êtes Roi & Reine tout enſemble. Je ſai que vôtre grand cœur ne ſauroit ſouffrir un maître.* Aprés cela elle changea de diſcours, & fit paroî-

tre une grande impatience de voir ma Reine, attachant ses yeux sur son portrait, qui étoit là par hazard, comme si elle ne se pouvoit pas rassasier de le voir, pendant qu'elle ne pouvoit la voir elle-même. Ensuite elle me mena dans une autre chambre & m'y fit voir un petit cabinet, où il y avoit plusieurs portraits enveloppez dans du papier, & où les noms étoient marquez de sa propre main. Le premier qu'elle prît, portoit pour inscription; *le portrait de Milord*. Je tenois la chandelle & témoignois avoir envie de voir celui qui portoit ce titre, mais elle fit difficulté de me le montrer. A la fin mon importunité prévalut, & je trouvai que c'étoit celui du Comte de Leicester. Je la suppliai de me le donner, afin de le presenter à ma Reine, mais elle le refusa, disant que c'étoit l'unique qu'elle avoit de lui. Je lui répondis qu'elle n'avoit que faire d'une copie, dont elle avoit l'original, lui montrant le Comte, lequel je voyois à un coin de la chambre, parlant avec le Secretaire

Cecil. Le portrait que Sa Majesté tira ensuite, êtoit celui de ma Reine, lequel elle baisa d'une maniere fort tendre, & moy, pour lui témoigner que j'étois sensible à cette demonstration d'amitié, je m'émancipai à lui baiser la main. Elle me fit voir aussi un rubi de la grosseur d'une bâle, & je la priai d'en vouloir faire present à ma Reine, ou du portrait du Comte, pour marque de son amitié. A quoi elle répondit, que si ma Reine vouloit suivre ses conseils, elle se verroit un jour en possession de tout ce qu'elle avoit; mais que neanmoins elle me vouloit donner un beau diamant pour elle. La nuit êtoit déja bien avancée alors; c'est pourquoi elle m'ordonna de me rendre le lendemain à huit heures du matin à son jardin, êtant accoûtumée de s'y promener ordinairement en ce tems-là. Y êtant venu, elle me fit plusieurs questions touchant l'Ecosse, & les autres païs où j'avois voyagé. Elle voulût aussi que je dînasse avec Madame Strafford, pour être plus proche, & pour en conferer.

plus souvent avec elle. Cette Dame étoit une femme de vertu & de grande pieté, & j'avois déja fait connoissance avec elle, lors que revenant de Geneve où elle avoit été bannie, durant le regne de la Reine Marie, elle repassa par la France. Cette connoissance ne m'étoit pas inutile, car elle & Madame Throgmorton me donnoient de tems en tems des lumieres dont j'avois besoin. La Reine ma Souveraine connoissant l'humeur de la Reine Elisabeth, m'avoit ordonné de ne me pas trop tenir sur le grand serieux avec elle, & que pour éviter que ma conversation ne lui devint ennuyeuse, il falloit quelquefois dire le mot pour rire, c'est pourquoi lui faisant une fois rapport des differentes modes & coûtumes des païs étrangers, je fis entrer dans la conversation jusques aux busques des femmes. Elle me dit sur cela, qu'elle avoit des habits de châque païs, & de toutes les façons, & en effet elle en prit tous les jours un different du depuis, s'habillant tantôt à l'Angloise, tantôt

à la Françoise, tantôt à l'Italienne & continua ce changement durant tout le tems de mon sejour à Londres. A la fin, elle voulut savoir de moi quelle sorte d'ajustement lui alloit le mieux, à quoi je répondis, qu'à mon avis c'êtoit la mode Italienne, & il sembloit que cette réponse ne lui déplaisoit pas: car elle aimoit fort à faire parade de ses cheveux blonds; en sorte qu'un petit bonnet à l'Italienne êtoit ce qui lui plaisoit le plus. Ses cheveux êtoient plûtôt dorez que blonds; mais d'une frisure belle, & naturelle en apparence. Elle me demanda là-dessus qu'elle couleur de cheveux êtoit reputée la plus belle, celle de ma Reine ou la sienne? Et voyant que j'hezitois d'y répondre serieusement, elle me pressa de me declarer sur ce point. Je dis qu'elle êtoit la plus belle Reine en Angleterre, & que la mienne l'êtoit en Ecosse. Mais cela ne la satisfaisant pas encore, je dis, qu'elles êtoient toutes deux les plus belles de leur païs: que Sa Majesté êtoit effectivement plus blanche que la Reine

d'Ecosse, mais que celle-ci étoit aussi fort belle. Elle voulut savoir encore quelle des deux étoit la plus grande, à quoi je repliquai que c'étoit ma Reine. *Il faut donc*, répondit-elle, *qu'elle soit trop grande, car je ne suis ni trop grande, ni trop petite. Mais,* ajoûta-t'elle, *à quoi se divertit-elle le plus?* Je dis, que quand je la quittai, elle prenoit le plaisir de la chasse, en revenant des provinces que l'on nomme le haut-Païs, & qu'elle aimoit fort à lire des histoires, ou à joüer du luth ou du clavecin, lors que des occupations plus importantes ne l'en empêchoient point. Elle demanda, si elle joüoit bien, & je répondis, qu'elle s'en acquitoit assez bien pour une Reine.

Le même jour aprés le dîné, Milord Hunsdean me fit passer sur une gallerie écartée pour me faire entendre quelque musique, me faisant connoître en même tems, que c'étoit la Reine même qui joüoit du clavecin: mais qu'il ne falloit faire semblant de rien. Aprés avoir un peu écouté à la porte, j'ouvris la ta-

pisserie, & voyant que la Reine avoit le dos tourné de mon côté, j'entrai dans la chambre & m'y tins assez long-tems sans faire bruit, ainsi j'eus le loisir de discerner, qu'elle joüoit parfaitement bien. Mais dés qu'elle m'apperçut, elle quitta le clavecin, & s'approchant de moi, comme toute surprise de me voir en ce lieu, elle commença de me charger de coups de poings, comme si elle êtoit en colere contre moi: disant qu'elle ne joüoit jamais devant les hommes, & qu'elle ne se divertissoit de cette maniere, que quand elle êtoit seule. A la fin elle voulut savoir comment j'êtois venu-là. Je répondis que me promenant avec Milord Hunsdean, & passant par devant cette chambre, j'y avois entendu une musique si ravissante, que je n'avois pû resister à la tentation de l'entendre de plus prés, que j'êtois entré, avant que je m'en fusse bien apperçû moi-méme; que je la suppliois de vouloir pardonner ce trop de familiarité à un homme qui êtoit êlevé à la Cour de France, où de semblables li-

bertez étoient permises ; que neanmoins j'étois prêt à souffrir tous les châtimens dont il plairoit à Sa Majesté de punir mon crime. Aprés cela, elle prit un coussin, & s'assit dessus pendant que je me tenois à genoux devant elle. Mais elle voulut que je misse aussi un coussin sous mes genoux, & m'en présenta un de ses propres mains. Je le refusai au commencement, mais elle m'ordonna de le prendre. Ayant fait venir ensuite Madame Strafford (car jusque là elle avoit été seule) elle me demanda si ma Reine ne joüoit pas mieux qu'elle ; à quoi je me trouvai obligé de répondre, qu'il s'en faloit beaucoup qu'elle ne s'en aquitât si bien, comme c'étoit la verité. Elle me dit aussi que je parlois bon François ; mais qu'elle seroit bien-aise de savoir si je parlois aussi bon Italien. Je lui répondis, que je n'avois pas eu le tems de m'y attacher beaucoup, n'ayant été que deux mois en Italie. Alors elle me parla en Allemand ; mais je remarquai bien que cette langue ne lui

étoit pas si familiere que l'Italienne. *Mais à quelle sorte de lecture* (dit-elle entre autres choses) *vous divertissez-vous le plus ? & quelle espéce de Livres aimez vous davantage, ceux de Théologie, ou les Histoires, ou les pieces galantes ?* Je lui répondis, que je me plaisois tantôt aux uns tantôt aux autres. En cette occasion, je fis tomber le discours sur mon départ, & la suppliai fort de vouloir faire expedier bientôt mes dépêches. A quoi elle répondit, que je paroissois plûtôt ennuyé de sa compagnie, qu'elle ne l'étoit de la mienne. Je repliquai, que bien que j'eusse toutes les raisons du monde d'être satisfait & de me plaire en sa Cour, je savois pourtant, que les affaires de ma Reine ne souffroient pas un plus long séjour. Mais elle voulut que je restasse encore deux jours, & c'étoit pour la voir dancer, à ce que j'apris du depuis. Ce qu'ayant fait, elle voulut savoir de moi, quelle d'elle ou de ma Reine dançoit le mieux. Je répondis, que ma Reine ne dançoit pas si gravement, ni avec

tant de diſpoſition qu'elle. Aprés cela elle témoigna de nouveau d'avoir grande envie de s'aboucher avec ma Reine. Je lui dis qu'il lui étoit facile d'aller inconnuë en Ecoſſe. Que la choſe n'êtoit pas ſans exemple, & que Jaques V. êtoit allé deguiſé en France avec ſon propre Ambaſſadeur, pour voir la ſœur du Duc de Vendôme, laquelle on lui avoit propoſée en mariage. Que la Chambre de Sa Majeſté pourroit être gardée, pendant ſon abſence, comme ſi elle étoit malade, & qu'il n'êtoit neceſſaire de faire confidence de ſon voyage qu'à Madame Strafford, & à quelque femme de Chambre. *Helas!* repliqua-t-elle, *que ne m'eſt-il permis de le faire! Mais,* continua-t-elle, *aſſurez vôtre Reine, que je l'aime tendrement, & que je veux entretenir à l'avenir une amitié plus étroite avec elle, que je n'ai fait par le paſſé, & que je ne ſouffrirai plus qu'aucun ſoupçon ou ombrage prenne place dans mon cœur.* Avec cela, elle me promit que je trouverois mes dépêches à Londres, chez le Secretaire Cecil. Car elle êtoit alors à

Hamptoncourt où elle me donna ses ordres de bouche, & je reçûs ensuite mes dépêches par écrit du Secretaire.

Le lendemain le Comte de Leicester me pria d'aller avec lui dans son Yacht jusques à Londres. Il avoit avec lui Monsieur Henry Sidney député d'Irlande. En chemin faisant, le Comte entra dans un discours familier avec moi, me disant entr'autres choses, qu'il avoit des habitudes avec le Comte de Murray, avec Lidington, & avec mon frere Monsieur Robert, & qu'il me connoissoit assez moi-méme de reputation. De sorte que sur ce qu'on lui avoit dit de moi, il m'osoit bien demander, ce que ma Reine pensoit de lui & du mariage proposé par Monsieur Randolf; à quoi je répondis assez froidement, conformément aux ordres que j'en avois. Il protesta alors, qu'il n'avoit jamais eu la présomption d'aspirer à une fortune, qui étoit si fort au dessus de lui, ne se jugeant pas digne de servir une si grande Reine en qualité de laquais. Que ce

mariage n'avoit été mis sur le tapis, que par Monsieur Cecil son ennemi secret; & que ce n'étoit qu'un piége qu'on lui avoit dressé, pour lui faire perdre l'amitié des deux Reines à la fois, s'il avoit été assez étourdi pour y donner dedans. Qu'il me prioit fort d'en faire ses excuses à Sa Majesté, & de la supplier d'avoir la bonté de ne le pas croire fol, ni criminel jusqu'à ce point-là. Etant arrivez à Londres, nous dînâmes chez le Comte de Pembroke, lequel, quoique grand Maître, s'humilia si fort en cette occasion que de servir la table lui-même. Il avoit une vénération toute extraordinaire pour ma Reine, & favorisoit fort son droit à la Couronne d'Angleterre.

Aprés le dîner, je pris congé de l'Ambassadeur de France & de celui d'Espagne, qui me renvoyerent avec beaucoup de bons avis. Le Comte de Leicester, non content de ce qu'il m'avoit dit, écrivit encore une lettre à Milord Murray, le priant de faire ses excuses à la Reine. Je reçûs mes dépéches du Secre-

taire Cecil au jour nommé, avec une lettre de créance, & une declaration plus ample sur ce que la Reine m'avoit dit de bouche. Cecil y ajouta une lettre pour le Secretaire Lidington. Car, comme j'ai dit ci-dessus, Cecil, Leicester, Murray, & Lidington gouvernoient les deux Reines, & agissoient d'intelligence. Quand je pris mon congé, le Secretaire Cecil me conduisit par la Cour jusqu'à la derniere porte du palais, où il me mit une belle chaîne au col. Madame Lenox & Nicolas Throgmorton me chargerent de quantité de bons avis pour ma Reine, & la premiére y ajoûta un beau Diamant pour être presenté à Sa Majesté de sa part. Elle envoya une Emeraude au Comte son mari, qui êtoit alors en Ecosse, & un autre Diamant au Comte de Murray. Le Secretaire Lidington & mon frere Monsieur Robert eurent aussi chacun quelque belle pierrerie; car elle avoit sujet d'esperer, que son fils Milord Darnly seroit plus agréable à la Reine d'Ecosse, que le Com-

te de Leicester. C'êtoit une femme trés-sage, & qui s'êtoit aquis beaucoup d'amis par sa bonne conduite.

A mon retour, je trouvai la Reine à Edinbourg, à laquelle je fis mon rapport sur chaque point de l'instruction qu'elle m'avoit donnée, lui racontant en même tems ma maniere d'agir avec la Reine d'Angleterre.

Que sur le premier Article, Sa Majesté avoit répondu, que son impatience d'aprendre quelque nouvelle de sa bonne Sœur, avoit été pour le moins aussi grande, que celle de la Reine ma Souveraine l'auroit pû être; & que sans doute son chagrin devoit avoir été plus sensible, puis qu'outre la fâcheuse lettre, qu'elle avoit reçuë, elle avoit eu encore le déplaisir d'aprendre, qu'elle dédaignoit l'offre du plus grand bien, qu'elle avoit à donner, savoir d'un homme, qu'elle estimoit infiniment, & qu'elle aimoit en frere. D'ailleurs, qu'elle se tenoit obligée à Sa Majesté de ce qu'elle lui avoit voulu en-

voïer quelqu'un de ſes Gentils-hommes, & que ſon choix fût tombé ſur une perſonne, qui lui êtoit dêja connuë, & à qui elle avoit pû dire ſans ſcrupule tout ce qu'elle auroit voulu dire à Sa Majeſté méme. Qu'elle m'avoit ordonné enſuite, de faire connoître à Sa Majeſté, avec combien de franchiſe elle avoit conferé avec moi; comme elle m'avoit fait confident de ſes deſirs & de ſes craintes; combien elle étoit ſatisfaite; avec quel ſoin elle vouloit entretenir la bonne intelligence établie entr'elles; & que pour cet effet elle êtoit reſoluë d'envoyer au plûtôt des Commiſſaires vers la frontiere, pour entrer en conférence avec Milord Murray, & le Secretaire Lidington.

Que pour ce qui êtoit du Parlement, ſa convocation n'êtoit pas encore arrêtée: mais que s'il venoit à être aſſemblé, il ne s'y concluroit rien, qui pût être préjudiciable au droit de Sa Majeſté, ni directement, ni indirectement, & qu'on ne manqueroit pas de l'avertir de bon-

ne heure, de ce qui s'y pafferoit à fon égard.

Aprés cela, je rapportai fidélement à ma Reine tous les difcours, que la Reine Elifabeth avoit eus avec moi, lui faifant part en même tems des fentimens & des avis de fes amis d'Angleterre, tant Catholiques, que Proteftans. Je n'oubliai pas auffi de lui faire connoître les proteftations que l'Ambaffadeur d'Efpagne m'avoit faites, de la bonne volonté que fon Maître avoit de feconder les interêts de Sa Majefté.

Elle étoit ravie de voir que les affaires étoient ramenées à ces termes; car elle avoit peur qu'on ne lui eût donné tout le tort, fi cette mefintelligence avoit eu quelque fâcheufe fuite. Aprés qu'elle eût apris tout au long & ma conduite & le fuccés de ma négociation, elle me demanda fi je croyois que les proteftations de la Reine d'Angleterre fuffent conformes à ce qu'elle avoit dans le cœur. A quoi je répondis franchement, que je ne le croyois pas, & que felon toutes les aparences, il y

avoit de la diſſimulation & de la jalouſie. Qu'aprés ce qui s'étoit paſſé au ſujet du mariage avec l'Archiduc, elle ne manqueroit pas de craindre le reſſentiment de Sa Majeſté, d'autant plus que ſes éminentes qualitez étoient capables d'ébranler ſa Couronne, dés qu'elle le voudroit entreprendre. Que d'ailleurs, toutes ſes proteſtations d'amitié devoient être ſuſpectes, puis qu'elle offroit à Sa Majeſté un homme pour mari, dont elle ne ſe pouvoit pas paſſer elle-même en ce tems-là.

Peu de tems aprés les Seigneurs de Murray & de Bedford ſe rendirent à Berwick, pour conferer ſur le mariage de la Reine avec le Comte de Leiceſter; mais les offres, qu'on y fit de la part de la Reine Eliſabeth, étoient ſi peu conſiderables, que l'envie que les Commiſſaires Ecoſſois avoient de conclurre, qui étoit bien petite, diminua encore de beaucoup. Cependant le Comte de Leiceſter avoit écrit une Lettre d'excuſe, ſi raiſonnable & ſi ſoûmiſe au Comte de Murray, que nôtre Rei-

ne en conçut veritablement de l'estime pour lui, & la Reine Elisabeth appréhendant qu'on ne la prît au pié de la lettre, en fit moins de scrupule d'accorder à Milord Darnly la permission d'aller en Ecosse. Elle esperoit qu'un jeune Prince, beau & bien fait, feroit mieux ses affaires sur les lieux que le Comte de Leicester ne les pourroit faire étant absent.

Cette permission lui fut procurée par le Secretaire Cecil, non pas qu'il souhaitât que Milord Darnly se mariât avec la Reine d'Ecosse, mais pour la tenir dans l'irresolution, & l'empêcher de se marier aussi longtems, qu'il lui seroit possible. Car il se flattoit, que Milord Darnly n'oseroit rien conclurre là-dessus sans le consentement de la Reine Elisabeth, ses terres étant situées en Angleterre, & sa mere y residant aussi. Il croyoit donc que sa Reine avoit cette affaire en sa disposition, & qu'elle la pouvoit avancer ou arrêter selon qu'elle le trouveroit à propos. Mais que si, au pis aller, Milord

Milord Darnly passoit plus outre, sans respecter les commandemens de la Reine Elisabeth, en ce cas-là, on étoit résolu de le faire passer pour criminel d'état, & de le priver de tous les biens & de toutes les dignitez, qu'il possedoit en Angleterre.

J'ai dit ci-dessus, que Sa Majesté ma Souveraine se gouvernoit si bien depuis son retour en Ecosse, que ses manieres honnêtes, obligeantes, & vraiment Royales lui aquirent une grande reputation par toute l'Europe. Elle étoit resoluë & même son penchant l'y portoit, de continuër de méme jusqu'au bout de sa vie, ne souffrant prés d'elle que des personnes sages & d'un mérite connu. Aussi avoit-elle si grand envie de se faire aimer de ses Sujets, qu'elle vouloit que je fusse en quelque façon le directeur de toutes ses démarches. *Je suis jeune*, dit-elle, *& j'ai besoin de Conseil. Vous avez de l'expérience & connoissez le monde, c'est pourquoi quand vous trouverez à redire à ma conduite, quand même ce ne seroit qu'un geste*

malſeant, je vous prie de m'en avertir, afin que je m'en puiſſe corriger de bonne heure.

Je refuſai tout court un emploi ſi odieux, lui diſant qu'ayant été élevée en France avec un naturel auſſi heureux qu'elle l'avoit, elle pouvoit au lieu d'avoir beſoin de mes leçons, en donner à tous ſes ſujets. Mais elle ne m'en voulut pas quitter pour cela, & me dit qu'elle ſe connoiſſoit trop, pour m'en croire. Qu'elle avoit déja fait pluſieurs faux pas, ſans qu'elle eût eu aucune mauvaiſe intention; mais faute d'experience & de bon Conſeil. *La plûpart des Courtiſans*, continua-t-elle, *ne s'étudient qu'à la flatterie, & intereſſez comme ils ſont, ils ne nous diſent pas ce qui nous eſt utile, mais ce qu'ils croyent être utile à eux mêmes. C'eſt pourquoi je vous conjure d'accepter la charge que je vous impoſe, & n'apprehendez pas que vous me puiſſiez deſobliger, en vous aquittant de ce que je vous ordonne.* Je lui repliquai, que cette commiſſion me paroiſſoit fort dangereuſe, & que j'aimerois mieux que

Sa Majesté en voulût charger son frere le Comte de Murray & Lidington. *Non*, dit-elle, *je ne saurois pas si bien souffrir leurs leçons que les vôtres : mais je vois bien ce que c'est ; Vous craignez de perdre mon affection en me disant trop de veritez : N'ayez pas si mauvaise opinion de moi, & donnez moi plûtôt les occasions de vous en pouvoir désabusez, en faisant tout de bon, ce que je vous ai prié de faire. Au lieu de vous haïr, quand vous me direz mes défauts, vous verrez que je vous en estimerai davantage, persuadée que je suis que vous ne me direz rien, qui ne procéde d'un cœur plein de zéle, & de bonne volonté pour moi.* Dés ce tems-là elle me confia ses affaires les plus importantes, particulierement celles, qu'elle avoit à démeler avec les Puissances étrangeres. Elle me faisoit voir les Lettres qu'elle en recevoit, & m'obligeoit d'écrire en sa faveur à tous les Princes & à toutes les personnes illustres de ma connoissance, ce que je fis toûjours avec les êloges qui lui êtoient dûs. Je ne manquois point de lui en montrer les réponses, qui

contenoient ordinairement ce qui étoit arrivé de plus remarquable aux Pays étrangers, & comme elle avoit l'eſprit curieux & vif, cela lui donnoit un contentement tout extraordinaire. Elle s'ennuyoit quelque fois ſeule, & alors elle étoit bien aiſe de s'entretenir avec ceux qui avoient vû le monde, & qui pouvoient fournir à l'entretien.

En ce tems-là, l'Ambaſſadeur de Savoye amena avec lui en Ecoſſe un certain Piémontois, nommé David Riccio, qui étoit bon muſicien & de trés-agréable compagnie. Sa Majeſté avoit trois valets de Chambre, qui chantoient bien; mais il y manquoit une baſſe pour faire un concert entier. On crut donc que ce Riccio ſeroit propre à remplir cette place, & on en parla à la Reine.

Il chantoit donc quelquefois avec les autres, & le Secretaire François ayant pris ſon congé pour s'en retourner en France, il obtint ſa Charge, & ſon credit augmenta de jour en jour; mais il n'avoit pas aſſez de

prudence pour ménager sa fortune. Car souvent il vouloit parler publiquement à la Reine, quand elle êtoit en conférence avec les Deputez de la Noblesse, ou même en pleine assemblée des Etats. Cela lui attira beaucoup d'envieux, & quand à la fin il fut devenu si grand, que toutes les dépêches devoient passer par ses mains, sa vanité en augmenta à un point, qu'il se fit haïr mortellement. Toutes les fois que les Noblés entroient chés la Reine, on le trouvoit dans la chambre, ce qui faisoit froncer le sourcil aux uns, & hausser les épaules aux autres: & il y en eut même qui furent tentez de le pousser dehors. Il devint bien-tôt riche, parce que ceux qui avoient de grands procés ou qui sollicitoient quelque bénéfice ou quelque charge, ou qui vouloient suplanter leurs rivaux dans la faveur, n'avoient qu'à s'adresser à lui les mains pleines. Neanmoins il n'êtoit pas toûjours sans peur, & un jour il me fit ses plaintes sur le miserable êtat de sa vie, me priant fort de le vouloir assister de

mes conseils. Je lui répondis que les étrangers se rendoient toûjours odieux, quand ils se mêloient trop des affaires du Pays où ils étoient. Il repliqua, qu'étant Secretaire de la Reine, cela lui faisoit naître souvent les occasions de parler à Sa Majesté, & que son Prédecesseur en avoit fait de même. Je répondis, que les affaires les plus importantes passoient par ses mains, & que la Noblesse s'en trouvoit offensée. Je lui conseillai donc, de se retirer de la Chambre de la Reine toutes les fois, qu'il y verroit entrer les Nobles, & qu'il feroit bien d'en parler à elle-même, afin d'obtenir son aveu sur cette conduite. Je lui alleguai mon propre exemple, & lui contay, comme j'avois été si avant dans les bonnes graces de l'Electeur Palatin, qu'il me voulut toûjours avoir à sa table ; & comme il avoit accoûtumé de converser souvent avec moi en présence de toute la Cour. Mais qu'aussitôt que j'avois remarqué, que cela m'attiroit la haine des autres, je l'avois prié de me permettre de manger à la

table de ſes Gentils-hommes, & de ne plus conferer ſi familiérement avec moi devant tout le monde; mais qu'au lieu de cela, quand il auroit quelque choſe à me commander, il me fit la grace de me faire appeller dans ſa Chambre. Qu'en uſant de la ſorte, il ne feroit préjudice ni à moi, ni à lui-même, & que ſes Sujets ne ſe pouvant plus plaindre d'un excés de faveur envers un Etranger, en ſeroient plus contens de leur Maître, & que j'en ſerois en même tems moins expoſé à leur haine. Je conſeillai à Riccio d'en faire de même, s'il vouloit agir en homme ſage; & il m'aſſura qu'il avoit reſolu de ſuivre mon avis. Mais dans la ſuite, il me fit connoître, que la Reine n'y vouloit pas conſentir, & qu'elle lui avoit ordonné d'en uſer comme il avoit fait par le paſſé; à quoi je ne répondis autre choſe, ſinon que j'en apréhendois de fâcheuſes ſuites. Neanmoins voyant que la haine qu'on portoit à cet homme devenoit plus forte de jour en jour, & que ſa chûte, qui me paroiſſoit

inévitible, pourroit apporter quelque déplaiſir & quelque préjudice à Sa Majeſté même, parce que cette bienveillance extraordinaire pour un étranger lui faiſoit perdre l'affection de ſes Sujets, je fis ſouvenir Sa Majeſté, de ce qu'elle m'avoit ordonné, & que pour m'en aquitter, je me trouvois obligé de l'avertir, que ſa maniere d'agir avec David Riccio lui ſuſciteroit de grands embarras, ſi elle n'y donnoit ordre de bonne heure. Je lui repreſentai tout au long les raiſons que j'avois d'en craindre quelques ſuites fâcheuſes, & qu'elles ſeroient d'autant moins à éviter, que Riccio êtant Catholique Romain & favori connu du Pape, les Sujets commençoient à ſoupçonner, qu'il n'y eût quelque deſſein formé contre leur Réligion : que pour en prevenir les effets, ils ne manqueroient pas de travailler à la ruine d'un homme, qui leur paroiſſoit d'autant plus dangereux, que Sa Majeſté le preferoit à tous ceux du Pays. Je raportai enſuite à Sa Majeſté quels avis j'avois donnez à Riccio, & afin

qu'elle ne se trouvât pas offensée de ma franchise, je lui dis le tout dans les termes les plus respectueux & les plus soûmis que je pus trouver. Elle me répondit, que Riccio ne se mêloit que des dépêches étrangeres, comme son Prédécesseur avoit fait avant lui. Que d'ailleurs elle croyoit que personne ne pouvoit disposer plus legitimement de ses faveurs, qu'elle même, & que sa condition seroit fort à plaindre, si elle étoit obligée de consulter là-dessus le caprice de ses Sujets. Je lui dis qu'elle se pouvoit souvenir encore du déplaisir que lui avoit causé le peu de conduite d'un Gentil-homme François nommé Chattellier, lequel enorgueilli du trop de bonté que Sa Majesté avoit eu pour lui, en étoit venu à un degré d'insolence, que dans la suite, elle en avoit été honteuse elle-même. Qu'à mon avis un peu plus de retenuë avec les Etrangers Catholiques Romains, ne les rendroit pas seulement plus respectueux & plus sages, mais que Sa Majesté en conserveroit mieux en même-tems

les cœurs de ſes Sujets. Elle témoigña m'être obligée des bons avis que je lui avois donnez, & reſoluë de s'en ſervir dans les occaſions.

Milord Darnly étant venu en Ecoſſe, ſur l'avis de ſes bons amis, il trouva la Reine à Weems, & il lui pleut d'abord tellement, qu'elle dit par-tout, que c'étoit l'homme le mieux fait & le plus galand qu'elle eût jamais vû. Car outre la beauté de ſon viſage, il avoit la taille fort avantageuſe & trés-bien priſe. Il avoit été inſtruit en toute ſorte d'exercices, propres aux gens de ſa condition, & y réüſſiſſoit fort bien. Aprés avoir été quelque tems à la Cour, il parla de mariage à Sa Majeſté, ce qu'au commencement elle témoigna trouver fort étrange. Elle m'en fit confidence le même joür, & me dit qu'elle avoit refuſé une bague, qu'il lui avoit offerte. Je pris l'occaſion de parler en ſa faveur, & de lui repreſenter, que c'étoit le mariage le plus convenable à ſes interêts, qu'elle pût jamais faire, parce que ſa prétention à la Couronne d'Angleterre en ſeroit miſe hors de

diſpute. Je ne ſai comment Riccio devint ſi grand ami de Milord Darnly, mais il eſt aſſuré qu'il avança fort ſes affaires auprés de la Reine, de ſorte que de jour en jour elle parut moins éloignée de ce mariage, & qu'à la fin elle s'y determina tout de bon.

La Reine d'Angleterre en étant avertie, ordonna à Milord Darnly de retourner auprés d'Elle. En même tems, elle envoya Nicolas Trogmorton en Ecoſſe, afin d'empêcher ce mariage, & au cas que la Reine ne voulût pas déferer à ſes avis, de perſuader les Grands & géneralement tous ceux qui étoient de la Réligion Proteſtante, de s'y opoſer; juſqu'à ce que Milord Darnly eût promis & ſigné en bonne forme, de vouloir maintenir la Réligion Proteſtante dont il avoit fait profeſſion en Angleterre.

Nôtre Reine, au contraire, voyant que celle d'Angleterre contrecarroit tous les mariages, qui pouvoient lui convenir, prit une forte reſolution de ne plus differer. Le Duc de Chatelerault, les Seigneurs d'Argile, Rothes, Murray, Glencair, & d'autres s'y oppoſoient, & aprés avoir

eſſaïé en vain d'enlever Milord Darnly à la rade de Baith, où il accompagnoit la Reine, ils quittérent la Cour, & ſe ſoûleverent, au grand déplaiſir & mécontentement de la Reine. Mais les Troupes de Sa Majeſté étant d'abord prêtes, les Rebelles furent ſurpris & accablez, avant que de pouvoir joindre leurs forces. C'eſt ce qui les obligea de ſe retirer en Angleterre, pour y trouver leur ſûreté auprés de celle, qui avoit promis de riſquer ſa Couronne en leur faveur, en cas qu'ils fuſſent reduits à quelque extrémité, pour s'être oppoſez au mariage de la Reine. Mais malgré ces belles promeſſes, toute aſſiſtance leur fut refusée, & quand le corps des Refugiez qui ſe tenoient à Neucaſtle, deputa le Comte de Murray vers la Reine, il n'en remporta que du mépris & de la honte. La raiſon en eſt que les Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne avoient reproché à la Reine Elſabeth, de la part de leurs Maîtres, qu'elle étoit la cauſe des troubles de l'Ecoſſe, & qu'elle ſe plaiſoit à ſemer la diſcorde parmi ſes voiſins. De

sorte que pour leur pouvoir fermer la bouche, elle se servit de cét artifice de maltraiter les Deputez des Rebelles, en leur faisant entendre sous main, que ce n'étoit que pour sauver les apparences, & que s'ils vouloient declarer publiquement, qu'elle ne les avoit pas poussez à la revolte, elle les assisteroit de toutes ses forces. En effet, elle mania la chose si adroitement, que le Comte de Murray & l'Abbé Kilwinning son compagnon le crurent & se laisserent aller à cette lâche complaisance, que d'attester une fausseté & de declarer à genoux en presence des deux Ambassadeurs dont j'ai parlé; qu'ils ne s'étoient opposé à leur Reine, que de leur propre mouvement, & que la Reine Elisabeth n'y avoit eu nulle part. Mais ces Messieurs se trouverent bien trompez dans leur attente, quand la Reine leur répondit, *C'est à cette heure que vous dites la verité, car jamais je n'ai conseillé ni à vous ni à vos complices de vous opposer à vôtre Reine, sachant trop bien que vôtre abominable crime pourroit servir d'exemple*

à mes propres ſujets, & les porter à une ſemblable trahiſon; c'eſt pourquoi ôtez-vous de ma preſence, car vous n'êtes que des traîtres deteſtables.

Ce reproche honteux, qui les étourdit comme un coup de foudre, fût la recompenſe qu'ils reçurent de la Reine Eliſabeth; & ſi quelques Proteſtans ne ſe fuſſent employez en leur faveur, on ne les auroit pas ſeulement ſoufferts dans le Royaume. Neanmoins on leur avoit promis un peu auparavant, que pourveu qu'ils vouluſſent faire cette fauſſe declaration, on leur donneroit tout le ſecours qu'ils pourroient demander, quand même Sa Majeſté y devroit riſquer le tout. On ne leur donna pas ſeulement des aſſiſtances ſecrettes, & ils n'avoient pour vivre, que ce qu'ils pouvoient obtenir de quelques amis particuliers, qui étoient de leur Religion, & ce peu de choſe fut diſtribué entr'eux à Neucaſtle, où ils demeuroient accablez de miſere & de confuſion.

La Reine d'Ecoſſe voyant toutes les fineſſes que la Cour d'Angleterre

mettoit en pratique pour la tenir dans un celibat perpetuel, s'en détermina plus promtement ſur ſon mariage avec Milord Darnly, lequel fut ſolenniſé au Palais de Halyrood-Houſe, dans la Chapelle de la Reine. La ceremonie s'en fit à la façon de l'Egliſe Romaine, & la Meſſe y fut celebrée, de quoi David Riccio avoit été le principal aûteur.

L'Ecoſſe étant alors preſque toute Proteſtante, on ſe ſcandaliza fort de ce procedé du Roi, d'autant qu'en Angleterre, il avoit toûjours fait profeſſion de la Religion Proteſtante. Cela, joint au credit de Riccio, que l'on ſavoit être penſionnaire du Pape, augmentoit fort le ſoupçon qu'on avoit déja eu auparavant, qu'il ſe tramoit quelque choſe contre la Religion. Mais on n'en douta plus, lors que le Pape envoya à nôtre Reine huit mille écus en or. Le vaiſſeau qui portoit cette ſomme fit naufrage ſur la côte d'Angleterre, ſur les terres du Comte de Northumberland, qui s'atribua le tout, ſe fondant ſur une loi qu'il me fit

lire par ſon Avocat en vieux langage Normand, qui ne fut bien entendu, ni de moi, ni de lui-même. Car la Reine m'avoit envoyé vers lui, pour redemander cet argent, mais quoi que je fiſſe, il n'en voulût rien rendre, & cependant il êtoit Catholique lui-même, & avoit toûjours témoigné être du nombre des amis ſecrets de Sa Majeſté.

La Reine êtant mariée avec Milord Darnly, elle l'honora beaucoup; & ceux qui vouloient avoir quelque part en ſa bienveüillance êtoient obligez d'en faire de même. C'eſt pourquoi dans le commencement, il ſe vit toûjours accompagné d'un grand nombre de Courtiſans, & ceux qui êtoient bien avec lui, faiſoient le mieux leurs affaires. Mais il eût le déplaiſir d'aprendre que ſa mere êtoit empriſonnée au Château de Londres, parce que le mariage s'êtoit fait ſans le conſentement de la Reine d'Angleterre.

Juſques-là, j'avois été aſſidu au ſervice de la Reine, quoi qu'avec moins de familiarité qu'auparavant,

Mais voyant que je ne lui êtois plus tant necessaire, je la priai de me vouloir permettre de m'en retourner en France, où j'avois passé la plus grande partie de ma vie. Sa Majesté me le refusa absolument, & voulut savoir quelle raison j'avois de l'abandonner. Je lui répondis, que la Cour étoit pleine de jalousies & de soupçons, & que dans l'état où je voyois les choses, je pourrois être plus utile à Sa Majesté dans un païs étranger, que chez elle. *Tout au contraire*, repliqua-t'elle, *si vous voulez, vous me pouvez rendre plus de service dans ma Cour, que tout autre ne sauroit faire. Mais vous ne me parlez plus avec la même liberté que vous avez fait autrefois; & en ce point, vous executez mal mes commandemens.* Je lui dis là-dessus, que j'aprehendois que mes avis ne lui fussent quelquefois desagreables; mais m'ayant assuré que ma crainte êtoit mal-fondée, elle me dit en confidance que j'avois des ennemis qui tâchoient de me mettre mal auprés du Roi, en lui voulant persuader, que je favorisois le parti du Comte

de Murray. Elle ajoûta qu'elle avoit eu ſoin d'effacer ces mauvaiſes impreſſions, étant convaincuë de ma probité, & de la droiture de mes ſentimens. Qu'ainſi elle avoit dit au Roi, que je pouvois bien étre ami du Comte de Murray, mais qu'elle étoit aſſûrée que je n'aimois ni ſa rebellion, ni ſes autres vices ; & que l'amitié que j'avois pour elle, ſurpaſſoit de beaucoup celle que j'avois pour le Comte. *Je ſouhaite*, ajouta-t'elle, *que quand on vous raportera quelque choſe à mon prejudice vous l'écoutiez toûjours avec auſſi peu de préoccupation, que j'écouterai ce que l'on me dira contre vous. Soyez ſeulement aſſidu auprés du Roi ; & comme il eſt encore jeune, aſſiſtez-le de vos conſeils, afin qu'il évite les inconveniens où ſon peu d'experience le pourroit faire tomber. Voila ma main*, ajoûta-t'elle, *pour vous aſſurer que de tout ce que vous me pourriez dire, je ne prendrai jamais rien en mauvaiſe part ; car je ſay que vous n'agiſſez que par un mouvement de zele & d'amitié pour moi. Du reſte faites moi le plaiſir de vivre bien avec Riccio, car on le haït injuſtement.*

Le Roi me nomma dans la ſuite ceux qui avoient medit de moi, ajoûtant qu'ils étoient auſſi grands menteurs, que grands cauſeurs. Par ces manieres d'agir genereuſes & obligeantes, la Reine m'engagea de plus en plus à m'attacher uniquement à ſon ſervice, & comme je ne croyois pas lui pouvoir donner une plus forte marque de mon zele & de ma fidelité, qu'en lui diſant ce que je jugeois être de ſon interêt; je lui repreſentai, quel uſage elle pourroit faire du mauvais traittement & de l'affront que le Comte de Murray & ſes aſſociez avoient reçû en Angleterre, lors que ſe fiant aux promeſſes, qu'on leur avoit faites, ils s'étoient attendus à une reception & à une aſſiſtance fort honnête. Je lui rappellai donc en memoire combien de ſoins elle avoit pris depuis ſon retour de France, pour gagner ſi bien les cœurs de ſes ſujets, qu'elle les pût tous engager à prẽdre parti avec elle contre toutes les puiſſances étrangeres, qui lui voudroient faire inſulte, & particulierement contre l'Angle-

terre, en cas qu'on eût quelque chose à démêler avec elle : mais qu'elle n'y avoit pas pû réüssir jusqu'ici à cause d'une ligue secrette faite au siege de Leith, quand elle aida les Ecossois à chasser les François. *A cette heure*, continuai-je, *voici l'occasion où Vôtre Majesté peut parvenir à ce but tant souhaité, pourveu qu'elle puisse obtenir d'elle-même, ou de pardonner au Comte de Murray & à ses complices, ou de prolonger du moins le Parlement, qui les doit condamner, jusques à ce qu'on puisse examiner mûrement la chose, & voir quel des deux partis seroit le plus avantageux, ou de les traiter selon la rigueur des loix, ou de leur promettre le pardon, à condition qu'ils se gouvernent mieux à l'avenir. Je le croi bien*, répondit la Reine, *à cette heure qu'ils ne savent que faire & qu'ils ont besoin de moi; ils me recherchent, mais lors que j'avois besoin d'eux, & que je les avertissois de leur devoir, ils ne me voulurent pas écouter, c'est pourquoi je ne les écouterai pas à mon tour non plus.* Je repliquai, que je n'avois garde de justifier ces Messieurs, ou de demander leur par-

don : qu'en ce que je propoſois, je n'avois pas le bien des rebelles pour but, mais celui de ſa Majeſté même, & qu'en tout cas, elle pourroit prendre tel parti qu'elle jugeroit le plus conforme à ſes interêts. *La choſe*, ajoûtai-je, *merite bien qu'on y penſe. Il vous importe extrêmement, Madame, de vous rendre maîtreſſe de tous les cœurs de vos ſujets; la Reine d'Angleterre travaille elle-même à vous les ſoûmettre; car aprés ce qu'elle vient de faire, il ne faut pas croire, que perſonne ſe voulût plus fier à elle, & grace à ſa bonne conduite, cette ligue de Leith, laquelle vous eſt ſi préjudiciable, eſt ſur le point de tomber, pourveu qu'il vous plaiſe de prendre le contrepié de ſa conduite, & de témoigner, en pardonnant à ces malheureux, que vous êtes auſſi pleine de generoſité & de bonté, qu'elle l'eſt d'artifice & de mauvaiſe foi. Vôtre Majeſté ne ramenera pas ſeulement par là ſes brebis égarées, leſquelles pour avoir été trompées en ſuivant la voix d'un autre, en ſauront mieux ſuivre à l'avenir celle de leur Maîtreſſe; mais elle gagnera en même tems tout leur parentage & les familles qui en dépendent, & ce qui im-*

porte encore plus, tous leurs amis d'Angleterre qui s'interessent pour eux à cause de leur Religion. Ces gens-là voyant que Vôtre Majesté pardonne si genereusement à des gens qui avoient merité tout son courroux, ne sauront pas assez admirer sa bonté, & diront tous d'une voix, qu'elle est digne de posseder plus d'un Royaume. Mais si ces considerations ne sont pas assez fortes; & que vôtre Majesté songe encore à satisfaire à sa juste colere, quelle plus noble vengeance peut-elle avoir sur des gens déja vaincus & qui ne meritent plus son ressentiment, que celle de les accabler encore de honte, en lèur accordant genereusement ce qu'ils savent bien qu'ils ne meritent pas? Croyez-moi, Madame, vous les rendrez par là plus infames que si vous employez contr'eux tous les bourreaux de Vôtre Royaume; car les pourroit-on voir aprés cela, sans que tout le monde criât! les voilà ces lâches, ces traîtres, qui ont pû offenser une Reine si benigne & si debonnaire. *D'ailleurs il n'est pas bon de pousser les gens à l'extremité; le désespoir fait souvent entreprendre des choses que l'on ne peut prévoir. Je les en defie*, répondit Sa Ma-

esté en colere, *qu'est-ce qu'ils oseroient, que pourroient-ils faire? C'est*, lui repliquai-je, *pour obeir à vos commandemens, que je vous parle, Madame, & puis que ce sont-là mes sentimens, j'ai été obligé de vous les faire connoître. Aussi vous en sai-je bon gré*, répondit-elle, *& je crois que vos avis seroient tres-bons & tres-utiles, si je pouvois les suivre; mais mon cœur ne me dit rien encore en faveur de ces Messieurs-là. Cependant je vous prie de continüer toûjours à me dire vos sentimens; car si je ne m'y rends pas à cette heure, je le ferai peut-être une autre fois.* Je lui répondis encore, que c'étoit son interêt qui me faisoit prendre tant de part en cette affaire; que Newcastle, où les rebelles s'étoient refugiez, étoit trop proche de l'Ecosse, où ils avoient quantité de parens & d'amis, & où il y avoit outre cela plus grand nombre de mécontens qu'on ne sauroit imaginer. Que tout cela m'allarmoit, & me faisoit craindre un soûlevement. Car, ajoutai-je, *un étrange langage a frappé mes oreilles, & j'ai entendu qu'on se disoit en secret, il y aura du change-*

ment avant que le Parlement finisse, On m'a dit quelque chose de semblable, repliqua la Reine; mais je trouve que nos gens sont un peu Gascons.

Je prenois la même liberté avec Riccio, & lui disois souvent mes sentimens avec franchise, car nous étions grands amis en ce tems-là. Mais il méprisoit tout conseil, & disoit toûjours qu'il n'apprehendoit rien: ce qui m'obligea à la fin de lui dire: *J'en crains d'autant plus pour vous, & vous pourriez vous repentir un jour, mais trop tard, de n'avoir pas suivi mes conseils.*

J'ai dit cy-dessus que Nicolas Throgmorton étoit un de ceux qui furent envoyez en Ecosse pour empêcher le mariage de nôtre Reine, & pour faire esperer de grandes recompenses au nom d'Elisabeth à ceux qui s'y voudroient opposer, & que ces promesses furent desavoüées ensuite par cette Reine & par Monsieur Randolf. Mais Monsieur Throgmorton, qui ne craignoit ni la Reine, ni son Conseil, soûtenoit toûjours hautement, qu'il n'avoit rien promis que

que par ordre de sa Souveraine, ce qui scandaliza fort toute la Cour. On l'auroit châtié sans doute, pour avoir publié une verité si fâcheuse; mais on ne l'osa point attaquer, parce qu'il avoit eu la précaution de se faire donner cet ordre par écrit, & qu'il étoit en état de leur fermer la bouche. Cependant il êtoit si fâché d'avoir été employé à tromper les gens, qu'il conseilla aux bannis de solliciter leur pardon, de se soûmettre entierement à leur Reine & de lui promettre de ne l'offenser plus à l'avenir, en faveur de qui que ce pût être. Et puis qu'en l'état où ils étoient, ils meritoient bien, qu'on en eût pitié, il écrivit à Sa Majesté en leur faveur de la maniere qui suit.

Vôtre Majesté a quantité d'amis « de toute condition en Angleterre, « qui favorisent son droit à la Cou- « ronne, mais ils le font par de dif- « ferentes vûës. Les uns, Madame, « tiennent vôtre parti par un princi- « pe de conscience, étant persuadez, « que le droit est de vôtre côté. D'au- «

„ tres se sont mis du même parti,
„ pour avoir entendu dire beaucoup
„ de bien de vous, de sorte qu'ils
„ croyent que vous meritez mieux
„ de les gouverner que tout autre.
„ Il y en a qui sont pour vous, parce
„ qu'ils sont de vôtre religion, & il
„ s'en trouve qui vous desirent pour
„ leur Reine, parce qu'ils haïssent la
„ Princesse Catherine; & qu'ils pré-
„ voyent leur propre ruine, en cas
„ qu'elle parvint à la Couronne
„ d'Angleterre.

„ De ceux-ci, quelques-uns sont
„ Catholiques, les autres Protestans;
„ & quoi qu'ils puissent n'être pas
„ d'accord entr'eux quant aux opi-
„ nions, ils sont tous d'accord en ce
„ qui concerne la succession de Vô-
„ tre Majesté à la Couronne d'An-
„ gleterre. De même, Madame, vous
„ avez beaucoup d'ennemis, qui le
„ sont pour des raisons differentes,
„ conformement à ce que je viens de
„ dire de vos amis, & qui travaille-
„ ront toûjours à contrecarrer vôtre
„ droit, à moins qu'on ne trouve
„ les moyens d'en faire des amis.

Mais amis, ou ennemis, tout sou- «
haite unanimement que cette af- «
faire soit decidée, & la Nation «
Angloise en genéral voudroit bien «
savoir à qui elle doit obeïr un jour. «
Il n'y a que la Reine qui soit d'un «
sentiment contraire; car elle vou- «
droit bien que la chose demeurât «
toûjours indecise. Vos ennemis «
ont fait tout ce qu'ils pouvoient «
pour se prévaloir de la conjoncture; «
car voyant que vous êtiez mal «
avec vos propres sujets, & que mê- «
me il y avoit de la mesintelligence «
entre vous & la Reine Elisabeth, «
ils ont crû que le tems êtoit favo- «
rable, & qu'il falloit insister sur «
la convocation d'un Parlement, «
ne doutant point que vôtre droit «
n'y fût revoqué en doute. C'est «
pourquoi ils ont mis tout en œu- «
vre pour le faire assembler au mois «
d'Octobre. Vos amis au contraire, «
pour gagner tems & pour donner «
à Vôtre Majesté le loisir de pour- «
voir à ses affaires, & de pouvoir «
surmonter les difficultez qu'il y «
avoit encore, se sont servis de tou- «

„ te leur prudence & de tout leur
„ credit pour le faire differer jusques
„ au Printems prochain. Ils souhai-
„ tent presentement que Vôtre Ma-
„ jesté travaille aussi de son côté à
„ gagner autant de suffrages qu'il lui
„ en faut dans le tems que cette
„ grande affaire doit être mise sur le
„ tapis. Cela se peut, en conservant
„ ceux qui sont déja amis de Vôtre
„ Majesté; en affermissant ceux qui
„ sont ébranlez, & en gagnant de
„ ceux qui sont encore neutres ou
„ ennemis autant qu'il sera possible.
„ Car il n'y a point d'apparence
„ qu'on les puisse gagner tous : mais
„ il est certain, que la cause de leur
„ aversion êtant ôtée, leur aversion
„ cessera aussi.

„ Enfin, Vôtre Majesté fera bien
„ d'éviter tout ce qui peut offenser
„ la Nation en general & de s'appli-
„ quer à ce qu'elle croît être le plus
„ de son goût. Les Etrangers lui sont
„ generalement suspects, & Vôtre
„ Majesté a tres-sagement fait de se
„ marier avec un Prince, qui est né
„ dans le païs. Vos amis vous con-

[f]allent donc de vous abſtenir de «
[to]utes les alliances, qui peuvent «
[do]nner de l'ombrage à la Nation «
[A]ngloiſe, & d'eſſayer premiere- «
ment ce qu'elle voudra faire de «
ſon bon gré & volontairement. «
Ce n'eſt pas qu'on voulût que Vô- «
tre Majeſté rompît le commerce «
qu'elle a eû juſqu'ici avec la Fran- «
ce & l'Eſpagne. On ſouhaite, bien «
loin de là, que l'amitié de ces «
deux Couronnes ſoit ménagée & «
entretenuë, parce qu'on ne ſait «
pas encore à quoi elle pourroit «
être néceſſaire. Mais on vou- «
droit, qu'elle demeurât dans des «
termes generaux, comme par le «
paſſé, & qu'on ne prît aucun en- «
gagement particulier, qui pût al- «
larmer les Anglois, & dont on ne «
ſe pût pas dédire, quand on vou- «
droit. «

Ceux qui vous ſont contraires «
par un principe de Réligion, ſe «
laiſſeront gagner, quand ils ver- «
ront avec combien de modération «
& d'équité Vôtre Majeſté traite «
ceux de ſes Sujets, qui different «

„ de croyance d'avec elle, & qu'el-
„ le n'attente rien à la liberté de leur
„ conscience. Pour ceux, Mada-
„ me, qui sur de faux rapports
„ qu'on leur a faits de vôtre humeur
„ ou de vôtre conduite, se sont mis
„ du côté de vos Competiteurs, ils
„ seront ramenez par l'effort, que
„ la verité fera sur eux, quand ils
„ entendront publier par tous vos
„ Royaumes, vos vertus, & principa-
„ ment quand ils aprendront avec
„ combien de douceur vous traitez
„ ceux, qui vous ont offensée; n'y
„ ayant point de vertu, qui soit si
„ géneralement admirée, que la Cle-
„ mence, ni qui charme si fort les
„ cœurs de tout le monde. Ceux qui
„ tiennent pour la Princesse Cathe-
„ rine, parce qu'ils croyent que son
„ droit est mieux fondé que le vô-
„ tre, peuvent être gagnez par des
„ personnes intelligentes, qui les
„ desabusent, & leur alleguent des
„ raisons plus fortes, que celles sur
„ lesquelles il se fondent: & certes
„ il n'est pas difficile d'y réüssir, le
„ Droit de Vôtre Majesté étant si

clair & si bien fondé, qu'il est aisé «
d'en persuader les gens. Il y a bien «
des Anglois qui voudroient soû- «
tenir vôtre droit publiquement; «
mais puisqu'ils ne le sçauroient fai- «
re, qu'en risquant leurs biens & «
leurs vies, ils n'y travaillent pas «
avec autant de vigueur, qu'il fau- «
droit. C'est pourquoi, il seroit «
trés-nécessaire, que Vôtre Majesté «
envoyât ici quelque Ministre, qui «
pût parler sans danger & sans «
crainte, & à qui nos gens se puis- «
sent expliquer librement. S'il s'en «
trouve alors, qui s'imaginent que «
Vôtre Majesté est prévenuë con- «
tr'eux, & qui en concluent, que «
Vôtre Gouvernement ne leur sau- «
roit être que désavantageux, un «
Ministre adroit & assez accredité, «
pour pouvoir donner quelque «
poids à ses assurances, les délivre- «
ra facilement de tout ombrage, & «
les fera entrer dans le parti de Vô- «
tre Majesté. Ceux qui vous sont «
déja aquis, seront aisément con- «
servez, & ceux qui vous ont fa- «
vorisé autrefois, mais qui ont été «

„ ébranlez par les accidens qui font
„ survenus du depuis, seront rame-
„ nez dans le vrai chemin, quand
„ ils verront que Vôtre Majeste se
„ pouvant servir de toute la rigueur
„ des Loix, aime mieux suivre ses
„ inclinations douces & génereuses,
„ & pardonner au lieu de châtier.
„ Ceux qui se tiennent encore neu-
„ tres, seront gagnez par la même
„ voye, & par une information
„ exacte du droit de Vôtre Maje-
„ sté. Cela étant fait, Madame,
„ vous aurez des amis en abon-
„ dance, qui pousseront vos interêts
„ avec soin, & qui vous feront em-
„ porter une Couronne sur vos Com-
„ petiteurs.
„ Cét avis, entant qu'il concerne
„ la reconciliation de Vôtre Majesté
„ avec ses Sujets, n'est pas inventé
„ exprés en leur faveur; mais on
„ croit véritablement que Vôtre Ma-
„ jesté pourroit avancer ses affaires
„ en le suivant. Car ceux-là même,
„ qui ne sont nullement amis des
„ Rebelles Refugiez à Newcastle,
„ ne laissent pas d'être de ce senti-

ment. Aussi la chose parle d'elle-“ même, & l'on ne sçauroit douter, “ que la Reine d'Angleterre ne vous “ en considere bien davantage, quand “ elle verra tous vos Sujets reduits “ sous vos ordres, & une union “ étroite entre le Chef & ses Mem-“ bres. Elle ne saura plus alors vous “ susciter des affaires dans vôtre pro-“ pre Pays ; particulierement quand “ cette réconciliation aura fait son “ effet sur l'esprit des Anglois ; qui “ jugeront que leur condition sera “ trés-heureuse, s'ils peuvent être “ un jour sous le Gouvernement “ d'une Princesse si débonnaire, & “ qui pardonne si facilement de si “ grandes offences. Car quoi qu'on “ ne puisse pas nier, que le Comte “ de Murray ne vous aît grande-“ ment offensée, neanmoins il est “ difficile de persuader aux Prote-“ stans que vous le haïssiez pour au-“ tre chose, que pour sa Réligion ; “ du moins s'imagineront-ils toû-“ jours que c'est le principal sujet “ de sa disgrace. Mais quand ils ver-“ ront que Vôtre Majesté lui par-“

„ donne, ils vous en aimeront certainement davantage, ne pouvant plus douter aprés une preuve si éclatante, que vôtre bonté ne s'étende aussi bien sur les Protestans que sur les Catholiques Romains.

„ Et afin que Vôtre Majesté puisse s'assurer, par l'experience, que ses amis ne s'interessent pas tant pour les Exilez, que pour elle-même, elle n'a qu'à prendre un milieu, qu'on a accoutumé de suivre dans ces occasions, par lequel on se contente d'épargner ceux du commun, sans en ruiner les Chefs. C'est que Vôtre Majesté peut faire faire une Proclamation, où elle déclare le juste sujet, qu'elle a de châtier tous ceux qui ont trempé dans cette revolte, mais qu'aimant mieux suivre la douceur de son naturel, que la rigueur des loix, elle leur veut pardonner, en exceptant les seuls auteurs, que l'on pourroit spécifier par leurs noms. Que même à l'égard de ceux-ci, Vôtre Majesté ne veut pas agir

felon toute la rigueur que leur « crime merite, mais qu'elle leur « veut bien donner le tems de se re- « connoître & de se repentir de leur « desobéïssance. Qu'en attendant, « elle leur ordonne de sortir du Ro- « yaume d'Angleterre, & de demeurer « dans les lieux qu'elle aura la bon- « té de leur assigner. Durant ce tems « de leur bannissement, Vôtre Ma- « jesté peut éprouver, si le Conseil « que l'on vient de lui donner est « bon, & si ce qu'on s'en promet, « arrivera, auquel cas, elle peut pas- « ser outre & étendre sa clémence « encore plus loin, si elle le trouve « à propos. Car Vôtre Majesté les « tient toûjours chargez de leurs « crimes, & demeure la Maîtresse. « En même-tems leurs amis d'An- « gleterre, pour solliciter en leur « faveur auprés de vous, s'efforce- « ront à vous rendre de bons servi- « ces, & ce seront autant d'Agens, « que vous aurez dans ce Royaume. « Les Rebelles mêmes ne voudront « plus à l'avenir avoir la moindre « obligation à la Reine d'Angleter- «

„ re, soit pour obtenir leur pardon,
„ par son entremise, soit pour en
„ avoir quelque support, pendant
„ leur bannissement : & pourvû que
„ que Vôtre Majesté leur permette
„ de joüir des revenus de leurs ter-
„ res ; ils seront bien-aises de n'avoir
„ plus rien à faire avec cette Prin-
„ cesse. En suivant cet avis, qui ne
„ peut-être en aucune façon préjudi-
„ ciable à Vôtre Majesté, & dont au-
„ contraire elle doit espérer de grands
„ avantages, elle peut faire entrer
„ dans son parti la plus grande par-
„ tie des Evêques & des Nobles de
„ ce Pays, qui se tiennent neutres
„ jusqu'ici.

Les noms de ceux-ci étoient marquez en chiffre, & on avoit ajouté à la fin de la Lettre, que par ce moyen Sa Majesté augmenteroit si fort le nombre de ses amis en Angleterre, que quand même la Reine Elizabeth voudroit entreprendre quelque chose contre elle, elle le feroit à sa propre honte. Qu'en ce cas la Reine n'auroit qu'à envoyer mille Soldats sur la frontiere, ausquels des

quatre coins de l'Angleterre il s'en joindroit assez, pour faire obtenir sûrement à Sa Majesté, ce qu'on lui voudroit retenir avec injustice.

Sa Majesté ayant sérieusement pesé ce discours, eut grande envie d'en suivre les avis, tant à cause de l'estime qu'elle avoit pour celui, qui en étoit l'auteur, que parce que naturellement elle étoit plus portée à faire grace, qu'à châtier. Outre cela, elle avoit de l'esprit, & voyoit bien, que cét avis tendoit à l'avancement de ses affaires. Elle étoit donc resoluë de s'y conformer & de prolonger le Parlement, qui avoit été convoqué pour faire le procés aux Rebelles exilez. Riccio même sembloit lui conseiller la voye de la douceur; car Milord Murray lui avoit écrit une Lettre, la plus humble du monde, où il avoit enfermé un grand diamant, en l'assurant qu'il avoit un grand répentir de sa faute, & qu'il seroit à l'avenir son ami & son Protecteur, ce que Riccio accepta d'autant plus volontiers, qu'il

ſavoit bien, que le Roi ne le voyoit pas de bon œil. Cependant la Reine, ſuivant l'avis de Nicolas Trogmorton, envoya mon frere Robert Melvil à la Cour d'Angleterre, pour y réſider en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire, & pour y veiller aux interêts de Sa Majeſté, en conformité du projet que Trogmorton en avoit fait.

Sur ces entrefaites, un Gentilhomme François, nommé de Villamonte, fut envoyé à la Cour d'Ecoſſe, avec ordre de perſuader à la Reine, de ne point pardonner aux Proteſtans bannis, puis que toutes les Puiſſances Catholiques s'étoient liguées pour détruire les Proteſtans. C'étoit le Cardinal de Lorraine, qui n'étoit revenu que depuis peu de Trente, qui avoit pouſſé le Roi de France à donner ce conſeil à nôtre Reine, & à lui écrire là-deſſus en des termes extrêmement forts.

Ce malheureux meſſage produiſit pluſieurs effets tragiques; car quoi que la Reine ne fut guéres portée à

refuſer quelque choſe à ſes amis de la Maiſon de Guiſe, neanmoins, ſi elle avoit ſuivi ſes propres mouvemens, elle auroit tres-peu fait en conſideration du Roi de France, qui étoit jeune encore & gouverné par ſa Mere, à laquelle nôtre Reine n'avoit pas grand ſujet de faire plaiſir. Mais Riccio, qui ne vouloit pas offenſer tant de Princes Catholiques, &. le Pape méme, avec lequel il avoit une correſpondance ſecrette, l'emporta, & induiſit la Reine à faire agir le Parlement contre les Seigneurs exilez; de ſorte qu'elle fit tout le contraire de ce qu'elle avoit reſolu de faire. Il y avoit en ce tems-là quantité de Seigneurs dans le Pays, qui étoient amis du Comte de Murray & de ſes Aſſociez. Entre ceux-là êtoient le Comte de Mortoun, Milord Ruthween, Milord Lindſay, & pluſieurs autres perſonnes dinſtinguées, dõt les uns les favoriſoient à cauſe de la Religion, les autres à cauſe du parentage, & d'autres, parce qu'ils avoient des raiſons particuliéres de craindre les reſolutions du Parlement.

En particulier le Comte de Mortoun & ceux de son parti apréhendoient que les dons qui avoient été faits pendant la minorité de la Reine y fussent revoquez. Outre cela on s'étoit emparé durant la guerre sous pretexte de Religion, de plusieurs prebendes & benefices, que l'on craignoit aussi de perdre. Ainsi, ils consulterent entr'eux sur les moyens d'arrêter les déliberatons du Parlement, en faisant un changement au Ministére. Le Comte de Mortoun avoit un apui fort considerable; car il étoit cousin de George Duglas, fils naturel du Comte d'Angus, qui étoit Pere de Madame Marguerite Duglas, Comtesse de Lenox Mere du Roi. George Duglas étoit continuellement à l'entour du Roi, & par le moyen de sa Mere & de son frere, il lui fit concevoir tant de soupçons contre Riccio, qu'il consentit à la fin à son assassinat. Il étoit jeune & connoissoit peu encore le naturel de ses Sujets.

Cette honteuse entreprise fut exécutée un samedi à six heures du soir,

quand la Reine étoit à son souper. Certain nombre de gens armez entrerent dans le Palais, avant que les portes en fussent fermées, & se saisirent d'abord des clefs du Château. Une partie conduite par les Seigneurs Ruthwen & George Duglas passerent par la chambre du Roi dans celle de la Reine, le reste demeurant dehors & criant; *Courage Duglas! Courage!* Le Roi s'étoit déja rendu auparavant à la chambre de la Reine, & se tenoit appuyé sur sa chaise, quand Ruthwen entra le casque en tête, accompagné de George Duglas & de plusieurs autres, ce qui se fit si brusquement, & avec si peu de consideration pour la Reine, que la table en fut renversée avec tout ce qu'il y avoit dessus. Riccio prit d'abord la Reine par sa robe, & implora son secours; mais Duglas prit l'épée du Roi, & aprés l'avoir enfoncée dans le corps de Riccio, la laissa dans la blessure; le blessé criant de toute sa force, & se débattant en vain, fut rudement tiré hors de là, sans que les menaces, ni les prieres de la

Reine fussent écoutées, & êtant mené dans l'antichambre, y fût assommé. En même tems on s'assura de la Reine en lui donnant des gardes. Cette même nuit, le Comte d'Athol, le Laird de Tullibardine, le Secretaire Lidington & Jacques Balfour eurent la permission de se retirer hors du Palais, & en furent quittes pour la peur. Le lendemain au matin on me laissa sortir par la porte, & passant par la Basse Cour, la Reine me voyant par sa fenêtre, m'en fit approcher, & me démanda du secours. *Allez vîte, dit-elle, vers le Prevôt de la Ville, lui ordonner qu'il assemble la Bourgeoisie & me délivre des mains de ces traîtres. Mais ne tardez pas, car ils vous veulent arrêter.* A peine avoit-elle prononcé ces paroles, qu'un certain Monsieur Wisbet Maître d'Hôtel du Comte de Lenox fut envoyé avec une troupe pour m'empécher de sortir. Je le payai de bonnes paroles, disant que je n'avois d'autre dessein que d'aller au Sermon à l'Eglise de S. Gilles. Neanmoins je me rendis promtement chez

le Prevôt, & lui communiquai les ordres, dont la Reine m'avoit chargé. A quoi il répondit, qu'il en avoit de contraires de la part du Roi; mais qu'il ne laisseroit pas d'assembler le peuple, & de voir ce qu'il voudroit faire, quoi qu'il n'en espérât guéres d'assistance, la plûpart étant si peu satisfaits du Gouvernement présent, qu'ils souhaittoient du changement. Aussi quand il les assembla, il n'y eut personne, qui voulût faire le moindre pas en faveur de la Reine, à laquelle je le fis savoir par une de ses Demoiselles, qu'elle m'avoit envoyée pour me dire, qu'elle aprehendoit, que ceux qui la tenoient assiegée, ne fissent revenir Murray & ceux de sa cabale pour en fortifier leur parti, me priant de lui persuader à son arrivée, de ne se pas joindre à ceux qui l'avoient si cruellement offensée, mais de demeurer sans engagement, & de l'assister dans la necessité présente, moyenant quoi, elle lui promettoit de grands avantages & une amitié éternelle. A son arrivée, laquelle ne tarda que jusques

au lundi ſuivant, je m'aquittai de cette commiſſion avec tout le ſoin poſſible. Mais l'entrevuë, qu'il eût avec la Reine même, fit plus d'impreſſion ſur ſon eſprit, que toute autre choſe n'auroit pû faire. Elle lui dit, en l'embraſſant, & le baiſant, *Ah! mon frere, ſi vous aviez été ici, vous n'auriez pas ſouffert, qu'on m'eût traittée ſi barbarement*; ce qui le toucha ſi fort, qu'il ne put pas retenir ſes larmes. Il ſavoit trés-bien, que ceux qui avoient trempé dans le meurtre de Riccio, n'avoient eu pour but ni ſon rétabliſſement, ni le bien de la Patrie, mais leurs interêts particuliers; & par cette raiſon, il ſe croyoit moins obligé de prendre leur parti.

En même tems, le Roi commença de ſe repentir d'avoir conſenti à cet aſſaſſinat, & la Reine s'en êtant apperçûë, prit ſon tems pour lui perſuader d'abandonner ces Seigneurs, qui avoient commis un crime ſi énorme, que de hazarder avec ſa vie, celle de l'enfant dont elle êtoit groſſe; aſſurant néanmoins, qu'elle étoit

résoluë de leur pardonner, & de leur donner là-dessus toutes les sûretez, qu'ils pourroient désirer. Les Confédérez voyant que le Roi se laissoit détâcher d'eux, & que le Comte de Murray n'agissoit pas conformément à leur desir, jugerent qu'il étoit tems de songer à leur sureté; & d'entendre à un accommodement. On en fit un projet, ou tantôt on ajoûtoit quelque chose, tantôt on en retranchoit quelque clause, pour gagner du tems. Enfin les articles étant conçûs en des termes plausibles, sa Majesté engagea le Roi à persuader aux Confédérez de retirer la milice, dont elle étoit gardée, alleguant pour raison, que si on ne la remettoit en liberté, tout ce qu'elle signeroit seroit tenu pour nul, selon les constitutions & droits du Pays. Ainsi la garde lui fut ôtée, & la nuit suivante la Reine, le Roi, Traquair, & Arthur Areskin Général de la Cavalerie sortirent de la maison de Haalirood, & se rendirent au Château de Dumbar. Sa Majesté avoit laissé une Demoiselle

derriere, pour me dire de ſa part, que je fiſſe tous mes effors auprés du Comte de Murray, afin qu'il ne ſe joignît pas aux autres Seigneurs de la Confédération ; qui furent bien ſurpris le lendemain, de ſe voir abandonnez, & ſans apparence d'accommodement. En même tems, je fis mon poſſible auprés du Comte de Murray, & lui promis que lui & ſes Adherants auroient leur pardon, s'ils ne ſe mettoient pas du parti des Confédérez, leſquels ſe voyant privez par là de toute aſſiſtance, furent obligez de ſe retirer à Newcaſtle en Angleterre, où ils purent trouver le nid des autres Seineurs encore tout chaud. Quelques jours auparavant, Milord Duke, Glancairn, & Rothes avoient obtenu leur pardon, car ils s'étoient ſeparez des autres, pendant leur banniſſement, & la Reine ne trouvoit pas à propos d'avoir affaire à tant d'ennemis à la fois. Par la même raiſon elle vouloit ſeparer auſſi le Cõte de Murray du Comte de Mortoun, pour ſe pouvoir mieux venger aprés ce de-

table meurtre qu'on avoit commis en sa présence. Car étant grosse, comme elle étoit, il sembloit qu'on avoit eu dessein de la perdre elle-même avec son enfant, puis qu'autrement on auroit pû tuër Riccio en cent autres lieux & dans un autre tems. Milord Murray & ceux de son parti, ayant entendu ce que je leur proposai de la part de la Reine, me chargerent de leurs trés-humbles actions de graces pour elle, avec des assurances, & promesses, qu'ils se soûmettoient entierement à la volonté de Sa Majesté, & qu'ils ne vouloient avoir rien à faire avec les criminels.

Je rencontrai Sa Majesté lors que revenant de Dumbar, elle alloit à Hadingtoun. Elle me reçut d'une maniere fort obligeante avec beaucoup de remercimens sur les soins que j'avois pris pour son service. Cette même nuit, en signant plusieurs lettres d'amnistie pour le Comte de Murray & pour ses Adherants, elle me fit ses plaintes sur la folie du Roi, & sur son peu de reconnoissance & de conduite. Je

l'excuſai le mieux que je pus, attribuant le tout à ſa jeuneſſe, & aux mauvais conſeils de Duglas, & des autres, qui avoient ſû s'en faire écouter, ſuppliant Sa Majeſté de vouloir bannir de ſon cœur toutes les impreſſions deſavantageuſes, qu'on lui pourroit avoir données de lui, dautant qu'elle l'avoit choiſi elle-même pour ſon mari, malgré une bonne partie de ſes propres Sujets.

Mais je ne pus remarquer depuis ce tems-là qu'un cœur plein de rancune, & ce n'étoit pas lui faire ſa cour, que de lui parler d'accommodement avec le Roi. Cette même nuit ce Prince me demanda ſi le Comte de Murray ne lui avoit point écrit; à quoy je répondis, qu'il avoit écrit en hâte à la Reine, & qu'aparemment il croyoit que lui & la Reine n'étoient qu'un. *C'eſt bien dit*, repliqua-t-il, *mais nonobſtant cela, il pourroit auſſi m'avoir écrit*. Aprés cela, il voulut ſavoir ce qu'étoient devenu le Comte de Mortoun, Ruthwen, & leurs Compagnons, *je crois*, lui répondis-je, *qu'ils ont pris la fuite; mais*

mais je ne ſaurois pas dire où ils ſont allez. Le breuvage, repartit-il, *ne ſera pas à leur goût, mais pourquoi ne l'ont-ils pas mieux aſſaiſonné?* Avec tout cela il me parut fort troublé & honteux de les avoir abandonnez; parce qu'il ne trouvoit que de la froideur du côté de la Reine. Le jour d'aprés, ils arriverent à Edinbourg, & y logerent dans le Château, où quelques-uns de ceux qui avoient gardé les portes pendant l'aſſaſſinat de Riccio, furent pris & exécutez.

Sa Majeſté étant déja fort avancée dãs ſa groſſeſſe prit la route de Sterling pour y faire ſes couches. Le Roi l'y ſuivit, & de là, il la ſuivit encore à Ailway. Mais la Reine s'en retourna au Château d'Edinbourg, ce qui fit clairement connoître, qu'elle fuyoit la Compagnie du Roi. Je m'occupois fort à les reconcilier, & devenois ſi importun là-deſſus, qu'on me trouva enfin incommode. Auſſi Sa Majeſté m'en fit faire des reproches par le Comte de Murray, & m'ordonna de ne plus conferer avec le Roi, lequel ſe promenoit

toûjours ſeul de côté & d'autre ; tout le monde voyant qu'on regardoit comme un crime, de l'accompagner. Il étoit haï de la Reine & de tous ceux, qui favoriſoient les derniers bannis. De ſorte que l'on ne pouvoit plus voir ſans compaſſion un jeune Prince ſans amis & ſans appui ; car il avoit le naturel tres-bon & il ne lui manquoit qu'un peu d'expérience & de bon conſeil. Sa deſtinée malheureuſe lui avoit donné plus de penchant pour les flateurs, que pour les gens de mérite, écüeil ordinaire où les jeunes Princes échoüent.

Environ ce tems-là, la Reine d'Angleterre fut ſaiſie d'une groſſe fiévre, dont elle penſa mourir, ce qui mit tout le Royaume en grande conſternation. On remarqua alors une choſe bien étrange. C'eſt que deux factions contraires, ſans ſe connoître l'une l'autre, avoient reſolu de mettre la Couronne d'Angleterre ſur la tête de nôtre Reine. Mon Frere Robert Melvil y étoit alors Ambaſſadeur ordinaire, pendant que je

faiſois la fonction de Sécretaire, auprés de la Reine, à la place de Lidington, qu'on avoit éloigné ſur quelques ſoupçons. Mon frere donnoit avis ſur avis, de la maniére dont il falloit ſe conduire, & j'y faiſois les réponſes, conformément aux ordres de Sa Majeſté. Cependant le credit du Comte de Botwel commençoit fort à s'augmenter, au grand déplaiſir de beaucoup de perſonnes conſiderables. Lui & le Comte de Huntley avec l'Evêque de Roſſe regardoient la bienveillance, que la Reine portoit au Comte de Murray, avec des yeux pleins d'envie. Car leurs vuës étoient bien différentes des ſiennes. La Reine, de l'autre côté, ſavoit combien il étoit generalement aimé tant en Angleterre qu'en Ecoſſe, & qu'en lui témoignant de l'amitié, elle ſe faiſoit aimer elle même; & ſi ſon interêt l'obligeoit à ſuivre en cela le Conſeil de Trogmorton, ſa générosité naturelle l'obligeoit encore plus fortement, à ne pas oublier ce qu'il avoit fait pour elle, à ſon retour de Newcaſtle.

Neanmoins les deux Comtes ſuſdits & l'Evêque de Roſſe entreprirent de perſuader à la Reine de mettre le Comte de Murray en priſon, juſques à ce qu'elle fût accouchée, diſant qu'ils étoient informez de bonne part, qu'il vouloit faire revenir les Seigneurs bannis préciſément dans le tems de ſes couches. C'eſt qu'ils eſperoient, que quand une fois il ſeroit en priſon, & éloigné de la Reine, il leur ſeroit facile de le charger de quantité de crimes, dont il ne ſe pourroit pas juſtifier alors, & de le faire tomber ainſi en diſgrace. La Reine m'avertit d'abord de ce deſſein ſecret, & ayant demandé mon avis là-deſſus, je lui dis, qu'il y avoit bien de l'apparence que le ſoin extraordinaire que ces Meſſieurs témoignoient avoir pour la ſureté de Sa Majeſté, provenoit plûtot de la haine qu'ils portoient au Comte, que du zéle qu'ils avoient pour elle.

Cependant le Comte de Mortoun ſe trouvoit en trés-mauvais état, quoi qu'il eût pour lui, une bonne

partie des Barons de Lauthran. Entre autres,le Laird d'Elphinſtoun, mon Beaufrere, dont la mere étoit une Duglas de la maiſon de Whittengem, étoit de ſes amis. Sur l'avis que le Comte de Mortoun eut de ce parantage,il fit écrire une Lettre à ma Sœur d'Elphinſtoun, afin qu'elle me perſuadât d'écrire en ſa faveur à l'Electeur Palatin, & aux autres Princes d'Allemagne que je connoſſois, pour lui faire obtenir une retraite ſûre dans leur Pays. Car mon Frere preſſoit fort la Reine Elizabeth de les chaſſer de ſon Royaume, & ils n'oſoient pas aller en France, ſachant que nôtre Reine y avoit trop d'amis. Je fis voir cette Lettre à Sa Majeſté pour lui faire mieux comprendre, que les rapports qu'on lui avoit faits au préjudice du Comte de Murray devoient être faux, & que les Exilez ne ſongeoient pas à revenir en Ecoſſe, puiſqu'ils cherchoient un azile en Allemagne; dequoi elle parut trés-ſatisfaite, témoignant qu'elle étoit reſoluë de continuer ſes bonnes graces au Comte de Mur-

ray: Mais elle me défendit bien ſerieuſement d'écrire en faveur des Exilez.

En même tems Monſieur Henry Killegrew arriva en qualité d'Ambaſſadeur de la Reine Elizabeth, qui étoit pleine de crainte & de ſoupçons, parce qu'elle avoit découvert, que parmi ſes Sujets il y avoit un fort grand parti qui favoriſoit la Reine d'Ecoſſe. Killegrew ſe plaignit de ce qu'on ſouffroit en Ecoſſe un certain Ruxbie, lequel il nommoit rebelle & Catholique, prônant fort qu'on avoit fait ſortir du Royaume le Comte de Mortoün & ſes Complices par une Proclamation publique. Il étoit vrai, que cette Proclamation avoit été faite, pour complaire en quelque maniere à nôtre Reine, & pour ne plus être importuné des ſollicitations & des pourſuites de ſon Ambaſſadeur; mais nous aprîmes du depuis, que cét Edit n'avoit point eu d'effet, & que les Exilez avoient toûjours été protegez, quoi qu'en ſecret. Monſieur Killegrew alleguoit auſſi, que Sa Majeſté

avoit des intrigues ſecretes avec un nommé Oneel d'Irlande, dont l'Agent ſe tenoit à Edinbourg auprés du Comte d'Argile. Outre cela il parloit de quelques deſordres, qui devoient avoir été faits par les Ecoſſois, ſur les frontieres. Mais le principal prétexte de ſon Ambaſſade étoit un compliment de conſolation pour Sa Majeſté; & de félicitation ſur le recouvrement de ſa liberté, & ſur les avantages qu'elle avoit remportez ſur ſes Sujets Rebelles.

Il ſera aiſé de juger par ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors entre les deux Reines qu'il n'y avoit plus d'amitié ſincére, & que ſi par bien-ſeance ou par politique, on gardoit exterieurement quelques méſures, l'interieur étoit plein de jalouſie & de haine. Cependant l'Ambaſſadeur d'Ecoſſe en Angleterre, eut le bonheur de s'y mettre en credit, & s'étant acquis la réputation d'un homme diſcret & qui ſe ſavoit taire, une bonne partie des Nobles tant Catholiques que Reformez, lui firent ouverture de leurs Penſées, & de leurs intentions

les plus ſecretes,au lieu que Randolf n'avoit pour eſpions en Ecoſſe, que des gens de la baſſe Cour. Il aprit donc que Ruxbie avoit été envoyé en Ecoſſe, pour faire le zélé pour le droit de Sa Majeſté à la Couronne d'Angleterre. Qu'il avoit ordre de s'inſinuer dans la familiarité de la Reine, & de l'informer de la bonne volonté, que pluſieurs Catholiques Anglois avoient pour l'avancement de ſes interêts. Mais que n'oſant pas s'en ouvrir à l'Ambaſſadeur d'Ecoſſe,parce qu'il étoit Proteſtant, ils aimeroient mieux s'en expliquer par ſon moyen à Sa Majeſté même.Auſſi ſe fit-il introduire auprés d'elle par l'Evêque de Roſſe, qui étoit Catholique, & qui pria Sa Majeſté de vouloir tenir la choſe ſecréte.

Je ne ſçai pas quelles lumieres ce Ruxbie pouvoit avoir tirées de cette audience, mais il eſt aſſuré qu'il donna des avis ſecrets à la Cour d'Angleterre, qui faiſoient tort aux affaires de nôtre Reine. Mais cette intrigue toute fine qu'elle étoit,

ne put pas être conduite si secretement, que mon Frere Robert n'en fût averti. Il aprit que le Secretaire Cecil avoit écrit une Lettre à Ruxbie, dans laquelle il l'avoit remercié de sa diligence, lui promettant de bonnes recompenses, s'il vouloit continuer de la sorte. Cela joint à d'autres lumieres qu'on lui donna là-dessus, le mirent en état d'en pouvoir avertir Sa Majesté de bonne heure, comme il fit, lui faisant entendre en même tems ce qu'il jugeoit à propos dans cette occasion. De sorte qu'aussi-tôt que Monsieur Killegrew eût fait des plaintes contre Monsieur Ruxbie, Sa Majesté le fit mettre en prison & se saisit de tous ses papiers & chiffres, parmi lesquels se trouva aussi la Lettre susdite du Secretaire Cecil. Ruxbie voyant que sa fourbe êtoit découverte, se jetta aux pieds de Sa Majesté, avoüant qu'il méritoit mille morts, & demandant son pardon avec toute la soûmission imaginable. Sa Majesté le fit si bien garder & observer, que l'Ambassadeur d'Angleterre ne put

pas aprendre pour quel ſujet on l'avoit empriſonné, juſques à ce que la Reine lui dit-elle-même, que ſur ſes plaintes & pour complaire à la Reine ſa ſœur, elle avoit fait mettre Ruxbie en priſon, & qu'elle étoit prête à le faire mettre entre les mains de ceux, qui le viendroient demander de la part de ſa Reine.

On avoit conſeillé à Sa Majeſté de ne pas faire paroître qu'elle eût découvert cette fourbe, n'étant pas de ſon interét de charger de tant de honte une Reine, qui profeſſoit en public d'être de ſes amies. Auſſi n'étoit-ce pas le tems de rompre avec elle, ſon amitié lui étant encore néceſſaire. Mais de malheureux accidens, qui ſurvinrent bien-tôt aprés, rompirent toutes ces meſures & rendirent ces précautions inutiles.

La Reine étant ſur le point d'accoucher, m'ordonna de me tenir prêt pour en porter la nouvelle à la Reine d'Angleterre, & la Lettre fût expediée par avance, avec un vuide pour y placer le mot de Fils ou de

Fille, selon qu'il plairoit à Dieu de donner l'un ou l'autre. Je devois prier la Reine en même-tems de vouloir envoyer des personnes bien intentionnées & propres à entretenir la bonne intelligence établie entr'elles, tant pour tenir l'enfant au Baptême, que pour conferer sur les articles dont Monsieur Killegrew avoit fait mention. Tout le tems que je restay au Château d'Edinbourg, je priai le bon Dieu jour & nuit, de donner un Prince à la Reine. Ces prieres ayant été exaucées, j'en fus averti le premier par Madame Boin, à qui la Reine avoit ordonné de me dire en même-tems, que je partisse sans differer. Ce message me fût porté le 19. Juin de l'an 1555. entre dix & onze heures du matin. Je montai à cheval à midi, & fut encore la même nuit à Berwick. Le quatriéme jour aprés j'arrivai à Londres, où je m'abouchai premierement avec mon Frere Robert, qui fit avertir cette même nuit le Secretaire Cecil de mon arrivée & de la naissance du Prince, le priant de te-

nir la chose secréte jusqu'à mon arrivée à la Cour, afin que j'en portasse moi-même la Nouvelle à Sa Majesté.

Elle êtoit à Greenwich en ce temslà, & se divertissoit à danser, lorsque le Secretaire Cecil lui dit à l'oreille, que la Reine d'Ecosse étoit accouchée d'un prince. Dés ce moment il n'y eût plus ni danse, ni divertissement, mais la fête finit tout d'un coup. Tout le monde s'êtonna d'un changement si promt, d'autant plus que la Reine se mit d'abord sur un fauteüil, la tête penchée,& disant aux Dames qui êtoient autour d'elle. La Reine d'Ecosse est mere d'un beau Fils, pendant que je ne suis qu'un tronc sterile.

Mon audience fut arrêtée pour le lendemain, & je ne manquai pas de me rendre à Greenwich au tems prescrit, accompagné de mon Frere Robert. Nous sçumes de quelques amis, que nous rencontrames en chemin, que Sa Majesté avoit apris le sujet de mon arrivée avec quel-

que chagrin ; mais qu'on lui avoit conſeillé de faire bon viſage & de prendre garde à ſa contenance, quand je lui parlerois. Auſſi le fit-elle, s'étant ajuſtée plus qu'à l'ordinaire ce jour-là, & me voulant perſuader, que cette heureuſe nouvelle avoit chaſſé tout à fait les reſtes d'une maladie, dont elle avoit été incommodée quinze jours de ſuite. Elle me félicita donc ſur mon arrivée avec un viſage gai, & me remercia du ſoin que j'avois pris de l'informer promtement d'une ſi bonne nouvelle. Elle me dit tout cela avant que je lui puſſe delivrer ma Lettre de creance ; mais lors qu'elle l'eut leüe, je lui declarai que ma Reine ſachant que Sa Majeſté êtoit celle de tous ſes amis, qui prendroit le plus de part à ſa joye & à ſon bonheur, elle s'étoit empreſſée auſſi, à lui en donner connoiſſance, plûtôt qu'à tout autre. Que neanmoins ce bonheur lui avoit coûté bien cher, ayant été en grand danger de perdre la vie, & ſi malade, qu'elle avoit ſouhaité de n'avoir

jamais été mariée. Je dis cela en passant pour lui donner de l'aversion pour le mariage ; car mon frere m'avoit dit, que quand on la mettoit sur l'article de la succession, elle menaçoit encore quelquefois de se vouloir marier avec l'Archiduc d'Aûtriche. Je la priai ensuite de vouloir être la Marraine du Jeune Prince, ce qu'elle accepta avec une gayeté apparente. *Vôtre Majesté*, ajoutai-je, *aura à cette heure une belle occasion, de s'aboucher avec ma Reine, ce que je lui ai oüi souhaiter si souvent.* A quoi elle repliqua, en soûriant ; qu'elle en seroit bien-aise, si l'état de ses affaires le lui vouloit permettre ; mais que cela n'étant pas, elle enverroit des Seigneurs & des Dames de distinction pour remplir sa place.

Aprés cela je lui fis des remercimens de la part de ma Reine, de ce qu'elle avoit voulu lui envoyer Monsieur Killegrew, pour la consoler, & pour lui donner des assurances nouvelles de son amitié. Elle me demanda alors, si je l'avois encore laissé en Ecosse, & quelle pouvoit

être la cauſe du retardement de ſon retour. Je lui répondis, que peu de tems aprés ſon arrivée, la Reine s'étoit enfermée dans ſa chambre, ſentant aprocher le terme de ſes couches, & que c'étoit la principale cauſe du long ſéjour de ce Miniſtre en Ecoſſe. Je lui dis encore quelque choſe là-deſſus conformément aux ordres que j'en avois, & la remerciai en méme tems d'avoir voulu faire ſortir de ſon Royaume les Ecoſſois Rebelles, quoi qu'il y en eût, qui cruſſent, qu'ils y étoient encore en ſecret. Mais que j'avois de la peine à croire que quelcun de ſes Sujets osât étre ſi hardi, que de les cacher contre les ordres de Sa Majeſté. Elle aſſura là-deſſus, qu'ils étoient partis, & que ſi l'on pouvoit prouver le contraire, ceux qui les auroient cachez, ne ſeroient pas long-tems ſans en étre châtiez. Je raportai encore à Sa Majeſté, que ſur les plaintes que ſon Ambaſſadeur avoit faites contre un certain Ruxbie, on s'étoit aſſuré de ſa perſonne, & qu'il ſeroit delivré entre les mains

de ceux, qu'elle voudroit envoyer pour le ramener. Que pour ce qui concernoit Oneel, Sa Majesté ma Reine n'avoit aucun commerce avec lui, & que peut-être elle n'auroit jamais sçû, qu'il y eût quelcun de ses gens en Ecosse, si Monsieur Killegrew ne le lui avoit fait connoître. Que sur cét avis elle s'en étoit informée, & que le Comte d'Argile avoit avoüé, qu'il y avoit chez lui un des domestiques d'Oneel, qui y étoit venu pour des affaires, qui ne concernoient que lui & Oneel en particulier. Que du reste elle ne connoissoit nullement cét homme-là, & qu'elle n'avoit aucune intelligence avec des Irlandois. Sa Majesté parut être fort satisfaite de cette declaration, mais elle oublia de faire revenir Ruxbie.

Avant que de prendre mon congé, je crus devoir faire tomber encore le discours sur l'article de la succession. Car le Comte de Leicester étoit devenu grand ami de ma Reine, & déja avant mon arrivée, il avoit soûtenu son droit plus d'une fois en présence

de la Reine Elizabeth même, ajoûtant que si elle la declaroit son héritiere présomtive, elle assuroit par là ses propres interêts. Mais ayant vû, que ce discours n'étoit pas favorablement reçu, il avoit dit avec chagrin, que Cecil gâteroit tout. De même le Duc de Nortfolk, le Comte de Pembrok & plusieurs autres du premier rang faisoient publiquement profession d'être des amis de la Reine d'Ecosse, aprés qu'ils eurent apris, qu'il lui êtoit né un Prince. Les conjonctures êtoient donc favorables pour ma Reine; c'est pourquoi on m'avoit conseillé de dire à Sa Majesté, que je me tenois assûré, qu'elle n'avoit differé de se resoudre sur le point de la succession, que pour voir premierement ma Reine dans l'état où elle êtoit à cette heure, Mere d'un beau Prince; & qu'aprés cela je ne doutois plus qu'elle ne voulût embrasser l'occasion qu'elle avoit maintenant de contenter bien des gens tant en Angleterre qu'en Ecosse, en mettant cette affaire hors de dispute. Que j'en êtois d'autant

plus certain, que ma Reine ne pretendoit se prévaloir d'aucun autre droit, que de celui, que la faveur & l'autorité de Sa Majesté lui voudroient procurer. Elle répondit, que la naissance de ce Prince pousseroit sans doute les Jurisconsultes d'Angleterre à achever cette affaire-là avec plus de promtitude & de diligence. Que de son côté elle jugeoit que le droit de sa bonne sœur êtoit le mieux fondé, & qu'elle souhaitoit de bon cœur, que les décisions de ces Messieurs fussent conformes à ses sentimens. Je repliquai qu'à mon dernier voyage en Angleterre, je lui avois entendu tenir le même langage; mais qu'aprés les bonnes nouvelles que je lui avois aportées de la part de ma Reine, je m'êtois attendu à quelque chose de plus positif, & que j'esperois encore, qu'elle ne me voudroit pas laisser partir, sans me charger d'une declaration plus particuliere. Elle répondit, qu'elle êtoit resoluë de satisfaire sa bonne sœur sur cet article, par les Deputez, qu'elle vouloit envoyer à la cére-

monie du Baptême. Je voyois bien que ce n'étoit qu'un dêtour, qu'elle prenoit : ainsi je pris mon congé, parce que ma presence n'étoit plus nécessaire, mon frere demeurant en cette Cour. Le lendemain Sa Majesté m'envoya sa Lettre de creance, avec une belle chaine pour moi.

Mon frere & les amis de ma Reine avoient concerté une instruction particuliere, laquelle je devois délivrer à mon retour, afin qu'on se pût régler selon le pié où êtoient alors les affaires en Angleterre. Elle consistoit dans les avis qui suivent.

« 1. Que mon frere avoit grand sujet de soupçonner, que Monsieur Ruxbie pourroit avoir mandé & découvert quelque chose de ses intrigues. De sorte qu'il seroit bon, que Sa Majesté fît entendre à Killegrew, qu'elle le vouloit rapeler bien-tôt, pour éviter que la Reine Elizabeth ne le renvoyât d'elle-même.

« 2. Que Sa Majesté demande pour

„ la céremonie du Baptême le Comte
„ de Leicester & le Secretaire Cecil,
„ comme étant les plus propres à
„ traiter les articles qui sont sur le
„ tapis, & à affermir en même tems
„ la bonne intelligence entre leurs
„ Maîtresses.

„ 3. Qu'on traite bien Monsieur
„ Killegrew & qu'on le renvoye avec
„ un riche present, afin qu'il fasse un
„ raport favorable à son retour, &
„ qu'il travaille à la continuation
„ d'une bonne intelligence. Qu'on le
„ prie aussi de declarer au Comte de
„ Leicester & au Secretaire Cecil,
„ qu'une bonne amitié ne sauroit être
„ long-tems entretenuë par des paro-
„ les sans effet.

„ 4. Que Sa Majesté ne rebute pas
„ le Comte de Northumberland,
„ puisqu'il n'a delivré sa Lettre à
„ la Reine Elizabeth que par un
„ principe de crainte. Que de même
„ elle ne témoigne pas encore être
„ mal satisfaite de la conduite de
„ Henry Pearcie, pour avoir trem-
„ pé dans les intrigues de Monsieur
„ Ruxbie.

5. Qu'on garde soigneusement " Ruxbie, & qu'on le fasse me- " ner vers le Nord d'Ecosse, afin " qu'il soit plus éloigné du commer- " ce, & ne puisse plus faire l'espion; " car il a déja écrit au Secretaire " Cecil par le moyen de Henri Pear- " cie, qu'il peut découvrir tous vos " secrets. "

6. Que Milord Argile corres- " ponde avec Oneel comme de lui- " même, & qu'il ne paroisse pas " que la Reine en sache quelque " chose. "

7. Le Secretaire Cecil fabrique " d'étranges tours & finesses pour la " conférence qui se doit tenir à l'oc- " casion du Baptême, & puisque le " Comte de Leicester les a decou- " verts, il s'en est plaint à la Reine. " Cecil pour s'en venger a engagé le " Comte de Sussex dans une querel- " le contre lui. Mais la Reine a pris le " parti du Comte de Leicester & les " a accordez. En même-tems elle " a fait la paix entre Leicester & " Ormond. "

8. Que Sa Majesté feroit bien "

„ d'écrire deux Lettres à mon Frére,
„ & de les envoyer par Monsieur
„ Killegrew , l'une pour être mon-
„ trée à la Reine Elizabeth, & l'autre
„ au Secretaire Cecil.

„ 9. Que mon frere fût pourvû de
„ nouvelles instructions au sujet de
„ Madame Lenox, puis que sa liber-
„ té pourroit faire beaucoup de bien
„ aux affaires de Sa Majesté.

„ Enfin, en consideration du but
„ où Sa Majesté vise, & de la grande
„ apparence qu'il y a qu'elle y pour-
„ ra atteindre en peu de tems, il sera
„ bon de couvrir un peu mieux ses
„ démarches à l'avenir, & de tenir
„ les choses plus secrétes, qu'on ne
„ l'a fait par le passé ; étant certain
„ qu'il n'y a conduite si loüable ni si
„ desintereſſée, qui n'aît ses ennemis
„ secrets, qui se tiennent comme en
„ embuscade, pour profiter de la
„ moindre apparence qui peut être
„ mal expliquée.

Peu de tems aprés mon retour en Ecosse, Monsieur Killegrew obtint ses dépêches, & fut renvoyé fort obligeamment, recevant pour present

une tres-belle chaine d'or. On le chargea de deux Lettres, que l'on avoit écrites ſur l'avis de mon frere, l'une pour être montrée à la Reine, & l'autre au Secretaire Cecil. Elles étoient faites exprés pour ôter tous les ſoupçons que les avertiſſements de Ruxbie pouvoient avoir fait naître. Car, comme j'ai dit ci-deſſus, l'Evêque de Roſſe l'avoit introduit auprés de la Reine, parce que ni cet Evêque ni le Comte de Botwel ne ſouhaitoient pas que les affaires de la Reine allaſſent bien entre les mains de mon frere, qui n'étoit pas de leur faction; de ſorte qu'ils aimoient mieux riſquer le ſuccés des pretenſions de Sa Majeſté, que de voir augmenter ſon credit. Auſſi, ſi mon frere n'eût été aſſez vigilant pour découvrir l'intrigue, & pour faire en ſorte, qu'on ſe ſaiſit de Ruxbie & de ſes papiers, tous ſes ſoins étoient inutiles, & il ne pouvoit ſortir d'une commiſſion ſi épineuſe, qu'avec honte. C'eſt ainſi que ſouvent les Princes les meilleurs du monde ſont trahis, & que les ſervi-

teurs les plus fidéles perdent leur credit, quand les mêchans qui se voyent sans merite, ne se peuvent êlever, qu'en abbattant ceux qui les surmontent en vertu & en probité. Les Lettres de Sa Majesté pour mon frere êtoient conçuës dans les termes suivans.

A nôtre fidéle & bien aimé Salut.

„ Vôtre frere Jacques nous ayant „ informé des bons avis que le Se- „ cretaire Cecil avoit donnez & à „ vous, touchant les moyens de „ consever la bonne intelligence, qui „ est entre nôtre bonne sœur & nous, „ & ayant trouvé que ce qu'il vous „ avoit conseillé alloit à nôtre avan- „ tage, nous avons jugé à propos „ de vous écrire, afin que vous le „ remerciïez de nôtre part, & que „ vous lui declariez nos sentimens „ sur les trois points dont il a fait „ mention.

„ Le premier êtoit, selon que „ nous l'avons entendu, touchant la

" la ſureté qu'on pourroit avoir à l'égard de la Réligion, ſous nôtre régne. Le 2. concernoit l'obſervation d'une bonne diſcipline ſur les frontieres ; & le 3. que nous ne nous aſſurions de nôtre droit de ſucceſſion, que par la faveur & les bons offices de nôtre bonne ſœur.

" Vous lui répondrez de nôtre part, quant au premier point, que depuis nôtre retour de France, nous n'avons jamais gehenné ni perſecuté perſonne à cauſe de la Réligion, & que nous ne ſommes pas dans le deſſein d'en uſer autrement pour l'avenir. Qu'on ne doit pas douter, que cette déclaration ne ſoit ſincére, puis qu'on voit les Proteſtants dans la poſſeſſion des charges les plus éclatantes de nôtre Royaume, & que nous les employons dans nos affaires les plus importantes préferablement à tous autres. Monſieur Nicolas Trogmorton peut rendre témoignage là-deſſus, & qu'il diſe ſeulement ce qu'il a vû & entendu pen-

„ dant ſon ſéjour en nôtre Cour. On
„ verra que ſon raport ne s'accorde-
„ ra nullement avec les faux bruits,
„ que la malice de nos ennemis a
„ fait courir à nôtre préjudice. Pour
„ ce qui concerne le ſecond article,
„ il eſt aſſuré que les principaux Of-
„ ficiers de l'un & de l'autre côté ont
„ été la cauſe des déſordres, qui ſe
„ ſont faits ſur les frontieres;ces Meſ-
„ ſieurs ayant voulu profiter des der-
„ niers troubles, lors que nous n'ê-
„ tions pas en état d'y remedier avec
„ le même ſuccés, que nous eſpe-
„ rons le faire à cette heure, que le
„ bon Dieu nous a rendu un peu de
„ repos. Que nous prions Monſieur
„ Cecil de perſuader à ſa Reine, de
„ vouloir employer en cette occaſion
„ autant de vigueur de ſon côté que
„ nous ſommes reſoluë d'en faire
„ paroître du nôtre, & que nous
„ ſommes perſuadée, qu'aprés cela,
„ il n'y aura plus de ſujet de plain-
„ tes. Pour ce qui concerne le troi-
„ ſiême article, vous lui ferez voir de
„ quelle maniere nous nous en ſom-
„ mes expliquée à la Reine même.

Faites nos complimens à Monſieur « Cecil & à ſa femme. Nous vous re- « commandons à la garde de Dieu. « De nôtre Château d'Edinbourg « ce... 1566. «

A nôtre Fidele & bien aimé Salut.

C'a été avec bien de la joye, « que nous avons entendu les aſſu- « rances que vôtre frére nous a rap- « portées de la continuation de l'a- « mitié de nôtre bonne ſœur envers « nous. Elle même nous en a cou- « vaincüe encore plus fortement, « tant par ſa propre lettre, que par « la bonté qu'elle a eüe de m'avoir « accordé la demande que je lui ai « faite de vouloir être marraine de « mon fils, comme auſſi par la pro- « meſſe qu'elle a faite d'envoyer des « perſonnes diſtinguées pour aſſiſter « de ſa part à la céremonie du Bap- « tême. Vous lui en ferez nos remer- « cimens le plus civilement, qu'il « vous ſera poſſible, & lui ferez con- « noître en même-tems, que nous « ne deſirons rien en cette occaſion, «

„ que ce qui eſt le plus avantageux „ pour elle-même, & dont elle ſe „ peut acquitter avec le moins de „ dépence. Vous la prierez auſſi que „ le principal homme de ceux qu'el- „ le veut députer vers nous, ſoit ce- „ lui que nous ſavons depuis long- „ tems lui être le plus intime, afin „ que nous lui puiſſions parler con- „ fidemment, comme ſi c'êtoit à nô- „ tre bonne ſœur elle-même. Pour ce „ qui concerne Oneel, Ruxbie, & „ les autres points, nous eſperons „ que Monſieur Killegrew la conten- „ tera là-deſſus, lequel lui dira auſſi, „ que nous ne ſouhaitons aucun „ avantage en Angleterre, que celui „ que nous pourrons obtenir de ſa „ bienveillance envers nous, & que „ nous eſperons l'en convaincre ſi „ bien par nôtre conduite, que nous „ avons lieu d'attendre, que nos in- „ terêts ne lui ſeront pas moins chers „ que les ſiens propres. Dans cette cõ- „ fiance nous prendrons en toutes oc- „ caſions les meſures que nous juge- „ rons lui être les plus agreables, & „ éviterons avec ſoin tout ce qui la

pourroit offenſer, & nous vous or- “
donnons d'en faire de même, tant “
que vous ſerez à ſa Cour & en tou- “
te autre part où vous pourrez être “
employé pour nôtre ſervice, en “
conformité de ce que nous vous en “
avons déja commandé autrefois. “
Neanmoins, vous devez entretenir “
en même-tems une bonne correſ- “
pondance avec ceux qui nous ſont “
affectionnez, & ceux qui favoriſent “
nôtre droit, d'une maniere pour- “
tant, que ni vous, ni eux n'of- “
fenſiez point nôtre bonne ſœur. Et “
ſi des perſonnes inconſiderées ou “
ſéditieuſes s'adreſſent à vous, fai- “
tes les ſouvenir premierement de “
leur devoir d'une maniere douce, “
& ſi cela ne les corrige pas, faites “
leur connoître, que nous avons “
promis à leur Reine de lui denon- “
cer ſemblables pratiques avec les “
noms de ceux qui s'en méleront, & “
que nous n'y manquerons pas, en “
cas qu'ils ne changent de conduite. “
Alors le monde verra que ceux “
qui voudroient ſemer de la diſcor- “
de entre nous & nôtre bonne “

„ ſœur, ne ſont pas de ſi bons ſer-
„ viteurs qu'ils le voudroient paroî-
„ tre, & qu'ils cherchent leur interêt
„ particulier, & non pas celui de leur
„ maître.

On vouloit étouffer par ces Lettres, ce que l'on pouvoit avoir apris de Ruxbie, & les rapports qui avoient été faits contre mon frere; comme s'il avoit formé un grand parti en Angleterre. Il ne nia point d'avoir travaillé à gagner les cœurs en faveur de ſa Reine, mais il ſoûtint qu'il n'avoit rien fait, qui pût choquer la Reine d'Angleterre, & qu'il n'avoit jamais eu ordre de rien faire, qui lui pût déplaire. Par ce moyen on redreſſa en quelque maniere, ce qu'on avoit gâté, en ſe fiant à Ruxbie, & les ombrages en furent ſi bien diſſipez, que mon frere fut toûjours ſouffert à la Cour de la Reine Elizabeth; ce qui fit ſi fort augmenter le nombre des amis de nôtre Reine, que pluſieurs Provinces étoient toutes prêtes à ſe revolter, les Officiers êtant déja nommez par les Nobles.

Environ ce tems-là, Sa Majesté fut avertie par mon Frere, que le Comte de Bedfort étoit en chemin avec une grande ſuite, de même que l'Ambaſſadeur de France & celui de Savoye, pour aſſiſter au Baptéme du jeune Prince ; ce qui obligea la Reine de ſe rendre avec ſon enfant à Sterling ; car elle avoit deſtiné ce lieu à la celebration de cette cérémonie. Mais elle étoit toûjours chagrine & penſive, & ne pouvoit pas oublier le deteſtable aſſaſſinat, qui s'étoit commis en ſa préſence, & qui avoit failli à la perdre elle-même avec ſon enfant. Elle ne faiſoit ordinairement que ſoûpirer ; de ſorte qu'on ne la pouvoit regarder ſans compaſſion.

Quelquefois elle me faiſoit ſes plaintes, & je la conſolois autant qu'il m'étoit poſſible, lui diſant, que la grande quantité d'amis qu'elle avoit en Angleterre lui devoit faire perdre le ſouvenir du petit nombre d'ennemis infidéles qu'elle avoit en Ecoſſe. Qu'elle leur faiſoit trop d'honneur d'en vouloir faire

l'objet de sa colere, & qu'une ame aussi pleine de vertus Royales, ne se devoit pas abaisser jusqu'à songer à des personnes si méprisables. Que je suppliois Sa Majesté de vouloir consulter là-dessus sa pieté, son honneur, & ses interêts, & qu'elle trouveroit que les Souverains étant reputez d'une condition au-dessus de l'humaine, & approchante de celle de Dieu, ils étoient obligez d'en imiter les perfections, & de faire comme lui en pardonnant avec plaisir, & en ne punissant qu'avec peine. *Tout le monde sait que les Princes sages ne font pas survivre leur haine au besoin de leurs affaires, & que la raison d'état mesure leurs faveurs & leurs disgraces. Les interêts de Vôtre Majesté sont présentement dans une grande crise. Elle se voit à la veille de se mettre en possession d'une belle Monarchie; on y a travaillé depuis long-tems; on a bien réussi jusqu'ici, & toutes les conjonctures y sont favorables; ainsi Vôtre Majesté doit être en peu la Princesse du monde la plus heureuse, pour peu qu'elle veuille attacher sa veuë sur un si noble but, & ne se pas oublier elle-même.*

Ce n'est donc pas le tems de songer à ces malheureux qui sont reduits à la derniere misere, & qui ne savent plus où se refugier. Un homme genereux les croiroit déja suffisamment châtiez, & Vôtre Majesté en voudroit-elle douter encore, étant d'un sexe à qui la clemence sied si bien ? Vôtre Majesté m'a ordonné de lui dire mes sentimens avec franchise ; je l'ai fait toutes les fois, que l'occasion s'en est offerte, & vous même Madame, m'avez quelquefois dit, que vous vous étiez repentie de ne les avoir pas suivis. Je prie le bon Dieu, qui sait qu'en vous conseillant, je n'ai jamais eu que vos interêts & vôtre gloire pour but, qu'il vous preserve à l'avenir d'un semblable repentir. Durant mon séjour en Angleterre les ennemis de Vôtre Majesté se prévalant de quelques faux raports commençoient à dire assez publiquement que l'on ne remarquoit plus en elle cette humeur douce & benigne, par laquelle elle avoit tant charmé le monde. Ainsi mon frere & moi eûmes assez à faire à ôter cette impression de l'esprit de ceux-là même, qui font profession d'être de vos amis.

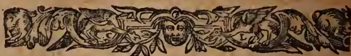
Je lui tins ce discours à l'oreille

en François, voyant qu'à ſon ſoupeṛ elle ne faiſoit que ſoûpirer, & qu'elle ne vouloit rien manger, quoi que Meſſieurs de Murray & de Mar l'en priâſſent fort. Aprés qu'on eut deſſervi, Sa Majeſté me prit par la main, & me fit promener avec elle dans le parc de Sterling, raiſonnant toûjours avec moi ſur le ſujet de ceux qui l'avoient ſi cruëllement offenſée. Au commencement, ſon eſprit ne ſembloit pouvoir enviſager autre choſe, que le plaiſir de la vengeance; mais peu-à-peu elle ſe laiſſa tourner du côté de la gloire & de l'interêt, de ſorte qu'elle condeſcendit à la fin à une reconciliation proviſionelle, qui ſe feroit par l'interceſſion du Duc de Berwick, aux conditions que les Rebelles demeureroient bannis de l'Ecoſſe & de l'Angleterre, juſqu'au tems qu'il plairoit à Sa Majeſté de leur pardonner, ce qui ſe feroit auſſi-tôt qu'ils auroient donné de ſuffiſantes preuves de leur repentance, & que l'on pourroit être aſſuré de leur bonne conduite pour l'avenir. Que cependant elle s'appli-

queroit à gouverner d'une maniere que tout le monde auroit ſujet de loüer ſon régne, & de dire, qu'elle n'étoit pas moins heureuſe à ſe ſurmonter elle-méme qu'à ſurmonter ſes ennemis & competiteurs.

Il eſt vray qu'elle y auroit pû réuſſir auſſi bien qu'aucune Princeſſe de l'Europe. Mais helas! des perſonnes lâches qui étoient autour d'elle, firent échoüer un ſi beau & ſi génereux deſſein. Le Comte de Bothwel, qui avoit ſes veües particuliéres, ayant ſû la réſolution de la Reine, ſe prevalut de l'occaſion,& fit revenir le Comte de Mortoun & ſes Aſſociés,pour en faire ſes amis,& afin d'en fortifier ſa faction. Selon toutes les apparences il avoit déja formé le deſſein de tuër le Roi, pour ſe pouvoir marier enſuite avec la Reine. Auſſi quelque tems aprés, il executa l'un & l'autre, mais à ſa propre confuſion, à ſa perte & au malheur de tout le Royaume & particuliérement de la Reine.

Fin du Livre Second.



LIVRE TROISIEME.

SA Majesté étant avertie que le Comte de Bedfort, qui étoit en chemin pour assister au Baptême, êtoit arrivé à Berwick, m'ordonna de l'aller recevoir à Coldingham, & de tâcher de lui ôter en le conduisant, les impressions, que ses ennemis lui pourroient avoir données à son préjudice. Car c'étoit un tems trés-mauvais, & plus le nombre des amis de la Reine s'augmentoit, plus la malice de ses ennemis croissoit, & plus on inventoit de faussetez contre elle. Mais le bon Comte s'en fia plus à mon raport, qu'à celui des autres, car il êtoit devenu en ce tems-là un des meilleurs amis que nôtre Reine eût en Angleterre.

Il aména avec lui Monsieur Cary fils aîné de Milord Husdean, Mon-

ſieur Hatton, grand favori de la Reine Elizabeth en ce tems-là, un certain Monſieur Lignish, intime ami du Duc de Nortfolk, & un grand nombre de Chevaliers & de Gentils-hommes du Canton d'Yorck, avec la plûpart des Officiers de Berwick. Cependant, par les Lettres de mon frere, Sa Majeſté êtoit ſuffiſamment inſtruite de ce qu'il falloit dire au Comte & à tous ceux de ſa ſuite en particulier.

Les autres Ambaſſadeurs étant auſſi arrivez, ils ne pouvoient voir qu'avec jalouſie & dépit, qu'on traitoit les Anglois avec plus d'honneur & avec plus de familiarité qu'eux. Cela ſe faiſoit par politique; car en ce tems-là nous avions plus beſoin de l'Angleterre, que de tout le reſte. Auſſi l'Ambaſſadeur de France êtoit plûtôt bon homme que bon courtiſan. Celui de Savoye, comme le plus éloigné, n'arriva qu'après la fête. Pendant leur ſéjour à Sterling, il ne ſe paſſa pas un ſeul jour ſans bal, ou ſans quelque autre réjoüiſſance. Au jour du grand

feſtin, les Anglois faillirent à troubler la fête, en ſe formaliſant mal-à-propos ſur un ſujet aſſez leger, pour ne pas dire ridicule. On faiſoit entrer dans la ſale une machine, ſur laquelle on voyoit la table toute ſervie avec des violons & des muſiciens, qui par un agréable mélange d'inſtrumens & de voix, faiſoient retentir l'appartement. Devant cette machine qui s'avançoit, ſans qu'on pût voir par quelles mains ou par quels reſſorts elle étoit remuée, il y avoit une troupe de Satires cõduite par un François nommé Baſtien, leſquels non contents de faire faire place, mirent leurs mains à leurs queües & les ſecouërent d'une maniere, qui fit juger aux Anglois, que c'êtoit pour leur faire affront. Trop foibles pour retenir dans le cœur, ce qu'ils devoient avoir fait ſemblant de ne pas entendre, ils ne pûrent s'empêcher d'éclater, de ſorte que Monſieur Hattoun, Monſieur Lignish, & la plûpart des Gentils-hommes, qui avoient deſiré de ſouper une heure plûtôt, afin de mieux obſerver l'ordonnance & la

cérémonie du banquet, voyant ces grimaces & postures, en quittérent leurs chaises & se tinrent debout derriere la table, pour ne pas voir, à ce qu'ils disoient, comment on se moquoit d'eux. Monsieur Hatton me dit, que si la Reine n'y êtoit pas présente, il enfonceroit son épée dans le cœur de ce Bastien, lequel il croyoit avoir inventé exprés une semblable insolence, pour se moquer de lui & de ses compagnons. J'excusai la chose autant qu'il me fût possible; mais le bruit devint si grand, que la Reine & le Comte de Bedford en voulurent savoir la cause. Je leur dis que l'action & les grimaces des Satires avoient causé quelque mécontentement à ces Messieurs; ensuite de quoi Sa Majesté & le Comte eurent assez de peine à appaiser cette affaire. Cette querelle arriva fort à contretems, & les Anglois firent une grande bevüe de se formaliser sur des gestes que le caractere des Satires pouvoit excuser, & dont ils devoient avoir ri comme les autres, quand même ils auroient été assurez, qu'on

les avoit en vuë; Mais le Comte de Bedford êtoit discret & sage, & expliquoit tout en bonne part.

Il eut pour present, une chaine de diamants de la valeur de deux mille écus, Monsieur Cary eut une chaine de perle avec une belle bague, Monsieur Hatton eut une chaine avec le portrait de Sa Majesté & une bague. Monsieur Lignish & cinq autres personnes de qualité reçûrent châcun une chaine. On m'ordonna de les conduire, jusques sur la frontiere. Ils partirent tous fort satisfaits de nôtre Reine, & personne n'y trouvoit à redire, sinon au peu d'êtat qu'elle faisoit du Roi. Le Comte de Bedford me pria de persuader à la Reine, qu'en consideration de sa propre gloire & de ses interêts, elle le voulût traiter de même qu'auparavant; ce que je n'oubliai pas de faire; mais ce fut en vain.

Aprés le Baptême & le départ des Ambassadeurs, Sa Majesté desirant fort de rétablir le bon ordre sur les frontieres, y envoya le Comte de

Bothwel, lequel y fût bleſſé à la pourſuite des Bandits. Sa Majeſté ſe tranſporta enſuite elle-même à Jedbourg, où le Comte de Bothwel & Huntley entreprirent de tuer le Comte de Murray; mais Milord Hume les prevint, en y amenant quelques troupes. Sa Majeſté s'en retourna par la Merſe, & voulut voir de loin la Ville de Berwick, dont elle fût honorée de pluſieurs ſalves de canon. Monſieur Jean Foſter Intendant des frontieres d'Angleterre y vint conferer avec elle, ſur les moyens d'établir une bonne diſcipline; Parlant à Sa Majeſté, ſon cheval ſe voulut jetter ſur celui de la Reine, dont elle fut rudement heurtée à la hanche. Auſſi-tôt l'Intendant ſe jetta à terre, & demanda pardon à Sa Majeſté; car en ce tems-là toute l'Angleterre lui portoit un reſpect extraordinaire. Sa Majeſté le fit relever d'abord & dit qu'elle n'étoit pas bleſſée. Neanmoins cét accident l'obligea de reſter deux jours au Château de Home, pour s'en remettre.

Cependant le Roi la ſuivoit par tout où elle alloit, mais il en êtoit toûjours reçu tres-froidement, de ſorte que ſe voyant mêpriſé, il ſe retira à Glaſcow, où il tomba malade, & ſelon le bruit commun, c'étoit du poiſon que quelques-uns de ſes ſerviteurs lui avoient donné.

En ce tems-là, le Comte de Bothwel gouvernoit toute la Cour, ayant ramené les Seigneurs bannis, & noüé une forte amitié avec le Comte de Mortoun. Aprés le retour de Sa Majeſté à Edinbourg, les Comtes de Huntly, Bothwel, Argile, & d'autres furent auſſi reçûs en grace. Aprés cela la Reine alla à Sterling, pour y voir le jeune Prince, & s'en retourna de là à Edinbourg, où le Roi fut amené enſuite & logé à Kirkfield, ſous pretexte que l'air y êtoit bon, & qu'il s'y pourroit mieux remettre de ſa maladie. Mais le bruit couroit déja, que le Comte de Bothwel avoit formé un deſſein contre ſa vie. Il êtoit dangereux d'en avertir le Roi, puis qu'il rediſoit tout à quelques

uns de ſes ſerviteurs, qui ne lui êtoient pas fideles. Neanmoins le Comte d'Orkny lui fit connoître, que s'il ne ſe retiroit pas promtement, c'en êtoit fait de ſa vie, ce que le Roi redit tout auſſi-tôt à la Reine. Mais le Comte d'Orkny nia d'avoir jamais rien dit de ſemblable. Cet accident obligea le Comte de Bothwel de précipiter ſon entrepriſe. Il avoit déja fait faire une mine ſous la maiſon où le Roi êtoit logé, & il la fit joüer la nuit aprés cette rencontre avec Milord Orkny. Mais à la Cour on ſe diſoit à l'oreille, qu'on avoit mené auparavant le Roi dans un lieu écarté, où on l'avoit ſuffoqué en lui fourrant une ſerviete dans la bouche. Chacun en ſoupçonna d'abord le Comte de Bothwel, & ceux qui oſoient parler librement diſoient pour aſſuré que c'êtoit lui. Ce qui obligea le Comte d'aſſembler un certain nombre de Commiſſaires, pour examiner la choſe : mais comme il avoit aſſez de credit pour n'y faire entrer que ceux, qui dépendoient de lui, l'affaire fut decidée à ſon avantage. Il

diſpoſoit de la deſtinée de châcun,& diſtribuoit la bonne ou la mauvaiſe fortune, comme il le trouvoit à propos ; de ſorte que perſonne n'oſoit opiner, que ſelon ſon bon plaiſir. Ce pas étant fait, il demeura toûjours le plus grand favori à la Cour. Le Comte de Murray s'en étoit retiré quelque peu auparavant. Sa Majeſté garda pour quelques jours la chambre. Je me trouvai le lendemain de ce meurtre à la porte du Cabinet de la Reine, & le Comte de Bothwel m'y voyant, me dit, qu'elle étoit toute deſolée, & qu'elle vouloit reſter ſeule, ajoûtant qu'il l'avoit quittée par cette raiſon, & qu'il étoit arrivé la choſe du monde la plus ſurprenante; que la foudre étoit tombée ſur le quartier du Roi, & l'avoit reduit en cendres, & que le corps du Roi avoit été trouvé aſſez prés de là ſous un arbre, ſans qu'on y pût voir la moindre marque de contuſion ou de brûlure. *Allez-y, je vous en prie*, ajoûta-t-il, *& vous trouverez de quoi, vous étonner.* Je m'y rendis,mais le corps étoit deja

enfermé dans une chambre, & Alexandre Durham à qui la charge en étoit commiſe, fit difficulté de me le montrer.

Le bruit ſe répandit bien-tôt aprés, que la Reine ſe vouloit marier avec le Comte de Bothwel, qui avoit épouſé ſix mois auparavant la ſœur du Comte de Huntley; & que pour cet effet, il ſe vouloit ſeparer de ſa femme. Cette nouvelle allarma tous ceux qui avoient à cœur l'honneur de Sa Majeſté & la conſervation de ſon jeune Prince, qui ne pouvoit pas être ſans danger entre les mains du meurtrier de ſon pere. Mais peu de gens ou plûtôt perſonne n'oſoit le témoigner. Neanmoins Milord Herreis, Gentil-homme de grand merite, vint à Edinbourg bien accompagné, & dit franchement à la Reine, que le bruit couroit dans le pays, que le Comte de Bothwel avoit fait tuer le Roi, pour ſe marier avec elle. Aprés cela, il ſe jetta à genoux, & ſupplia Sa Majeſté, de ſe vouloir ſouvenir de ſon honneur, & de ne pas abandonner ſon fils à un homme,

dont il avoit tout à craindre : lui faiſant connoître en même tems, que ce mariage étoit tout-à-fait incompatible avec ſa gloire & ſes interêts, & qu'elle n'y pouvoit donner les mains, à moins que de conſentir à ſa propre perte. Sa Majeſté témoigna être ſurpriſe de ce diſcours, & dit qu'elle ne pouvoit pas comprendre, d'où ce bruit pouvoit venir, puis que ſon cœur ne lui avoit jamais rien dit en faveur du Comte. Monſieur Herreis conjura là-deſſus la Reine de lui vouloir pardonner ſon trop de liberté, & de la prendre en bonne part. Mais il prit ſon congé immediatement aprés, de peur que le Comte de Bothwel étant informé de ſon entretien avec la Reine, n'attentât quelque choſe contre ſa perſonne. Il avoit amené cinquante chevaux avec lui, & les avoit diſpoſez en relais, afin d'en pouvoir mieux échaper à la pourſuite de ſes ennemis.

J'étois reſolu d'en dire autant à Sa Majeſté, lors qu'un certain Ecoſſois nommé Thomas Bishop, qui

avoit été long-temps en Angleterre, & y avoit rendu de bons ſervices à Sa Majeſté, m'écrivit une lettre, qui contenoit la même choſe; & parce qu'il me conjuroit de la faire voir à la Reine, je lui pouvois faire connoître mes ſentimens, ſans me riſquer moi-méme. Etant abſent, il avoit écrit encore plus hardiment, que Monſieur Herreis n'avoit parlé. Le contenu de cette lettre êtoit, que le bruit couroit en Angleterre, que Sa Majeſté ſe vouloit marier avec le Comte de Bothwel, mais qu'il avoit de la peine à le croire; puis que c'êtoit le meurtrier de ſon mari, & d'ailleurs un homme plein de vices, & qui êtoit déja marié. Qu'il n'y avoit guêres d'apparence que Sa Majeſté voulût faire une action ſi préjudiciable à ſes interêts, & ſi contraire au noble but, où elle avoit toûjours viſé, êtant certain que ſi elle le faiſoit, elle irriteroit la colére de Dieu, & perdroit l'eſtime des Anglois, des Irlandois, & des Ecoſſois, & la bonne reputation qu'elle avoit euë juſqu'ici dans le monde. Il

difoit cela d'une maniere aſſez étenduë, & alleguoit plufieurs exemples de l'hiſtoire, leſquels il feroit trop ennuyeux de particulariſer ici. J'avois été quelques jours abſent de la Cour; mais ayant reçû cette lettre, j'y revins, pour la faire voir à Sa Majeſté, ce que je fis avec les proteſtations les plus reſpectueuſes & les plus humbles que je pus trouver.

Aprés que Sa Majeſté eut lû cette lettre, elle me la rendit, ſans dire mot, & ſe tournant vers le Secretaire Lidington, elle le fit aprocher, & lui dit; *voici une êtrange lettre, liſez-la, je vous en prie.* Il demanda là-deſſus ce que ce pouvoit être, *C'eſt une invention*, répondit-elle, *de ſa façon, tendant à la ruine du Comte de Bothvvel.* Il me prit là-deſſus par la main, & m'ayant un peu éloigné de la Reine, il lût la lettre, & aprés l'avoir achevée, *Où aviez-vous vôtre eſprit*, me dit-il, *quand vous avez montré cette lettre à Sa Majeſté? Ne ſavez-vous pas que dés que le Comte de Bothvvel en ſera informé, ce qui apa-*
remment

remment sera bien-tôt, il vous fera assassiner ! C'est une chose bien déplorable, lui repliquai-je, *que tout le monde voye une Princesse à deux doigts de sa perte, & que personne ne l'en ose avertir. Vous avez agi en honnête homme,* répondit-il, *mais non pas en homme sage. C'est pourquoi retirez-vous promtement, avant que le Comte puisse revenir de son dîner.*

Cette crainte n'étoit pas mal fondée, car Sa Majesté lui conta le tout, dés qu'elle le vit, & quoi qu'elle eut tiré parole de lui, qu'il ne me feroit point de mal, néanmoins il me fit chercher par tout, & ne respira que sang & meurtre; dequoi étant averti, je me tins caché, jusques à ce que sa furie fût un peu passée. Cependant Sa Majesté étoit mal satisfaite de ce que le Comte s'étoit si peu souvenu de la parole, qu'il lui avoit donnée, & lui remontra, qu'en usant de la sorte, il lui feroit perdre tous ses fidéles serviteurs; ce qui l'obligea de promettre de nouveau, qu'il n'attenteroit rien contre ma personne.

Etant averti de cette nouvelle, je revins auprés de Sa Majesté, & lui dis, qu'elle ne m'avoit jamais fait un injure si sensible, que celle de croire que j'eusse inventé la lettre, que je lui avois montrée, qu'elle êtoit assurément de Thomas Bishop; mais que quoi que je n'en fusse pas l'auteur, elle ne laissoit pas d'étre trés-conforme à mes sentimens, & que si Bishop n'en eut pas tant dit, je l'aurois fait moi-même, croyant y étre obligé. Mais je vis bien, que ce discours ne lui êtoit pas agréable.

Peu de tems aprés, elle s'en alla à Sterling, & à son retour elle fut rencontrée en chemin par le Comte de Bothwel bien accompagné. Il prit d'abord son cheval par la bride. Le Comte de Huntly, le Secretaire Lidington & moi, fûmes saisis par les gens du Comte, & menez prisonniers à Dumbar. On laissa aller le reste en toute liberté. Dés ce tems-là, le Comte dit publiquement qu'il épouseroit la Reine, quand méme tout le monde & elle même s'y

opposeroient. Le Capitaine Blachater qui m'avoit pris, me dit, que tout cela se faisoit du consentement de Sa Majesté. Le lendemain j'eus la permission de me retirer chez moi. La Cour se rendit ensuite à Edinbourg, où l'on convoqua un certain nombre de Nobles, ausquels on fit signer un Ecrit, par lequel ils declaroient que c'étoit l'interêt de la Reine, de se marier avec le Comte de Bothwel, parce qu'il avoit beaucoup d'amis en Louthian & sur les frontieres, & qu'il étoit par consequent le plus capable d'y faire observer un bon ordre; & qu'aprés tout, la Reine ne pouvoit pas faire autrement, puisque le Comte l'avoit enlevée, & avoit couché avec elle contre sa volonté. Je ne sçaurois dire ni comment, ni par quelles loix le Comte se separa de sa femme, laquelle êtoit sœur du Comte de Huntly.

Un peu auparavant, le Comte de Murray avoit obtenu la permission d'aller en France. Le Secretaire Lidington avoit été long-

temps banni de la Cour, ſur quelques ſoupçons, & y fut retabli par les bons offices de mon Frere Robert, qui fit valoir à la Reine le grand credit qu'il avoit en Angleterre. Et quoi que mon Frere n'y fût pas moins acredité que lui, neanmoins il n'étoit pas de l'humeur de ces Courtiſans ambitieux, qui enlévent tout pour eux, & ne veulent rien partager avec les autres. Auſſi-ſavoit-il, que Lidington n'étoit criminel, que parce que le Comte de Bothwel lui vouloit du mal. Mais peu de tems aprés ſon retour, le Comte faillit à le tuër dans la chambre de la Reine, & ſi Sa Majeſté ne ſe fût miſe entre deux, c'étoit fait de lui. C'eſt pourquoi il s'enfuit de nouveau, & ſe cacha chez le Comte d'Athol.

Pour moi, je n'étois pas ſouvent à la Cour, mais je m'y trouvai par hazard le jour des nôces, & y rencontrai le Duc d'Orkny (jadis Comte de Bothwel) à ſon ſouper. Il me ſalua ſur mon arrivée, & me dit, que l'on me voyoit ſi rarement à la

Cour, qu'on m'y pouvoit traiter en étranger, me priant de me mettre à table & de souper avec lui. Le Comte de Huntly, l'Intendant de Justice, & plusieurs autres personnes étoient présentes. Ayant répondu que j'avois déja soupé, il m'offrit un verre de vin, & me dit, que j'avois besoin de faire bonne chere, parce que les soins que je prenois du bien public m'avoient amaigri & diminué mon embonpoint. Je repliquai, que chaque membre devoit servir à quelque usage; mais que pour le bien public, on s'en reposoit principalement sur lui & sur le reste de la Noblesse. *Je sçavois bien*, répondit-il, *qu'il n'y a point de trou où vous ne puissiez trouver une cheville.* Aprés cela il entra en conversation avec les Dames, & leur dit des paroles si sales; qu'elles le laisserent bien-tôt tout seul. J'en fis autant, & montai à la chambre de la Reine, qui témoigna être fort satisfaite de mon arrivée.

La céremonie du mariage se fit au Palais de Halyroodhouse par

Adam Bothwel Evêque d'Orkny, dans la grande Sale où le Conseil s'assembloit ordinairement. Les cérémonies s'en firent à la maniere des Protestants, & non dans la Chapelle à la Romaine, comme le Roi précedent avoit été marié. Aprés le mariage, Bothwel, jadis Comte, & alors Duc d'Orkny, fit tout ce qu'il put, pour avoir le Prince entre ses mains. Mais Milord Mar, qui étoit son Gouverneur & un trés-honnête homme, ne le voulut pas délivrer, disant pour s'excuser, qu'il ne l'oseroit faire sans le consentement des trois Etats du Royaume. Neanmoins ceux qui avoient l'autorité en main, le tourmentoient tellement, qu'il se trouvoit fort embarrassé. A la fin il m'en fit ses plaintes, me priant de le vouloir assister dans la résolution qu'il avoit prise, de ne pas abandonner le Prince à celui qui avoit tué son Pere, & qui s'étoit déja vanté à ses amis, que si une fois il le pouvoit avoir en sa puissance, il l'empêcheroit bien de venger jamais la mort de celui

à qui il devoit la vie. Je répondis à Milord Mar, que si j'étois capable de lui aider, je le ferois fort agréablement ; & parce qu'il voulut savoir mes sentimens sur les moyens de mettre le Prince en sureté, je lui dis, que j'étois grand ami de Jaques Balfour, & que je savois qu'il y avoit de la mesintelligence entre lui & Bothwel, laquelle étant adroitement ménagée, pourroit être utilement employée pour la sureté du Prince. Qu'il y avoit au commencement une grande amitié entre Bothwel & Balfour, ce qui avoit fait obtenir au dernier le gouvernement du Château d'Edinbourg : mais que n'ayant pas voulu avoir part au meurtre du Roi, il lui étoit devenu suspect ; qu'il travailloit fort à lui ôter son Gouvernement, pour le donner au Laird Beenstoun. Je lui conseillai ensuite, de dire, qu'il ne pouvoit délivrer le Prince, à moins que de lui donner une place où il pût être sûrement gardé. Cependant je me rendis à Edinbourg, où je conseillai à Jaques Balfour, de ne

ſe pas laiſſer ôter le Gouvernement du Château, puiſqu'en s'y maintenant, il pourroit ſauver le Prince & la Reine même, que l'on traitoit déja ſi mal & avec tant de mépris, qu'en preſence d'Arthur Areskine je lui avois ouï demander un couteau pour s'en tuër elle-même, ou qu'autrement elle ſe jetteroit par la fenétre. *Maintenant*, continuai-je, *il n'y a pas d'autre parti à prendre pour vous que de vous maintenir dans la poſſeſſion du Château. C'eſt le moyen le plus ſûr de ſervir le Prince & la Reine, & d'obliger la Nobleſſe, qui veut couronner le Prince, & pourſuivre Bothvvel comme le meurtrier de ſon Roi. Si vous faites autrement, on vous traitera comme complice de ce meurtre, & vous ne ſauriez éviter le ſoupçon d'y avoir trempé, puis qu'on ſait la grande familiarité qu'il y a eu entre vous & le Comte. C'eſt pourquoi, vous devez croire, que c'eſt un grand bonheur pour vous, que vous luy êtes devenu ſuſpect, & qu'il penſe à vous ôter le Gouvernement, & à le mettre entre les mains de Hepburn Laird de Beenſtoun, comme j'en ſuis informé par le Laird de*

Witlavv, Gouverneur du Château du Dumbar. Tout cela, dis-je, peut servir à vôtre justification, si vous en voulez profiter, & faire du Château d'Edinbourg un lieu de fureté pour le Prince, au lieu que Bothvvel en voudroit faire le lieu de sa captivité & de sa perte.

Jaques Balfour se rendit à mes raisons, & promit d'aider à la poursuite des meurtriers, pourvû que le Laird de la Grange lui voulût donner sa parole, qu'il le protegeroit, en cas que la Noblesse se voulût souvenir un jour, que sa conduite n'avoit pas toûjours été conforme à leurs desirs, puis que sans cela il ne s'y oseroit pas fier.

Le Comte de Mar en fut averti d'abord par son frere Alexandre Areskine, lequel étant en peine du Prince, me vint voir à minuit; étant trop dangereux alors pour les gens de bien de se voir le jour. Cependant le Comte fut pressé avec menaces de rendre le Prince, & à la fin, pour gagner tems, il y consentit, mais à condition, qu'on mettroit au Châ-

teau d'Edinbourg unique Place, où le Prince pouvoit être ſûrement gardé, un Gouverneur ſans reproche, & ſur lequel on ſe pût fier. On croyoit que cette réponſe arrêteroit la fureur des meurtriers, juſques à ce que les Nobles pûſſent être en état de les punir, & de couronner le Prince, comme ils avoient déja réſolu dans une Aſſemblée ſecréte, qu'ils avoient tenuë. Mais le Comte en eut le vent, & il y eut un des Seigneurs, qui l'avertit qu'on l'alloit inveſtir à Halyroodhouſe, pour s'aſſurer de ſa perſonne. Ayant apris cela, il ne ſongea plus tant à ſe rendre maître du Prince, qu'à ſe ſauver lui-même. C'eſt pourquoi il ſe retira au Château de Bortwick, & delà à celui de Dumbar, menant par tout la Reine avec lui.

Toute l'Ecoſſe crioit vengeance contre les aſſaſſins du Roi, mais peu de gens ſe mettoient en peine d'y travailler tout de bon; juſques à ce que les Ecoſſois ne pouvant plus ſouffrir les reproches des Nations

voisines, se mirent serieusement en devoir de ne pas laisser un crime si énorme impuni. Entr'autres Princes, le Roi de France écrivit une Lettre à Monsieur Crook son Ambassadeur en Ecosse, où il témoignoit s'étonner fort de ce qu'un si detestable meurtre, étant commis en la personne du Roi, demeuroit impuni, & qu'il n'y avoit pas assez de Sujets fidelles en Ecosse pour châtier une action si deteстable; ce qui obligea les Seigneurs qui avoient conspiré contre le Comte de Bothwel, à prendre les armes & à délivrer à cét Ambassadeur un papier signé de leurs mains, où ils promettoient de faire tout leur possible, pour exterminer les Assassins de leur Roi; priant Mr Crook de vouloir envoyer cet écrit au Roi son Maître. Ils assemblerent jusqu'à trois mille hommes, & les menerent à Edinbourg, où ils firent publier une Proclamation, dans laquelle ils representoient la justice de leur cause. En même tems, on fit courir quan-

tité de petits livres tant en vers qu'en proſe, pour animer les Sujets à prendre part en une ſi bonne cauſe.

Le Comte de Bothwel ayant la Reine avec lui, crut pouvoir aſſembler un plus grand nombre de Troupes, que n'en avoit la Nobleſſe. Auſſi ordonna-t-il à ceux de Merſe, de Lauthian, & des autres Cantons, où il avoit eu quelque credit, de ſe rendre ſous les drapeaux de la Reine. Mais cette Proclamation n'eut gueres d'effet, & ceux qui comparurent n'étoient pas fort reſolus de ſe faire tuer pour la querelle du Comte. Il s'aprocha neanmois d'Edinbourg, menant la Reine avec lui; & les Nobles ſortirent de la Ville à pied, allant au devant de lui avec une forte réſolution de le combattre.

Les deux Armées ne camperent gueres loin de Carberry. Le Comte étoit poſté fort avantageuſement ſur une colline, dans un lieu étroit où il ne pouvoit être attaqué que

de front ; & les Nobles avoient mis leur Camp au pied de la colline. Quoi que Sa Majesté y fût présente, on pouvoit pourtant douter si c'étoit son Armée ou non ; car beaucoup de ceux-là-même qui étoient avec elle, étoient persuadez, qu'elle entretenoit une intelligence secréte avec les Conjurez, & particulierement ceux, qui étoient informez de la maniere indigne, dont le Comte la traitoit aprés son mariage. Car il étoit si soupçonneux & si brutal, qu'il ne laissa jamais passer un jour sans la rudoyer, & sans lui faire verser des larmes. C'est pourquoi il étoit detesté des uns, & les autres croyoient que Sa Majesté ne souhaitoit pas mieux, que d'être delivrée de lui, quoi que la honte l'empêchât de se déclarer.

Les choses étant en ces termes, Monsieur de la Grange fit le tour de la colline avec deux cent chevaux, que Drumlanrig, Cesfoord, & Couldinknows avoient amenez, & se posta entre le Camp du Comte

& la Ville de Dumbar, pour faire une diverſion de ce côté-là,quand les Nobles viendroient attaquer le çamp ſur la colline.

Dés que la Reine aprit, que c'étoit de la Grange, qui commandoit cette Troupe, elle députa vers lui le Laird d'Ormiſtoun, pour lui dire, qu'elle ſeroit bien aiſe de lui parler, & qu'il pourroit venir ſans rien craindre ; ce qu'il fit aprés avoir communiqué la choſe à ſes aſſociez, & obtenu leur permiſſion. Durant ſon entretien avec la Reine le Comte voulut obliger un ſoldat à tirer ſur lui, mais elle s'en aperçut, & l'empêcha par ſes cris & par les priéres qu'elle fit au Comte, de ne pas violer le ſaufconduit qu'elle avoit donné. Monſieur de la Grange declara à Sa Majeſté, que tous les Nobles étoient réſolus de la ſervir, & de l'honorer, pourvû qu'elle voulût abandonner le Comte de Bothwel, qui étoit le meurtrier de ſon mari, & qui ſelon les loix, ne pouvoit pas être ſon Epoux, étant déja marié avec la ſœur du Comte de

Huntly. Le Comte écouta une partie de ce discours ; & offrit le combat à celui qui oseroit soûtenir, qu'il avoit tué le Roi. *Vous aurez bientôt une réponse là-dessus*, lui repliqua la Grange ; & prenant son congé immédiatement aprés, il descendit de la colline, & fit son rapport aux Nobles, qui lui permirent de se battre avec le Comte. Monsieur de la Grange lui envoya donc un cartel, à quoi l'autre répondit, qu'il n'étoit ni Comte, ni Lord, mais Baron seulement, & qu'ainsi il y avoit trop d'inégalité entre leurs personnes. Il fit la même réponse à Tullibardine, & quand à la fin Milord Lindsay le défia, ce qui ôta tout prétexte de refuser le combat, le cœur lui manqua, & l'on connut que son bras n'étoit pas si vaillant que sa langue. La Reine fit revenir là-dessus Monsieur de la Grange, & lui dit, que si les Nobles vouloient faire ce qu'il avoit promis, elle quitteroit le Comte de Bothwel, & se viendroit rendre à leur camp. Sur quoi la Grange s'in-

forma des Nobles, s'il pouvoit faire une ſemblable promeſſe de leur part, & ayant obtenu plein pouvoir là-deſſus, il remonta ſur la colline, & vit partir le Comte de Bothwel. Aprés cela, il deſcendit encore une fois, & aſſura les Nobles du départ du Comte. Alors il eut ordre d'aller recevoir la Reine, qui vint au devant de lui & lui dit; *Laird de la Grange, je me rends à vous aux conditions que vous m'avez propoſées de la part des Nobles.* Là-deſſus elle lui donna la main, laquelle il baiſa d'une maniere fort reſpectueuſe, & prit enſuite le cheval de Sa Majeſté par la bride, le conduiſant vers les Nobles, qui venoient en même tems au devant d'elle.

Elle en fut traitée avec tout le reſpect, qui lui étoit dû, & lors que quelques-uns lui voulurent faire inſulte, Monſieur de la Grange & d'autres, qui ſavoient mieux leur devoir, y firent rentrer à coups d'épée ceux qui parlerent trop inſolemment. Sa Majeſté fut conduite cette nuit à Edinbourg, & logée

chez le Prefect de la Ville. En passant par les ruës, le commun Peuple cria contre elle d'une maniere si injurieuse, que cela faisoit pitié. Elle, au contraire, dit tout haut à ceux qui passoient, qu'elle étoit leur Reine légitime, & qu'elle ne doutoit pas, que tous les gens de bien ne lui portassent le respect auquel leur devoir les engageoit, & souffrissent, qu'on lui fit insulte. Malgré cela, il y en eut, qui pendirent un espéce de tableau ou d'enseigne à sa veuë, où l'on voyoit le Roi mort sous un arbre, & le jeune Prince à genoux, avec ces paroles : *Juge & venge ma cause, O Seigneur.* On dit que cette même nuit Sa Majesté écrivit au Comte de Bothwel, & qu'elle promit un present à un de ses gardes, s'il vouloit lui faire rendre la lettre à Dumbar. Elle nommoit dans cette lettre le Comte son cher cœur, lequel elle ne vouloit jamais oublier, ni abandonner, quoi qu'elle eût été forcée de s'éloigner pour quelque tems ; assurant qu'elle ne l'avoit fait, que pour le mettre à l'abri des

maux dont elle l'avoit vû menacé. Qu'elle le prioit de s'en consoler, & de se tenir sur ses gardes. Le Soldat delivra cette lettre aux Nobles associez, quoi qu'il eût promis le contraire, & ceux-ci en prirent un prétexte pour envoyer la Reine à Lockleven, pour y être gardée, ce qu'elle appelloit une contravention, à la parole qu'on lui avoit donnée. Eux au contraire disoient, que la Reine avoit manqué à sa parole, puis qu'ayant promis, qu'elle abandonneroit le Comte, elle lui avoit écrit du depuis de sa propre main, qu'elle ne l'avoit pas abandonné, & qu'elle ne l'abandonneroit jamais. Monsieur de la Grange l'excusoit cependant, & disoit, qu'ayant abandonné le Comte en effet, il ne se falloit pas étonner qu'elle lui donnât encore quelques douces paroles, & qu'il n'y avoit point de doute, que si on en usoit bien à son égard, & qu'on lui fit connoître d'une maniere respectueuse, combien de honte & de malheurs cet homme lui avoit attiré, elle ne le déte-

ſtât en peu de tems elle-même. Que pour cette raiſon, ſon avis étoit de la traiter avec douceur & avec reſpect. Mais les autres lui répondirent, qu'il y alloit de leurs biens & de leurs vies ; qu'ainſi il étoit néceſſaire de s'aſſurer de la perſonne de la Reine, & que quand elle auroit abandonné & oublié tout de bon le Comte, il ſeroit tems alors de raiſonner là-deſſus. Monſieur de la Grange en devint ſi chagrin & ſi mécontent, que s'il n'avoit pas vû la lettre, il auroit quitté le parti des Nobles aſſociez. Mais voyant que le tout conſiſtoit à ſe défaire promtement du Comte de Bothwel, qui de Dumbar s'étoit enfuy en Sheatland, il équippa deux vaiſſeaux & le pourſuivit avec le plus de viteſſe qu'il lui fut poſſible. En même tems Sa Majeſté écrivit une lettre à Monſieur de la Grange pour ſe plaindre de rude traitement qu'on lui faiſoit, & de ce qu'on ne lui tenoit pas parole : à quoi il répondit, qu'il avoit déja fait le même reproche aux Seigneurs aſſociez ;

mais qu'ils lui avoient montré une lettre écrite de ſa main au Comte de Bothwel, où elle lui promettoit avec des paroles fort tendres & fort conſolantes de ne l'abandonner & de ne l'oublier jamais; & que cela lui avoit fermé la bouche. Du reſte, qu'il s'étonnoit, que Sa Majeſté ne conſideroit point, que le Comte ne pouvoit pas être ſon mari légitime, étant déja marié avec une autre, laquelle il avoit abandonnée ſans aucun juſte ſujet. Que d'ailleurs elle ne pouvoit pas douter que ce ne fût le meurtrier de ſon mari; qu'ainſi il la ſupplioit trés-humblement, de le vouloir effacer tout-à-fait de ſon eſprit, puis que ſans cela il ſeroit impoſſible de recouvrer l'eſtime, l'amour, & l'obéiſſance de ſes Sujets. Il y ajouta pluſieurs autres bons avis qui marquoient la paſſion & le zéle qu'il avoit pour ſon ſervice. Sa Majeſté pleura à chaudes larmes en liſant cette lettre. Ce n'eſt pas qu'elle ne comprît fort bien, que ce qu'on lui avoit conſeillé, étoit bon & utile, mais

il lui étoit impoſſible de ſe ſurmonter tout d'un coup.

Les deux Vaiſſeaux de Monſieur de la Grange étant en état de faire voile, il s'embarqua ; & parmi ceux qui l'accompagnerent, il n'y en avoit point, qui le fiſſent de meilleur cœur, que le Laird de Tullibardine & Adam Bothwel Evêque d'Orkny. Ils prirent la route d'Orkny ; mais ayant apris, que le Comte s'en étoit enfui en Sheatland, ils le ſuivirent de ce côté-là. Ayant à la fin découvert ſon vaiſſeau, Monſieur de la Grange, qui ne voulut pas perdre de tems, ordonna aux mariniers de mettre toutes leurs voiles : mais eux ſçachant combien cette côte étoit dangereuſe, en firent difficulté, & ce ne fut que par de grandes menaces, qu'on les y obligea. Il arriva donc, que pour avoir voulu faire trop de diligence, le vaiſſeau échoüa, & quoi qu'il ne ſe perdit perſonne, cet accident donna au Comte le le tems d'échaper dans une felouque: ſon Vaiſſeau qu'il avoit abandonné fut pris avec le Laird de Tallow,

Jean Hephurn de Bartoun, Dalgleesh, & plusieurs Domestiques du Comte. Pour lui il s'enfuit en Danemarc, où il y fut resserré dans une étroite prison, où il perdit enfin l'esprit, & mourut miserablement. La Grange s'en retourna avec le Vaisseau du Comte de Bothwel & avec ses gens, qui declarerent d'abord toutes les circonstances du meurtre du Roi. Les Nobles associez en firent part incontinent au Roi de France, étant bien aises de lui pouvoir donner cette preuve de leur diligence, & du zéle avec lequel ils s'étoient employez en cette occasion.

D'ailleurs, aprés avoir mené la Reine à Lockleven, où ils se croyoient assurez de sa personne, ils delibererent sur les moyens de lui persuader, qu'elle se demît du gouvernement, pour le resigner au Prince son fils. A la fin ils tomberent d'accord, que mon frere Robert, qui avoit toûjours conservé quelque accés prés d'elle, seroit le plus propre à y réüssir. Mais il s'en excusa de bonne grace, & Milord Lindsay fut

choisi en sa place. On lui ordonna de proposer premierement la chose avec douceur, & au cas qu'elle n'y voulût pas consentir, de changer de ton, & de lui parler en des termes plus forts.

Les Comtes d'Athol & de Mar, le Secretaire Lidington & Monsieur de la Grange, qui vouloient du bien à la Reine, en avertirent mon frere, & lui conseillerent de dire franchement la verité à Sa Majesté, & de lui representer en même tems, que tout ce qu'elle promettroit ou signeroit en prison, ne lui pourroit être aucunement préjudiciable, dés qu'elle auroit recouvré sa liberté. Il leur répondit qu'il ne lui donneroit pas cet avis comme de lui-même; mais comme venant de ses meilleurs amis. Mais Sa Majesté fit quelque difficulté de suivre ce conseil, du moins en fit-elle semblant. Pourtant, quand elle apprit, que Milord Lindsay n'étoit guere loin, & qu'il venoit avec un air fort fier & fort brusque, elle se rendit à la nécessité, & dit à mon frere,

qu'elle ne vouloit pas contester avec lui, voyant que tout ce qu'elle feroit, seroit un jour reputé pour nul. De sorte qu'à l'arrivée de Milord Lindsay elle signa sa renonciation au gouvernement, dont elle se démit entre les mains du Prince, & de certains Seigneurs nommez en cet acte, qui devoient être Gouverneurs du Prince & du Pays. Sa Majesté desira seulement, que Milord Murray, qui étoit alors en France, fut declaré premier Régent.

Cela étant fait, les Seigneurs resolurent de couronner le Prince, & écrivirent en France pour en faire revenir le Comte de Murray; car il s'y étoit retiré aprés la mort du Roi, prévoyant les troubles qui en devoient naître. En même tems, il se fit une assemblée de certains Nobles à Hamilton, où se trouverent Milord Hamilton, Milord Pasky, Jean Hamilton Evêque de S. André, Milord Fleeming, Boid & plusieurs autres, vers lesquels ceux de l'association, resolurent de m'envoyer.

Au commencement je refusai cette commission, mais à la fin je l'acceptai sur l'avis du Secretaire Lidington, de Monsieur de la Grange & de quelques autres qui favorisoient la Reine en secret & qui jugeoient, que c'étoit son interêt, que le calme fût remis dans le Royaume, & que sans cela la vie même de la Reine ne seroit pas en sureté: car il y avoit beaucoup d'apparence, que ces Messieurs assemblez à Hamilton se déclareroient pour la Reine, & qu'il en naîtroit une guerre civile.

A mon arrivée à Hamilton, je leur fis connoître la commission que j'avois des autres Seigneurs assemblez; savoir, qu'aprés le meurtre du Roi, toutes les Nations voisines avoient crié contre les Ecossois, & que particulierement le Roi de France & la Reine d'Angleterre avoient fort pressé qu'on recherchât les auteurs d'un fait si abominable; & qu'on les châtiat; Qu'ils avoient trouvé, que c'étoit le Comte de Bothwel & quelques autres qui l'avoient assisté, &

qu'ils en avoient châtié ceux, dont ils avoient pû se saisir. Que ce qui étoit arrivé ensuite étoit connu à tout le Pays. Que la Reine avoit resigné le Gouvernement entre les mains du Prince, lequel ils étoient resolus de couronner en peu de tems : mais que ne voulant préjudicier aux droits ou prérogatives de personne, ils se croyoient obligez de leur faire connoître ce dessein, les priant de vouloir venir se joindre à eux & assister au couronnement, pour maintenir leurs propres priviléges, aussi bien que la paix & le repos du Royaume. Quelques-uns des plus jeunes répondirent qu'ils ne pouvoient pas croire que la Reine se fût démise du Gouvernement, & qu'en cas qu'elle l'eût fait, cela ne pourroit être d'aucune conséquence, ne l'ayant fait que par crainte ; Mais l'Evêque qui avoit plus d'experience qu'eux, leur fit connoître qu'ils avoient tort, & que les Seigneurs assemblez à Sterling avoient agi en personnes raisonnables & sages. Aprés cela, ayant un

peu deliberé à l'écart avec les autres, il revint,&me fit la réponse suivante.

Nous sommes obligez aux Nobles, qui vous ont deputé vers nous avec des ordres, qui ne nous sauroient être qu'agréables, & nous sommes resolus de concourir avec eux au même but qu'ils se sont proposé, pourvû qu'ils nous donnent une sureté suffisante sur ce que vous venez de nous dire de leur part : en faisant cela, ils nous obligeront à bien interpreter ce qu'ils ont fait jusqu'ici, & ce qu'ils ont résolu de faire : s'ils nous avoient fait part de leur dessein, nous en aurions aussi voulu prendre dans son execution, & n'aurions pas été les derniers à poursuivre les meurtriers du Roi. D'ailleurs, si nous nous sommes assemblez ici, ce n'est pas pour offenser les Seigneurs associez, mais pour nous tenir seulement sur nos gardes, ayant apris qu'un si grand nombre de Nobles, de Barons & de Bourgeois s'étoit assemblé, sans qu'on nous eût fait connoître pour quel dessein.

Etant revenu avec cette réponse à Sterling, tous ceux qui étoient raisonnables & bien intentionnez, en témoignoient être satisfaits ; mais les

autres disoient, que j'avois embelli l'histoire, & rapporté une réponse plus honnéte, que l'on ne m'avoit donné, de sorte qu'on vit clairement, que dés lors il y avoit déja de la dissension parmi eux. Car ceux qui suivoient les sentimens & les intrigues de la Cour d'Angleterre, ne travailloient pas à l'établissement du repos de nôtre Etat, & il y en avoit, qui vouloient pousser leurs desseins particuliers contre la Maison d'Hamilton, dans l'esperance de pêcher en eau trouble. De sorte que les Hamiltons, qui pensoient tout de bon ce qu'ils avoient avancé, furent rebutez. Car on ne leur voulut pas permettre d'assister au Couronnement du Prince, ni même leur donner un acte de sureté, que cette irrégularité ne leur seroit pas préjudiciable pour l'avenir; ce qui causa ensuite beaucoup de malheurs & de troubles. Car voyant qu'on les maltraittoit, & qu'on ne vouloit pas de leur amitié, ni de leur assistance, ils firent bande à part pour leur sûreté & défense particuliere, & attire-

rent dans leur parti la plûpart de ceux qui avoient demeuré neutres jusques-là. Ceux de ce parti furent appellez ensuite les Seigneurs de la Reine.

J'ai dit ci-dessus, qu'on avoit écrit au Comte de Murray pour le faire revenir en Ecosse. Dés qu'on aprit qu'il étoit arrivé à Londres, les Seigneurs associez me députerent pour l'aller recevoir à Berwik, & pour lui apprendre qu'on lui destinoit la dignité de Regent. Je n'étois pas faché de me voir chargé de cette commission, parce qu'elle avoit été concertée par des gens bien intentionnez, qui croyoient qu'il étoit à propos de lui donner de bons avis de bonne heure. L'instruction que je reçus des Associez en géneral étoit d'informer le Comte de Murray de leurs procedures & de l'état présent des affaires, comme aussi de lui persuader, de ne rien traiter avec la Reine sans leur participation. Car ils apprehendoient qu'il ne se laissât flêchir, & qu'il ne voulût pas la traiter aussi rudement,

que quelques-uns d'eux le desiroient.

Il y en avoit pourtant quelques-uns de cette ligue, qui continuoient toûjours dans le respect qu'ils devoient à Sa Majesté, & qui regardoient son malheur avec compassion. Aussi ne s'étoient-ils joints aux autres, que pour sauver la vie du Prince, qui étoit en danger, & pour punir les meurtriers de son Pere. Parmi ceux-là étoient le Comte de Mar, celui d'Athol, le Secretaire Lidington, les Lairds de Tullibardin & de la Grange. Ceux-ci me donnerent une instruction particuliere pour le Comte, & m'ordonnerent de le prier de leur part, de traiter la Reine avec douceur & avec respect, & lui procurer autant d'avantages, qu'il lui seroit possible. Non pas qu'ils lui voulussent conseiller de manquer en aucune façon à ce qu'il devoit aux Seigneurs de la Ligue, tant qu'ils voudroient en bien user avec lui, mais de se tenir seulement en état de les pouvoir contrebalancer en cas de besoin, & quand

ils voudroient faire les mutins, pour n'avoir pas obtenu de lui tous les benefices qu'ils lui pourroient demander un jour. Qu'en de semblables occasions il lui seroit utile de s'être toûjours tenu avec la Reine en des termes d'accommodement, puis que la crainte que ces Messieurs auroient qu'il ne remît la Reine en liberté, les rendroit plus souples & plus dépendants de sa volonté. Il parut approuver fort cet avis, mais il fit semblant de n'avoir nulle envie d'accepter le Gouvernement; aussi le refusa-t-il d'abord tout court, quoi que je fusse informé par quelques-uns de sa suite, qu'il avoit été bien-aise d'apprendre qu'on le vouloit faire Regent. Il arriva avec lui un Ambassadeur de France, qui avoit ordre de consoler la Reine prisonniere, & d'interceder pour Elle. Mais il s'en aquita bien froidement; car il dit aux Seigneurs, qu'il n'étoit pas venu pour les offencer. Que l'ancienne alliance entre la France & l'Ecosse n'étoit faite avec

aucun Prince ; mais entre les Etats des deux Royaumes, & entre ceux qui gouvernoient pour ce tems-là.

Le Comte de Murray ayant conferé avec tous ses amis, se laissa persuader d'accepter le Gouvernement. Mais quand il alla voir la Reine à Lockleven, au lieu de la consoler & de suivre le bon conseil qu'on lui avoit donné, il l'accabla d'abord d'injures & de reproches, & lui causa le plus sensible chagrin, dont peut être elle eût été jamais atteinte. Nous autres qui témoignames n'être pas contens de ces manieres, en perdimes ses bonnes graces. Les injures qu'il dit à Sa Majesté étoient d'une nature à rompre pour jamais toute amitié & confiance entre elle & lui.

J'ai déja dit, que les Seigneurs assemblez à Hamilton, furent rebutez, & qu'on ne les voulut pas recevoir en societé. Car la grande quantité de factieux l'avoit emporté sur le petit nombre de personnes raisonnables & bien sensées. C'est ce qui obligea ces Seigneurs de s'as-

sembler à Dumbarton ; & de se liguer contre les Lords du Roi (car c'est ainsi qu'on les nommoit) sous pretexte de vouloir établir la Reine en liberté ; ce qu'ils n'auroient pas entrepris si les autres ne les avoient traités avec tant de mépris. Cependant le prétexte que les nouveaux associez avoient pris, quoi qu'il parût être favorable à la Reine, ne laissa pas de mettre sa vie en grand danger, & causa à la fin sa perte. Car l'espérance qu'elle avoit d'augmenter le nombre de ses partisans & amis, quand elle seroit libre, lui fit embrasser les moyens d'échapper de prison avant que les conjonctures fussent entierement favorables, & avant que d'avoir duëment travaillé à recouvrer l'estime & l'affection de ses Sujets. Cependant le Regent, tout rude qu'il avoit été dans son premier entretien avec la Reine, ne laissoit pas d'être flexible, & avec le tems Sa Majesté l'auroit pû aisément gagner par sa douceur, par sa prudence, & par les bons offices de

ſes amis. La conféderation des nouveaux Aſſociez contenoit les raiſons & les conditions ſuivantes.
„ Ayant conſideré, que Sa Ma-
„ jeſté nôtre Reine ſouveraine eſt
„ detenuë en priſon à Lockleven &
„ que la plûpart de ſes fidéles Sujets
„ ne ſauroient avoir accés auprés
„ d'elle, & voyant d'autre part, que
„ c'eſt nôtre devoir de travailler à la
„ liberté & ſureté de Sa Majeſté,
„ Nous Comtes, Lords, & Barons
„ ſouſſignez promettons de bonne
„ foi, d'employer tout ce qui ſera
„ en nôtre pouvoir, & tous les
„ moyens raiſonnables, afin qu'elle
„ ſoit remiſe en liberté à des condi-
„ tions qui puiſſent être compatibles
„ avec l'honneur de Sa Majeſté,
„ avec le bien de tout le Royaume,
„ & avec la ſureté de ces Nobles,
„ qui tiennent Sa Majeſté en priſon,
„ & qu'aprés cela nôtre Royaume
„ puiſſe être gouverné conjointe-
„ ment par la Reine & par la No-
„ bleſſe, d'une maniere que le repos
„ & la juſtice y ſoient rétablis. Mais ſi-

ces Nobles, qui gardent présente- „
ment Sa Majesté en prison, refusent „
de la remettre en liberté sur des "
conditions si équitables, lesquelles "
nous venons d'alleguer, en ce cas- "
là nous nous employerons nous- "
mêmes, nos enfans, nos amis, "
nos domestiques & nos vassaux, "
avec nos corps & nos vies pour re- "
mettre Sa Majesté en liberté de la "
maniere susdite; pour concourir "
aussi au châtiment des meurtriers "
du Roi, & pour travailler ensemble "
à la sureté du Prince, en sorte que "
nous en puissions répondre devant "
Dieu, & à nôtre propre honneur. "
Pour cet effet l'un assistera l'autre "
de tout son pouvoir, & si l'on nous "
vouloit attaquer tous ensemble, ou "
quelques-uns de nous en particu- "
lier, pour avoir agi en conformité "
de ce qui est dit ci-dessus, en ce "
cas, nous promettons de bonne foi "
d'embrasser les interêts les uns des "
autres, sous peine d'infamie & de "
parjure. Ainsi Dieu nous soit en "
aide, En témoignage de quoi nous "
avons souscrit & signé la presente "

de nos propres mains. A Dumbar- «
ton le jour de ***.

St. André.	*Fleeming.*
Argile.	*Herris.*
Huntly.	*Skirling.*
Arbroth.	*Killvvonning.*
Gallvvay.	*Will: Hamilton, &*
Roſſ.	*Sanchir Chevallier.*

Ce fut ce petit nombre qui fit le commencement d'une nouvelle Ligue, & enſuite tous ceux qui êtoient mécontens, ou qui avoient quelque querelle ou démêlé particulier avec quelque Lord Royaliſte ſe mirent du côté des nouveaux Confederez, eſperant l'emporter ſur leurs adverſaires, en cas que leur faction gagnât le deſſus. La plûpart prirent parti par caprice, ſans ſonger au bien du Royaume, ou de la Religion.

Cependant la Cour d'Angleterre ſoufloit le feu de toutes les manieres imaginables, offrant ſon ſecours aux deux partis. En public, elle feignoit d'être pour la faction des Royaliſtes, car elle êtoit la plus forte & la plus conſiderable, & en

ſecret elle animoit & encourageoit ceux qui ſe nommoient les partiſans de la Reine, & leur faiſoit entendre, que leur cauſe étoit la plus juſte, & que ſans la Reine, il n'y avoit point d'autorité legitime en Ecoſſe. Perſonne ne peut mieux ſavoir ces intrigues que moi, qui étois fort familier avec tous les Ambaſſadeurs Anglois, qui furent envoyez en Ecoſſe, car je les avois connus longtems auparavant en France, durant leur banniſſement ſous le Regne de la Reine Marie. C'étoient Meſſieurs Randolph, Nicolas Trogmorton, Dayſon, Killegrew, & le Maréchal de Berwik, parmi leſquels Nicolas Trogmorton étoit le plus franc, & le plus honnête. Car il avoit toûjours en vuë l'union des deux Royaumes, & ſavoit, que perſonne ne pouvoit plus juſtement prétendre en devenir le Chef, que nôtre Reine & ſon Fils. Auſſi, quand il voyoit que Randolph ſemoit la diſcorde de tous côtez, il le diſoit franchement à mon frere & à moi, déteſtant cet homme; pour ſes menées & prati-

ques diaboliques. Il abhorroit même en ce tems-là tout le conſeil d'Angleterre, & nous informoit ſouvent en bon ami des reſolutions & des meſures qu'on y prenoit pour troubler l'Ecoſſe de plus en plus. Entr'autres choſes il nous dit une fois, qu'un de leurs premiers Conſeillers avoit propoſé aux autres, qu'il étoit neceſſaire pour le bien de l'Angleterre, de fomenter les troubles de l'Ecoſſe auſſi bien que ceux de la France, & du Pays bas, en fourniſſant quelque aſſiſtance au parti le plus foible. Que par là l'Angleterre ne ſe rendroit pas ſeulement conſiderable, mais qu'elle vivroit en repos & s'enrichiroit des pertes de ſes voiſins. Que cet avis avoit été approuvé de la plûpart de ceux du Conſeil, mais qu'un d'entr'eux plus honnête que le reſte, avoit dit que cette maxime ſeroit bonne parmi des Payens, mais qu'elle n'étoit nullement de miſe parmi les Chrêtiens, ni même ſi utile qu'elle le paroiſſoit. *Premierement*, avoit-il ajoûté, *la France*

eſt un Royaume ſi puiſſant, que s'il connoiſſoit ſes forces, il ſeroit en état d'oprimer tous ſes voiſins; ainſi ſi nous nous mêlons trop de ſes affaires, il pourroit tourner ſes forces contre nous-mêmes, à moins que de donner une aſſiſtance plus conſiderable au Prince de Condé, ce qui nous ſeroit trop à charge. Pour ce qui eſt du Pays-bas, les troubles qui y ſont, nous ſont préjudiciables, parce qu'ils incommodent nôtre commerce, l'unique ſource de nos richeſſes. Pour ce qui eſt de l'Ecoſſe, c'eſt manifeſtement contre nôtre interêt de la broüiller, pendant que le Comte de Murray en eſt le Regent, car il eſt nôtre ami, & pourvû qu'il ait les mains libres, il ſera toûjours prêt à nous ſecourir dans le beſoin. Un autre Conſeiller avoit répondu que tout cela étoit vrai, mais que le Comte de Murray n'étoit pas immortel, & qu'ainſi il ſeroit bon de donner toûjours de la beſogne à l'Ecoſſe. Que cet avis l'avoit emporté, & que c'étoit là-deſſus que rouloit la conduite de l'Angleterre. Auſſi les gens d'eſprit en Ecoſſe s'en appercevoient-ils bien, & voyoient aſſez clair en la conduite de cette Cour-là,

Mais d'autres aveuglez par leurs passions, ne le purent comprendre que sur la fin de la Tragedie ; de sorte que toûjours échauffez & envenimez les uns contre les autres, ils étoient toûjours prêts à se déchirer.

Le Comte de Murray ayant accepté le Gouvernement, pressa fort qu'on mît toutes les Places fortes en sa puissance ; & particulierement les Châteaux d'Edinbourg, de Dumbar, & de Dumbarton. Celui d'Edinbourg étoit toûjours demeuré entre les mains de Monsieur Jacques Balfour, qui avoit assisté les Nobles en la poursuite des meurtriers du Roi, & qui étoit effectivement encore de leur parti, & de celui du Regent. Neanmoins le Regent ne lui vouloit pas laisser le Gouvernement de ce Château, & Balfour s'en vouloit bien démettre, pourvû que ce pût être entre les mains de Monsieur de la Grange, sur l'amitié duquel il se reposoit le plus. Cela lui fut accordé par le Regent, à qui ce Château & les autres Places fortes furent délivrées

immédiatement aprés. En ſuite il prit un grand ſoin d'exterminer les Voleurs, & de rétablir la ſureté ſur les frontieres. Il ne prit pas moins de peine à faire exercer la juſtice au dedans du Pays, mais il n'êtoit pas aſſez exact à réunir les eſprits ſous l'autorité Royale ; en quoi il auroit pû facilement réüſſir, en procurant à ceux du parti contraire une ſureté entiere pour leurs biens & pour leurs vies, & en leur ôtant par là la néceſſité de ſe cantonner. Mais parmi ceux qui êtoient autour de lui, il y en avoit beaucoup qui n'avoient en vuë que leurs propres interêts, & qui ne vouloient pas laiſſer échapper l'occaſion, qu'ils croyoient avoir en main, de s'enrichir des dépoüilles d'autrui. Ils êtoient ſi aveuglez par leur avarice & par leur ambition, qu'ils ſe figuroient toutes choſes auſſi faciles, qu'êtoit violent le déſir qu'ils avoient de les obtenir. Par malheur, le Regent ſe laiſſoit gouverner par ces gens-là, & ſuivant leurs conſeils, il faiſoit de tems en tems des mécontens, &

groffiffoit par là le patti contraire ; qui pour mieux autorifer fes démarches dans l'efprit du peuple, & pour en rendre fa faction plus forte, faifoit fon poffible pour faire fortir la Reine de Lockleven, ne fe donnant pas le tems de laiffer venir les chofes à leur maturité. Le Regent en fut averti affez fouvent par ceux-là même qui êtoient du Parti contraire, & qui fe flatoient de pouvoir recouvrer par fes bonnes graces cette trahifon ; mais il s'êtoit déja fi fort accoûtumé à préter l'oreille à fes flateurs, qu'il êtoit devenu fourd à tout ce qui pouvoit venir d'ailleurs.

Cependant la Reine échappa de prifon, conduite par George Duglas, frere du Laird de ce nom, & & beaufrere du Regent avec lequel il êtoit mal en ce tems-là. On foupçonna Madame fa Mere d'y avoir auffi contribué. Milord Seatoun &, quelques autres de la Maifon des Hamiltons avec leurs clients, reçurent Sa Majefté, quand elle débarqua à la fortie du Logh,

& l'escorterent jusques à Hamilton.

Le Regent étoit alors à Glascow, pour y présider à l'administration de la justice ; mais ayant apris cette nouvelle, il ne songea plus qu'à publier des manifestes, & à lever des Troupes. Un Ambassadeur de France nommé Beaumont, lequel j'avois conduit à Glascow, & à qui j'avois procuré la liberté de voir la Reine, pendant qu'elle étoit encore prisonniere, n'ayant été que dix jours en Ecosse, & voyant tant de monde assemblé en si peu de tems, ne s'en put pas assez étonner. Il alloit d'un parti à l'autre ; & faisoit des propositions de paix; mais sans effet. Sa Majesté n'étoit pas resoluë de hazarder le combat ; mais d'aller au Château de Dumbarton, & d'y attendre jusques à ce que ses Sujets rentrassent peu à peu dans leur devoir. Mais l'Evêque de St. André, la Maison des Hamiltons, & les autres Seigneurs de cette Ligue se voyant bien plus forts en nombre que leurs Ennemis, étoient resolus de

combattre, persuadez qu'en gagnant la bataille, ils pourroient s'assûrer de la personne du Regent, leur grand ennemi, & gouverner ensuite la Reine & tout le pays à leur fantaisie. Il y en avoit qui croyoient que l'Evéque avoit dessein de marier la Reine aven Milord Hamilton en cas que la victoire se declarât pour eux, & quelques-uns qui y avoient été presens, m'ont assûré du depuis, que la Reine même avoit témoigné de le craindre, & que ç'avoit été pour cette raison, qu'elle avoit voulu se laisser conduire à Dumbarton, & qu'elle m'avoit fait dire par l'Ambassadeur de France, le même jour que la bataille se donna, qu'elle seroit bien aise, que le Secretaire Lidington & Monsieur de la Grange voulussent proposer une conference, où les Commissaires des deux Partis pussent terminer le tout à l'amiable, & sans effusion de sang: que de son côté elle y deputeroit Milord Herris & quelques autres. Elle m'avoit fait écrire par mon frere à peu prés dans les mêmes termes,

la même matinée qui preceda la bataille. Mais cette armée, qui se nommoit celle de la Reine, s'avança si fierement, que le combat ne se put plus éviter.

Le Regent & son monde marchoient à pié, il n'y avoit que le Laird de la Grange, Alexandre Hume & Manderstoun, avec environ deux cens autres qui faisoient le corps de la Cavalerie. La Grange, qui avoit déja reconnu le Pays, fit prendre à chaque cavalier un fantassin en croupe, qu'il mena avec beaucoup de diligence jusqu'au bas de la colline, où il y avoit un défilé par lequel l'Ennemi étoit obligé de passer, & y ayant trouvé quelques jardins & cabanes, il y posta les fantassins si avantageusement, que l'avant-garde ennemie, qui montoit fierement sur la colline, perdit beaucoup de monde; de sorte que n'osant guere se reposer dans un endroit où il faisoit si chaud, les Soldats avoient déja perdu haleine, lors qu'ils rencontrerent l'avant-garde du Regent. En cet endroit le

brave Lord Hume combatoit à pied la pique à la main & fit des merveilles. Son beau-frere le Laird de Cesfoord n'en fit pas moins & releva Hume, quand il le vit abattu à coups de mousquet, qu'on lui avoit donné sur la tête ; car le combat étoit opiniâtre de ce côté-là, & les Soldats, aprés avoir déchargé leurs mousquets, s'en servoient comme de massuës pour en abattre leurs Ennemis. Hume y reçut plusieurs blessures, principalement à la cuisse.

Du côté de la Reine le Comte d'Argile commandoit le corps de bataille, & le Lord d'Arbroth l'avant-garde. De l'autre côté le Regent menoit la bataille, & le Comte de mortoun l'Avant-garde. Le Regent connoissant la grande experience de Monsieur de la Grange, lui avoit recommandé de prendre garde à tout, d'encourager le monde, & de secourir ceux qui en auroient le plus de besoin. Il s'apperçût que dés le premier choc, l'Aîle droite de l'avant-garde du Regent, qui êtoit composée

des milices de la Baronie de Ranthrow commençoit à plier. C'est pourquoi il se rendit de ce côté-là, & leur dit, que l'Ennemi plioit déja, les priant de soûtenir encore un peu, jusques à ce qu'il leur pût amener quelque renfort. De-là il alla trouver le Comte Regent en toute diligence, & lui dit que les Ennemis étoient en desordre, & qu'ils commençoient à se retirer derriere le village, le priant de lui fournir une petite troupe de gens frais pour aller avec lui. Dans le moment Milord Lindsay, le Laird de Lockleven, Monsieur Jacques Balfour, & les Domestiques du Regent se joignirent à lui, le suivirent, & renforcerent cette aîle qui s'étoit laissé ébranler. Aprés un combat fort opiniâtre, l'Ennemi fut poussé, & mis en déroute. Il n'y avoit pas assez de cavalerie pour les poursuivre, & le Regent crioit toûjours, qu'on ne tuât point, mais qu'on donnât quartier. Et comme Monsieur de la Grange n'étoit pas cruël, le carnage n'y fut pas grand. Ce fut à la pre-

miere rencontre, là où Monſieur de la Grange avoit ſi avantageuſement poſté de l'Infanterie au paſſage du défilé, qu'il y eut le plus de monde de tué.

La perte de cette bataille fit perdre courage à Sa Majeſté; auſſi ne ceſſa-t-elle point de fuïr, qu'elle ne fût arrivée en Angleterre; croyant qu'aprés toutes les belles promeſſes que la Reine Eliſabeth lui avoit faites, tant avant; que durant ſa priſon, elle y ſeroit fort en ſureté. Mais tout le monde vit dans la ſuite, comment elle s'acquitta de ſa parole. Car non-ſeulement elle refuſa de voir nôtre Reine, aprés avoir ſi ſouvent témoigné qu'elle mouroit d'impatience de parler avec elle; mais elle la fit mettre en priſon; & à la fin elle lui fit ôter la vie.

Cela me remet dans l'eſprit ce que mon frere Robert m'a raconté. C'eſt que dans le tems qu'il avoit pris le plus de peine pour établir une bonne intelligence entre les deux Reines & que l'on avoit parlé du lieu de leur

leur entrevuë, un certain Ecoſſois nommé Baſſintoun, qui avoit beaucoup voyagé & paſſoit pour grand Aſtrologue, le vint trouver, & lui dit; *mon cher Monſieur, on me fait des rapports ſi avantageux de vôtre perſonne, que je vous en aime de tout mon cœur. C'eſt pourquoi je ne ſaurois me diſpenſer de vous faire connoître que toute vôtre peine eſt perduë, & que vôtre negociation ſera ſans effet. Car premierement, les deux Reines ne s'abboucheront jamais, & jamais il n'y aura une amitié ſincere entr'elles, mais toûjours bien de la jalouſie & de la haine ſecrette. A la fin vôtre Reine eſt menacée de captivité & de ſa derniere ruine. C'eſt ce qu'elle doit attendre de la Reine d'Angleterre.* Mon frere répondit qu'il n'avoit nulle curioſité de ſavoir les choſes qui s'aprenoient à l'école du Diable, que ce n'étoient que des fauſſetez, & qu'il ſeïoit mal à un Chrêtien de ſe mêler de ces ſortes de ſciences. Baſſintoun repliqua; *mon bon Monſieur Melvil, n'ayez pas une ſi mauvaiſe opinion de moi. Je ſuis Chrêtien, de la même Réligion que vous, je crains Dieu & ne me*

ſuis jamais attaché à des ſciences défenduës, comme vous ſemblez le croire, mais à celles que Melanchton, ce grand Théologien croit être permiſes, & qui s'enſeignent publiquement dans les Academies Chrétiennes. C'eſt par ces ſciences là, où, comme dans toutes les autres, les uns réüſſiſſent bien & les autres mal, que j'ai apris que la Couronne d'Angleterre parviendra enfin de droit à un Ecoſſois, & qu'à l'heure que je vous parle ceux qui doivent poſſeder de grands héritages en Angleterre, ſont dêja nez. Mais helas! il ſera répandu bien du ſang, avant que cela arrive, & ſi les régles de ma ſcience ſont ſures, le Roi d'Eſpagne ſe mêlera de l'affaire, & pour payement de ſon ſecours, ſe fera donner une partie du butin, lequel il ſera trés-difficile de retirer aprés cela de ſes mains.

La Reine s'étant démiſe du gouvernement de la maniere que j'ai dit ci-deſſus, & le Comte de Murray étant créé premier Regent du Royaume, c'eſt de lui & de ſa conduite que je dois parler, aprés la fuite de Sa Majeſté. Aprés la bataille de

Langside, le Regent visita le pays, & s'empara des terres & des biens confisquez de ceux, qui s'étoient trouvez à la bataille dans le parti de la Reine, faisant raser quelques-unes de leurs maisons, & distribuant les terres à ses serviteurs & créatures.

La Cour d'Angleterre êtant fort clairvoyante, & particulierement le Secretaire Cecil, elle connut bientôt ceux qui avoient quelque credit auprés du Régent. C'êtoient la plûpart des gens aussi pleins d'ambition & d'avarice, que dépourvûs d'honneur & de probité. Aussi avoient-ils fait une societé entr'eux, dont le but êtoit de s'assister & de s'avancer les uns les autres, & d'exterminer tous ceux, qui êtoient trop gens de bien pour s'engager avec eux dans la même intrigue, quelques services qu'il pussent avoir rendus auparavant au Regent. La Cour d'Angleterre n'eut pas beaucoup de peine à corrompre ces gens-là, & ce fut par leur moyen, que le Regent fut poussé à aller lui-même

en Angleterre pour y accuſer la Reine légitime devant celle d'Angleterre & ſon Conſeil, au grand deshonneur de ſa Nation & de ſon Prince. Car la Reine d'Angleterre, qui avoit fait une ſi mauvaiſe action, que de retenir priſonniere une Reine, qui êtoit venu ſe jetter entre ſes bras, croyant y trouver un azyle aſſuré contre ſes Ennemis, avoit beſoin de quelque prétexte pour juſtifier une conduite ſi étrange, d'autant plus que les Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangeres lui faiſoient inceſſamment des reproches là-deſſus.

Le Regent fut accompagné en ce voyage d'Angleterre du Comte de Mortoun, de Milord Lindſay, du Laird de Lockleven, de l'Evêque d'Orcknay, de l'Abbé de Dumfarmling, de Meſſieurs Jaques Macgil, Henry Balnears, George Buchanan, le Laird de Pittarrow, George Duglas Evêque de Murray, Jean Wood Secretaire du Regent, Nicolas Elphinſtoun, le Secretaire Lidington, Alexandre Hay, Alexandre Hume

de Noorth Berwik, le Laird de Cleesh, & de plusieurs autres Barons & Gentilshommes, dont les uns vouloient être du voyage par curiosité, les autres pour l'amour du Regent & pour lui faire la cour; il y en avoit aussi qui n'ayant pas pû le dissuader de sa folle entreprise en Ecosse, esperoient y mieux réüssir en Angleterre, par l'entremise de ceux qui souhaitoient l'union des deux Couronnes, & qui favorisoient le droit de nôtre Reine & de son Fils. Car ceux qui êtóient des Seigneurs de la Reine (comme on les nommoit) & qui étoient venus en Angleterre pour défendre la cause de Sa Majesté, n'avoient pas assez de crédit, ni d'habitudes en ce Pays-là, & n'osoient dire leurs sentimens qu'à peu de gens, dont l'honnéteté & la discretion leur étoit connuë. Ces Lords de la Reine étoient Herreis, Boid, Fleeming, Livingstoun, l'Evêque de Ross, & quelques autres, avec mon frere Robert, qui travailloit à rendre autant de bons services à la Rei-

ne qu'il lui étoit possible.

Le Duc de Norfolk, le Comte du Sussex, & plusieurs autres Conseillers furent envoyez à Yorck, pour y entendre ce qu'on proposeroit à la charge de nôtre Reine, & pour y présider en qualité de Juges aux differents qu'il y avoit entre les Lords du Roi & ceux de la Reine.

Au premier jour de la session, le Duc de Norfolk dit au Regent, qu'il falloit faire hommage de la part du Roi d'Ecosse à la Couronne d'Angleterre, pensant avoir grande raison d'insister là-dessus, puis qu'un Regent d'Ecosse venoit plaider sa cause devant le Conseil d'Angleterre. Le Regent rougit à cette proposition, & ne sut qu'y répondre. Mais le Secretaire Lidington prit la parole, & repliqua au Duc, que quand on auroit restitué à l'Ecosse le Pays des Huntingtoun avec les autres terres que les Ecossois avoient possédées autrefois en Angleterre, alors l'hommage seroit rendu pour ce Pays & pour ces Terres; mais nullement

pour le Royaume d'Ecosse, puis qu'il êtoit plus libre & plus indépendant que celui d'Angleterre, & qu'on n'y avoit pas encore payé le denier de St. Pierre.

Il êtoit aisé de voir que le Duc vouloit gagner du tems, & qu'il n'êtoit pas bien aise d'entrer en discussion d'une affaire si odieuse. Aussi le tems fit connoître qu'il avoit ses raisons; mais il ne trouvoit, à ce qu'il a dit du depuis, aucun homme assez sage & assez honnête, pour oser lui ouvrir son cœur. A la fin il resolut de s'en expliquer au Secretaire Lidington, & il lui dit, qu'il l'avoit toûjours reconnu pour un homme d'esprit; mais que depuis qu'il êtoit venu accuser sa propre Reine, il ne savoit plus qu'en penser. *Y a-t-il en Angleterre*, continua-t-il, *des Juges competans pour examiner la cause d'une Reine d'Ecosse? Est-ce que nous pourrions-nous résoudre à deshonorer la mere de nôtre Roi? Et comment pourrions-nous un jour répondre de nos actions, si nous rendions son titre & son droit douteux, en voulant mettre l'honneur de sa mere en dou-*

te? Vous auriez mieux fait, vous qui êtes ses Sujets, de couvrir ses foiblesses si elle en a, & de laisser le soin de les corriger ou de les punir au bon Dieu, qui est le seul juge des Princes Souverains. Lidington s'excusa, comme il pouvoit le faire légitimement, & déclara qu'il n'étoit venu avec les autres, que pour empêcher cette accusation, & qu'ayant vû qu'en Ecosse le Laird de la Grange & plusieurs autres y avoient travaillé en vain auprés du Regent, il avoit esperé trouver en Angleterre des gens qui eussent assez de crédit prés de lui, pour lui faire abandonner un dessein si honteux. Qu'il étoit trés-ravi de voir que le Duc étoit lui-même de ce sentiment, & qu'il le supplioit d'en vouloir parler au Regent, qui n'étoit poussé à cette affaire que par de mauvais Conseillers, qu'il avoit autour de lui, & qui étoient pour la plûpart ses ennemis secrets. Le Duc demanda là-dessus; si le Regent étoit homme à garder le secret, & en ayant été assuré de Lidington, il prit occasion d'entrer en discours

avec lui le lendemain, lui remettant en memoire le commencement de leur amitié au ſiege de Leith, quand ils s'êtoient entr'aidez à chaſſer les François de l'Ecoſſe. Enfin le Regent lui ayant promis le ſecret, & ayant aſſuré qu'il ſeroit ſon ami jusqu'à la mort, le Duc lui déclara; qu'il vouloit être toûjours fidéle à la Reine Elizabeth; mais qu'elle ne ſe mettoit gueres en peine de ce qui pourroit arriver aprés ſa mort, ni des troubles qui en pourroient naître, ſi ce point de la ſucceſſion demeuroit indécis. Qu'il étoit pourtant néceſſaire d'y ſonger, & que le meilleur moyen de prévenir beaucoup de maux ſeroit de mettre cet article hors de diſpute. Qu'on avoit tâché d'en déterminer quelque choſe à chaque Parlement qui s'êtoit tenu; mais que ç'avoit toûjours été au grand mécontentement de la Reine, qui aimoit mieux laiſſer cette affaire indéterminée, & qui ne ſe ſoucioit guere du ſang, qui pourroit être repandu aprés ſa mort. *Tout le droit eſt du côté de la Reine & du Roi*

d'Ecosse son fils, & la chose seroit déja hors de contestation, si de malheureux accidens, qui sont survenus, n'avoient rompu toutes les mesures. Mais cela n'empêchera pas, que tout ce que nous sommes encore de gens de qualité bien intentionnez, ne travaillions à redresser les choses, & que nous ne fassions tout ce qui nous sera possible pour le bien & l'avantage de nôtre Patrie, comme nous y sommes obligez. Mais à quoi pensez-vous, vous autres, quand vous venez accuser ici vôtre propre Reine? Car quand même elle auroit fait, ou souffert qu'on fît du tort à son mari, il ne falloit pas pousser la chose à un point, qui fût préjudiciable au Prince son fils, sur lequel l'Angleterre a les yeux attachez. Je suis envoyé ici, continua t-il, *pour entendre ce que vous voulez dire à la charge de vôtre Reine; mais jamais la mienne ni moi ne donnerons aucune decision sur cette affaire, & afin que vous puissiez être convaincu là-dessus, vous ferez bien, quand à la session prochaine je vous demanderai, que vous délivriez les Chefs d'accusation par écrit, de demander préalablement un acte signé de la*

main de la Reine, où elle promette de prononcer la ſentence immédiatement aprés que vous aurez juſtifié vôtre accuſation, & qu'autrement vous ne voulez pas ouvrir vôtre paquet. Si alors Sa Majeſté refuſe de vous donner ce que vous deſirez, comme elle fera infailliblement, vous n'aurez plus ſujet de douter de la verité de ce que je viens de dire, & vous aurez en même tems un prétexte légitime de ne pas paſſer plus outre.

Le Regent prit cet avis du Duc en tres-bonne part, & n'en dit rien qu'au Secretaire Lidington & à moi. Il nous en fit part le même ſoir, & nous témoigna être reſolu de ſe regler là-deſſus. De nôtre côté nous ne manquions pas de le fortifier dans un ſi bon deſſein. A la ſeſſion ſuivante, quand le Duc voulut, qu'on délivrât les Articles de l'accuſation, le Regent demanda pour ſa ſureté l'acte dont je viens de parler. Ceux de ſa faction voyant que cela faiſoit perdre du tems, & qu'il falloit attendre juſques à ce que la Réponſe de la Reine d'Angleterre

fût arrivée, en étoient mal-satisfaits, & en rejettoient toute la faute sur le Secretaire. Enfin cette réponse arriva. Elle portoit que la Reine d'Angleterre ne manquoit jamais à sa parole, & que c'étoit lui faire tort, que de vouloir prendre ses suretez avec elle par écrit. Le Secretaire Cecil, & Jean Wood Secretaire du Regent trouvoient tout cela fort étrange, c'est pourquoi il fut arrêté entre eux, qu'on prieroit les Commissaires des deux cotez de quitter York, & de se rendre à la Cour même, pour y terminer l'affaire plus promtement.

Cependant le Regent trouvant, que ce dont le Duc de Norfolk l'avoit informé étoit vrai, il s'engagea peu-à-peu plus fortement avec lui, & à la fin il fut arrêté entr'eux en presence de Lidington; que le Regent n'accuseroit la Reine en aucune maniere. Que le Duc feroit sa paix avec la Reine d'Ecosse, & lui feroit obtenir la confirmation de sa Regence. Que le Duc & lui vivroient en freres d'une même Réli-

gion, tendans au même but, & agiſſant de concert entr'eux, l'un pour gouverner l'Ecoſſe, & l'autre l'Angleterre, le tout pour la gloire de Dieu, & pour le bien des deux Royaumes & de leurs Princes, afin que la poſterité pût dire un jour à leur honneur, qu'ils étoient les inſtrumens dont Dieu s'étoit ſervi pour le repos de la Grand' Bretagne.

De tous les Princes de l'Europe, qui n'étoient pas indépendans, le Duc de Norfolk étoit alors le plus heureux; car il gouvernoit la Reine Eliſabeth & tous ceux qui étoient auprés d'elle. Il êtoit en même tems l'ame du Conſeil, & diſpoſoit des deux factions d'Angleterre ſçavoir la Proteſtante & la Catholique, comme auſſi de la Ville de Londres & du commun Peuple. Les gens de qualité, qui profeſſoient la Réligion Catholique Romaine, étoient preſque tous de ſes parens, dont il conſervoit l'amitié avec beaucoup de prudence, & les Proteſtans êtoient ſi convaincus de ſa pieté &

de ses bonnes mœurs, qu'il en étoit généralement aimé.

Le Regent étant arrivé à la Cour d'Angleterre, laquelle étoit à Hamptoncourt en ce tems-là, on ne cessa de le presser tous les jours de délivrer les points de l'accusation, & ceux qui étoient prés de lui le tourmentoient là-dessus. Car ils trouvoient étrange, qu'il traitât cette affaire si froidement, jusques à ce qu'ils fussent avertis par un des Lords de la faction de la Reine, de tout ce qui s'étoit passé entre le Regent & le Duc de Norfolk. Car le Duc en avoit fait confidence à la Reine d'Ecosse, & elle le redit à un de ses bons amis, qui en avertit le Comte de Mortoun. Celui-ci se piqua fort de ce que le Regent s'étoit engagé jusques-là, sans en rien communiquer ni à lui, ni aux autres de la Societé. Mais au lieu de s'en plaindre au Regent même, il confera avec Monsieur Jean Wood & quelques autres de sa cabale, & le resultat de leurs deliberations fut, que Jean Wood avertiroit le Secretaire

Cecil de tout ce qui s'étoit passé, & qu'il le prieroit de presser l'accusation, à quoi il étoit déja assez porté de lui-même. Cependant, eux-mêmes ne laissoient guere de repos au Regent, & pour l'engager plus facilement à délivrer les points de l'accusation, ils lui voulurent persuader, que la Reine Elisabeth ne manqueroit pas de condamner la Reine d'Ecosse, pourvû que l'accusation se fit. Il y en avoit de plus fins, qui lui disoient le contraire, pour le sonder seulement, & pour voir ce qu'il feroit en cas qu'il ne reçût pas l'acte de sureté qu'il avoit demandé. Monsieur Jean Wood soûtenoit cependant que cet Acte étoit déja expedié dans toutes les formes, & prêt à être délivré au Conseil; mais qu'il garderoit les points de l'accusation en sa poche; & qu'il ne les délivreroit pas, que la Reine n'eût donné au Regent, ce qu'il avoit desiré. Le reste des Conseillers & des Lords, qui tenoient le parti du Regent, avoient conclu entr'eux, que dés que le Duc de Norfolk de-

manderoit les articles de l'accusation, ils crieroient tous à la fois qu'il les falloit delivrer.

Le Secretaire Lidington & moi fîmes souvenir le Regent des engagemens, qu'il avoit pris avec le Duc de Norfolk. A quoi il répondit, qu'il y prendroit bien garde, & que les choses n'iroient pas si loin. Dés qu'il entra dans l'Assemblée avec son Conseil, le Duc de Norfolk voulut voir l'accusation. Le Regent dit, qu'elle seroit délivrée, dés qu'il auroit l'acte, qu'il avoit demandé, signé de la main de Sa Majesté. On repliqua, que sa parole devoit suffire, & qu'elle ne s'êtoit jamais gouvernée d'une maniere, qu'on la dût soupçonner de mauvaise foi; aprés quoi tout le Conseil commença de s'écrier, *Est-ce qu'on se voudroit défier de nôtre Reine, qui a déja donné tant de preuves de l'amitié qu'elle a pour l'Ecosse ?* les Conseillers du Regent s'écrierent de la même maniere. Alors le Secretaire Cecil demanda : s'ils avoient aporté les articles de l'accusation avec eux. A quoi

Jean Wood répondit, qu'oüi, les tirant de sa poche & les montrant en même tems; *mais*, ajouta-t-il, *je ne les délivrerai point qu'on n'aît délivré l'acte que le Regent desire.* Alors l'Evêque d'Orkny jetta les mains sur les papiers, & dit au Secretaire Wood en les emportant; *laissez-les moi, je les délivrerai.* Jean Wood courut aprés lui, comme s'il les avoit voulu reprendre, mais l'Evêque s'aprocha de la table des Commissaires & les livra. En cette occasion le Chambellan d'Angleterre se voulant moquer de l'Evêque, *c'est bien fait*, lui dit-il, *vous êtes le plus franc de tous, les autres ne se mettent guere en peine de faire courir les gens*; ce qu'il dit à cause de la maniere précipitée dont l'Evêque s'étoit enfui du batteau de Monsieur de la Grange, lors qu'il avoit échoüé. Il n'y eut que Monsieur Henry Balneaus qui y fit quelque opposition, faisant entrer le Secretaire Lidington, qui s'étoit tenu jusques-là dans l'Antichambre. Celui-ci étant entré, dit à l'oreille au Regent,

qu'à ce coup il s'êtoit perdu d'honneur, & avoit mis sa vie en danger, en menageant si peu un aussi bon ami, que l'êtoit le Duc de Norfolk.

Le Regent ayant fait quelque reflexion sur le faux pas, que son trop de facilité lui avoit fait faire, s'en repentit, & pria les Commissaires de lui rendre les Articles, disant qu'il y avoit encore quelque chose à ajoûter. Mais on lui répondit, qu'ils garderoient ce qu'ils avoient, & qu'ils seroient toûjours prêts à accepter les additions qu'on y voudroit faire. Pendant tout cela, le Duc de Norfolk avoit de la peine à garder contenance. Monsieur Jean Wood & le Secretaire Cecil témoignoient leur contentement, & s'applaudissoient en se souriant l'un à l'autre. Le reste de la suite du Regent en faisoit de même, & il n'y avoit que le Secretaire Lidington, qui fit paroître du chagrin & de l'inquietude. Le Regent revint du Conseil les larmes aux yeux, & s'en alla d'abord dans son quartier qui

étoit à Lingſtoun, où ſes amis factieux ne ſavoient comment le conſoler.

La Reine d'Angleterre ayant obtenu ce qu'elle avoit deſiré, en eut un contentement extraordinaire : car premierement, ce qu'elle avoit en mains, lui fourniſſoit un prétexte pour la détention de nôtre Reine, avec des raiſons dont elle croyoit pouvoir fermer la bouche aux Ambaſſadeurs, qui lui reprochoient le rude traitement, qu'elle lui faiſoit. Outre cela elle ſentoit une ſecrete joye du deshonneur de la Reine d'Ecoſſe, quoi qu'elle deteſtât en ſon cœur le Regent & toute ſa compagnie, & qu'elle ne voulût plus parler avec eux. Auſſi envoya-t-elle d'abord faire conſoler nôtre Reine de ſa part, la priant de ne pas vouloir regarder ſa detention comme un mal-heur, & l'aſſurant en même tems qu'elle ſeroit toûjours mieux en Angleterre, quoi que captive, qu'elle ne le ſeroit, étant libre en Ecoſſe, parmi des ſujets ſi infidéles, qui l'avoient accuſée à

tort, comme elle en êtoit persuadée, qu'elle n'en estimeroit pas moins Sa Majesté, & qu'elle detesteroit toûjours ses Accusateurs, pour en avoir si mal usé à son égard. Qu'elle ne prétendoit pas être son juge, ni prononcer contr'elle. Que les Articles de l'accusation seroient tenus secrets, & qu'elle la prioit d'avoir patience dans sa détention, puis qu'elle y êtoit plus proche, pour recevoir la Couronne d'Angleterre, qui lui devoit écheoir un jour.

Ainsi le Regent n'obtint autre chose, pour toute sa peine, que le mépris de la Reine & du Conseil d'Angleterre, & le mécontentement du Duc de Norfolk & de ses meilleurs & plus fidéles amis. Aussi fut-il obligé de demeurer long-tems à Kingstoun plein de chagrins, & sans argent, & même sans esperance d'en avoir. En même tems la convention faite entre lui & le Duc de Norfolk fut raportée à la Reine. Car le Comte de Mortoun obligea un Ministre nommé Jean Willock à

declarer le tout au Comte de Huntingtoun, qui le fit dire ensuite à la Reine par le Comte de Leicester.

Le Duc de Norfolk voyant que le Regent avoit manqué à sa parole, & que son intrigue êtoit découverte à la Reine, commença à tenir un langage plus sincere & plus hardi, disant qu'il vouloit servir & honorer sa Reine pendant qu'elle seroit en vie; mais qu'aprés sa mort il prétendoit mettre la Couronne d'Angleterre sur la tête de la Reine d'Ecosse, qui en êtoit l'héritiere légitime. Il dit la même chose au Secretaire Cecil, ajoutant, qu'il n'avoit qu'à le redire à la Reine leur Souveraine. Cecil répondit, qu'il ne prétendoit pas faire le messager ou raporteur entre lui & la Reine, mais qu'il vouloit bien entrer avec lui dans les mêmes interêts, & le servir en ce qu'il voudroit ordonner pour ce sujet. Il maltraita ensuite Nicolas Trogmorton, le croyant uniquement attaché aux interêts de la Reine; de sorte que Throgmorton

fut obligé d'employer le Comte de Pembrok & celui de Leicester, pour se remettre bien avec lui. Car le dernier étoit aussi des amis du Duc, quoi qu'il n'osât point reveler ce que le Comte de Huntingtoun lui avoit dit de son intelligence avec le Regent, puis qu'on avoit ajouté, qu'il le falloit redire à la Reine.

Cependant le Duc de Norfolk croyant qu'il valoit mieux avoüer lui-même son intrigue à la Reine, lui dit franchement que pendant sa vie il ne l'offenseroit jamais, & qu'au contraire il la respecteroit & la serviroit toûjours avec une fidélité inviolable; mais qu'il avoüoit aussi qu'il étoit résolu de servir aprés sa mort son héritiére legitime la Reine d'Ecosse, étant persuadé que c'étoit elle seule qui y devoit prétendre, & que ceux qui lui voudroient disputer son droit, se rendroient responsables des guerres civiles qui en naîtroient, & de tout le sang qui en pourroit être un jour répandu. Ce langage-là n'étoit nullement au gré de Sa Majesté.

Elle dissimula néanmoins, voyant qu'il n'étoit pas encore tems de se declarer là-dessus.

Tout commerce entre le Duc & le Regent étant rompu, & celui-ci vivant en grande nécessité, Monsieur Nicolas Throgmorton qui étoit un homme de beaucoup de jugement & de prudence, & qui avoit toûjours travaillé à l'union des deux Royaumes, entreprit de rétablir la bonne intelligence entre le Regent & le Duc de Norfolk, voyant que le Comte de Leicester, celui de Pembrok, le Secretaire Cecil, & le reste de la Cour étoient pour le Duc de Norfolk, & que la Reine même n'avoit pas osé desaprouver ses sentimens. Au commencement le Duc fit beaucoup de difficulté de renoüer amitié avec le Regent; mais à la fin il se laissa persuader & se rendit aux raisons de Throgmorton. Le Regent de l'autre côté ayant perdu tous ses amis en Angleterre, & se voyant sans argent, étoit bien aise de recouvrer l'amitié du Duc. Throgmorton les fit donc parler secretement

plusieurs bonnes raisons. Le Duc promit au Regent de lui procurer de la Reine une pension de deux mille livres sterling, & se rendit caution de cette somme, aussi fut-il obligé ensuite de la payer.

Le Regent ayant reçû cet argent, & ayant pris son congé de la Reine, fut induit par ceux qui avoient du pouvoir sur son esprit de découvrir à la Reine Elisabeth tout ce qui s'étoit passé entre lui & le Duc de Norfolk. Mais afin de le faire plus secrétement, on engagea la Reine d'Angleterre à le faire venir, sous prétexte de vouloir conferer encore avec lui sur l'établissement d'un bon ordre sur les frontieres. Cela étant fait, il découvrit le tout à la Reine, avec promesse, que dés qu'il recevroit des lettres du Duc de Norfolk, il les enverroit par un exprés en Angleterre. Cependant le Duc écrivit à la Reine d'Ecosse, l'avertissant de l'accommodement, qui s'étoit fait entre lui & le Regent, & la priant de le vouloir laisser paf-

ſer en ſureté avec les ſiens.

En ce tems-là, le Duc commandoit toute cette partie de l'Angleterre, qui tire vers le Nord, de ſorte qu'il lui auroit été facile de mettre nôtre Reine en liberté. Dans le tems qu'il êtoit mal avec le Regent, il avoit ordonné au Comte de Weſtmorland, de lui dreſſer une embuſcade, quand il s'en voudroit rêtourner, & de le tuer avec ceux de ſa ſuite, qui avoient le plus contribué à l'accuſation de la Reine. Mais s'êtant reconcilié avec lui, il contremanda le Comte, & lui défendit de nous faire du mal. Il nous rencontra néanmoins ſur nôtre route avec bon nombre de cavalerie, pour nous faire du moins connoître, qu'on êtoit en état de nous maltraiter, ſi l'on vouloit.

Le Regent êtant de retour en Ecoſſe, ſon Secretaire Jean Wood fit ſi bien auprés de lui, qu'il fut dépêché pour l'Angleterre avec toutes les lettres du Duc. Il voulut employer Henry Balneaus, pour lui faire obte-

nir du Regent l'Evêché de Murray; non pas, à ce qu'il disoit pour en grossir son revenu, mais pour en étre plus consideré dans sa commission à la Cour d'Angleterre; Mais Balneaus, qui étoit en effet aussi honnête homme, que l'autre le vouloit paroître, ne le pouvoit pas souffrir, depuis que Milord Lindsay lui avoit conté, que c'étoit un de ceux qui avoient conseillé au Regent de trahir le Duc de Norfolk, en lui persuadant que les promesses qu'on avoit faites par crainte, ne se devoient pas tenir.

Un peu aprés que le Secretaire Wood fut revenu en Ecosse, bien recompensé de sa peine, le Duc de Norfolk reçût ordre de se rendre à la Cour: Sur quoi il dépêcha promtement un Exprés au Secretaire Cecil, pour demander son avis sur ce voyage; car il se fioit beaucoup en lui, le croyant engagé dans la même affaire, & qu'ils agissoient tous deux de concert. Cecil y répondit, qu'il n'y avoit rien à craindre;

qu'il pourroit venir & s'en retourner en toute ſureté, & que perſonne ne voudroit ni n'oſeroit l'offenſer. Le Duc ſe repoſant là-deſſus ſe rendit à la Cour avec ſon train ordinaire, où autrement il ne ſeroit allé que bien accompagné. En méme tems le Secretaire Cecil dit à la Reine qu'elle étoit obligée par les conjonctures, à ne pas laiſſer échapper cette occaſion, mais à ſe ſervir ardiment de ſon autorité, en faiſant arrêter le Duc par ſes Gardes, puis que tout autre n'oſeroit rien entreprendre contre lui. *Mais*, ajouta-t-il, *ſi Vôtre Majeſté ne le fait pas à cette heure, elle eſt en danger de perdre ſa Couronne.* La Reine ſuivant ce conſeil, fit mettre le Duc en priſon, dans un tems où il croyoit que toute l'Angleterre étoit à ſa devotion, & à la fin elle lui fit trancher la tête. Il mourut fort devotement dans la Réligion proteſtante.

Le retour de Mr. Jean Wood eut encore une autre ſuite de conſequence, car il ſe tint une grande

assemblée à Perth où le Régent voulut accuser le Secretaire Lidington comme complice du Duc de Norfolk, mais il avoit tant d'amis en ce tems-là, qu'on n'osa rien attenter contre lui. Il se tint pourtant depuis sur ses gardes, & se retira chez le Comte d'Athol, où le Regent ne laissoit pas de lui écrire de tems en tems comme s'il eut encore été son grand ami. Un jour le Regent étant à Sterling, il lui écrivit de s'y rendre pour faire quelques dépêches pour la Cour d'Angleterre. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'un certain Capitaine nommé Crauford, poussé par les Ennemis de Lidington, l'accusa devant le Conseil privé, d'avoir trempé dans le meurtre du Roy defunt. Etant chargé d'un crime si énorme, on eut assez de prétexte pour le mettre en prison; aussi n'y manqua-t-on pas. La même chose arriva à Jaques Balfour, quoi qu'il ne s'y fût nullement attendu.

Milord de Doun en avertit d'abord M. de la Grange, lui conseillant de

fe tenir fur fes gardes , puis que le Régent étoit réfolu de lui oter le Gouvernement du Château & de mettre le Laird de Drumwhafel à fa place. Mr. De la Grange avoit déja reçû auparavant les mêmes avis du même endroit,& n'en avoit rien voulu croire;mais quand il aprit que Lidington & Balfour étoient emprifonnez,il en conclut que le refte pourroit bien auffi être vrai.Il auroit quitté le Gouvernement & la Cour de bon cœur, mais l'amitié qu'il portoit au Secretaire Lidington, & la parole qu'il avoit donnée à Balfour de le proteger, lui firent prendre d'autres mefures.Il favoit qu'on les pourfuivoit injuftement, & qu'ils n'étoient criminels que parce qu'ils poffedoient des revenus & des charges qui étoient à la bienféance de leurs ennemis. Mr.Balfour fit d'abord fouvenir Mr.de la Grange,que ce n'avoit été que fur fa parole,qu'il s'étoit jetté dans le parti des Seigneurs & du Regent,& que fans lui il ne fe feroit pas fié à mille papiers fignez & féel-

lez dans la meilleure forme du monde. Ce qui obligea le Laird de la Grange d'envoyer un Gentilhomme vers le Regent;mais il s'excuſa en diſant,que le Conſeil s'étoit ſi fort ligué contre Lidington & contre Balfour, qu'il n'en étoit pas le Maître. Que c'étoit contre ſa volonté qu'on les avoit accuſez de l'Aſſaſſinat du Roi. Qu'il lui en diroit davantage, quand il lui pourroit parler de bouche, & qu'il le prioit de vouloir ſuſpendre juſques-là ſon jugement.Neanmoins le Regent & ſon Conſeil étoient reſolus de paſſer outre,& en vouloient à la vie de ces deux perſonnes ; juſques à ce que Monſieur de la Grange s'y intereſſa de nouveau, diſant qu'on devoit donc pourſuivre de même le Comte de Mortoun & Archibald Duglas, & que s'ils vouloient ſoûtenir leur innocence, Mr. Duglas n'auroit qu'à ſe battre contre lui,& le Comte de Mortoun contre Milord Herreis pour decider cette affaire. Cela arrêta les Juges pour quelque tems. Le Regent ſoûtenant

toûjours, que ſon Cunſeil agiſſoit en cette affaire contre ſon intention, & qu'il vouloit faire tranſporter Jaques Balfour au Château de St. André, & Lidington à Edimdourg, pour y être en la garde de Mr. de la Grange. Le Regent ſe rendit effectivement à Edimbourg, & mena le Secretaire Lidington avec lui, eſperant que ce ſeroit le moyen d'attirer Mr. de la Grange hors du Château; car on croyoit qu'il viendroit le lendemain prendre le Secretaire, auquel cas, ſelon les avis que M. de la Grange en avoit, on l'auroit retenu juſques à ce que Drumwhaſel eût pris poſſeſſion du Château, & aprés cela on l'auroit renvoyé chez lui en lui conferant la Prebende de Pittenwen.

Cependant le Comte de Mortoun avoit apoſté quatre hommes à l'inſû du Régent, pour le tuer, quand il entreroit dans le Palais. Avec tout cela Mr. de la Grange ne vouloit encore rien croire au préjudice du Régent, & s'imaginoit que

ſon naturel facile & doux ſe laiſſoit emporter à la violence & à l'importunité des Conſeillers, qu'il avoit auprés de lui, de ſorte qu'ayant apris qu'on vouloit mener Lidington à Tantalloun, il ſortit du Château avec une Compagnie de ſoldats, & le tira des mains de ceux, qui le devoient garder, le menant avec lui dans le Château. *Car s'il eſt vrai*, dit-il en lui même, *que le mauvais traitement qu'on fait au Secretaire Lidington, déplait au Régent, il ſera bien-aiſe de le voir hors des mains de ſes Ennemis ſans qu'il y aît aucune part. Mais ſi ce que le Regent dît n'eſt pas vrai, & qu'il s'entende avec les ennemis de Lidington, il levera le maſque à cette nouvelle, & on verra quelles meſures il faudra prendre avec lui; du moins ſera-t-il bon alors d'avoir ſauvé la vie à un ami.*

Le Regent & ſes Conſeillers ayant apris que M. de la Grange avoit ſauvé Lidington, en furent fort allarmez, parce qu'ils ne doutoient point, que toute leur intrigue n'en fût découverte. Dans cet embarras il

fut reſolu, que le Regent cacheroit ſon reſſentiment, juſqu'à une meilleure occaſion, & qu'il iroit le lendemain au Château. Car il s'oſoit bien fier à M. de la Grange, quoi que M. de la Grange ne voulut plus ſe fier à lui. A leur entrevuë le Regent parla d'une maniere plus douce, qu'il n'avoit accoûtumé de faire ; ce qui augmenta la défiance de M. de la Grange.

Aprés cela on delibera ſur les moyens de l'atrapper, & on lui dreſſa de tems en tems des pieges ; mais comme il fut averti de tous leurs deſſeins, il ſe tint ſoigneuſement ſur ſes gardes. Ainſi le Regent perdit tous les jours quelques-uns de ſes meilleurs amis, & augmenta en même tems le nombre de ſes ennemis. Entr'autres le Duc de Chatellerault, qui avoit fait ſa paix avec lui par l'entremiſe de Milord Herreis, étant venu à Edinbourg ſur la parole du Regent, accompagné du Lord Herreis, pour aſſiſter au Conſeil du Regent, & pour deliberer ſur les moyens

de mettre le Royaume en repos, ainſi qu'on avoit deſiré d'eux, avoient été menez tous deux en priſon dans le Château. M. de la Grange, qui trouvoit ce procedé fort irregulier & injuſte, en témoigna quelque choſe à M. Jean Wood, à quoi celui-ci répondit ; *je m'étonne que vous vous fâchiez de ſi peu de choſe. Car quel bonheur pouvons-nous eſperer du Regent, ſi ce n'eſt par la ruine de ſemblables gens ? je comprens le myſtére*, repliqua la Grange, *& j'aprens juſqu'où va vôtre honnêteté. Je ne vois parmi vous autres que de l'envie, de l'avarice, & de l'ambition, & par ces belles qualitez, vous ruinerez le Regent & tout le Pays.* Cela arriva long-tems, avant que le Secretaire Lidington fut empriſonné, & cette franchiſe de M. de la Grange lui attira la haine de toute cette méchante ſocieté. Auſſi non ſeulement dans cette occaſion, mais dans toutes les autres il avoit accoûtumé de déteſter publiquement leurs infames pratiques. Le Secretaire Lidington en étoit haï pour la même raiſon,

& parce qu'il avoit plus d'eſprit qu'eux, ils croyoient avoir plus de raiſon de le haïr. L'empriſonnement du Duc de Châtelleraulț & de Milord Herreis fit beaucoup d'ennemis au Regent, qui conſpiroient d'autant plus hardiment contre lui, qu'ils le voyoient ſi facile & ſi promt à ſe défaire de ſes meilleurs amis.

C'étoit une choſe pitoyable de voir ce bon Régent, qui étoit naturellement porté au bien ſi mal gouverné par ceux, qui étoient autour de lui, qu'on le voyoit courir à grands pas à ſa propre perte,ſon malheur étoit d'aimer trop les flateurs,& de ne pouvoir ſouffrir ſes meilleurs amis, quand ils lui diſoient la verité; ce qui fit juger à bien des gens, qu'il étoit prés de ſa ruine,& ce qui me fit ſonger en même tems aux moyens de la prevenir.

Je ſavois que le Régent étoit principalement en peine de l'enlevement du Secretaire Lidington, & que la juſte méfiance de Monſieur de

la Grange encourageoit ſes ennemis à conſpirer contre lui. Je le priay donc de ſe ſouvenir de toutes les fourberies & mauvais tours qui avoient été pratiquez de tems en tems par quelques uns de ceux qui êtoient autour de lui. Combien de fois il s'en êtoit fâché lui-même, & combien de bons amis il avoit perdus par la conduite inſuportable de ces gens-là. Qu'il êtoit aiſé de juger par-là que ſon autorité en êtoit diminuée, & que la fierté de ſes ennemis en êtoit accruë. Qu'il êtoit à craindre que ſes envieux le voyant privé de ſes meilleurs & plus conſidérables amis, n'en priſſent à la fin la hardieſſe d'attenter quelque choſe contre lui-même. *Si vous y voulez remedier, ajoûtai-je, je croi que ce que vous pouvez faire de mieux, eſt d'exiler Lidington en France ſous caution de vingt-mille livres Sterling, qu'il ſera obligé de payer s'il revient en Ecoſſe. Il laiſſera en même tems ſon fils pour ôtage, qu'il ne troublera point le repos*

du païs , & pour ce qui est de Monsieur Balfour , vous le bannirez de la même maniere , ou vous le remettrez en liberté , si vous le trouvez à propos. Etant delivré de ces deux personnes , vous proposerez à Monsieur de la Grange de remettre le gouvernement du Château d'Edinbourg entre les mains de celui qu'il voudra recommander lui-même. Alors le monde verra que tout le Pays est à vôtre devotion. Vos amis ébranlez se rassureront , & vos ennemis perdront tout à la fois & le prétexte & le courage de se liguer contre vous. Il répondit , qu'il ne vouloit point de mal à Lidington , & qu'ainsi il n'y avoit point de néceſſité de le bannir : qu'il remettroit Jaques Balfour en liberté , & qu'il avoit trop d'obligation à Monsieur de la Grange , & trop de preuves de sa fidelité , pour se méfier de lui , ou pour lui ôter son gouvernement , & qu'il y songeoit si peu , que s'il n'avoit pas déja ce gouvernement , il le lui donneroit encore préférablement à tout autre.

La raison qui m'obligea de proposer la liberté de Balfour, & le bannissemement de Lidington, étoit que le premier avoit déja gagné ses ennemis par de grosses sommes, & qu'il avoit arrêté par là leur furie. Au lieu que Lidington n'en avoit rien voulu faire, quoi que Balfour lui eût conseillé de suivre son exemple.

Le Régent ayant assuré qu'il ne se défioit ni de la Grange ni de Lidington, il se rendit au château lui-même, & confera familierement avec eux sur toutes sortes d'affaires, leur rappellant en la memoire leur fortune passée, & les perils qu'ils avoient courus ensemble, tant il avoit apris l'art de feindre. Neanmoins la contrainte qu'il faisoit en cela à son naturel, ne pouvoit pas échaper aux yeux de ceux qui l'avoient connu depuis si long-tems, & qui avoient été les plus grands instrumens & apuis de sa fortune, l'un par sa prudence, & l'autre par sa bravou-

re. Le Régent s'étant privé lui-même de ces deux apuis, on pouvoit dire de lui avec verité, qu'il avoit fait tout ce qu'un homme d'eſprit pouvoit faire, pour avancer ſa propre chute.

Il avoit été au commencement d'un naturel doux & honnête, plein de beaux ſentiments, bon, ſage, & vigoureux : car en ſa jeuneſſe il avoit eu le bonheur de n'avoir auprés de lui que des gens d'eſprit & de bien. Lors qu'il parvint à un âge plus mûr, les troubles qui êtoient alors dans le Royaume, obligeoient les gens de bien de penſer à lui, parce qu'on ſavoit qu'il êtoit bien élevé, & qu'on avoit grande opinion de ſa pieté & de ſes bonnes mœurs. Mais êtant devenu Regent, il ſe vit aſſiegé des flatteurs de tous côtez, & ſe laiſſa enfler d'une vaine & ſotte gloire, ſes anciens amis qui lui vouloient dire quelquefois la verité, ſe rendoient odieux par-là ; de ſorte qu'il ſembloit être devenu ſourd

à toute autre chose, qu'à ce qui pouvoit flater sa vanité. Je lui disois quelquefois, qu'il. ressembloit à un homme qui joüe à la paume & qui ne sachant pas le jeu, court incessamment aprés la bale sans l'atteindre, au lieu qu'un bon joüeur en sachant juger, la reléve à coup sûr, & sans peine, parce qu'il ne fait nul pas qui ne soit à propos.

C'est qu'il se donnoit ordinairement beaucoup de peine, pour peu d'effet. Ayant été averti assez souvent de la conspiration qui se tramoit contre lui, il n'en voulut rien croire; parce que ses favoris ne lui parloient que de choses agréables, & lui faisoient accroire que son gouvernement étoit le plus heureux du monde. Il se laissa donc si bien endormir à toutes ces cajoleries, qu'il ne pouvoit plus ouvrir ni les yeux ni les oreilles aux présages, que lui annonçoient sa mal-heureuse destinée. C'est ce qui encouragea un certain homme de

Bodwelhoug, nommé ..... Hamilton, à l'attendre sur son passage de Litgotw, & à lui tirer un coup de fusil, dont il mourut la nuit d'aprés. Ses Conseillers & Domestiques êtoient avertis, de même que lui, de cette entreprise, & savoient auparavant qui en étoit l'auteur, en quel lieu, & en quel tems elle se devoit executer. Et neanmoins tous ces bons amis du Rêgent s'en mettoient si peu en peine, qu'ils ne vouloient pas seulement chercher la maison, où l'embuscade êtoit dressée. Aussi laisserent ils échaper celui, qui avoit fait le coup. C'est pour de tels amis que le Régent avoit eû l'honnêteté & la complaisence de sacrifier son credit, son honneur, & sa vie.

Ce bon Régent (car il meritoit ce nom) me prioit souvent de lui remettre dans l'esprit quelques sentences de Salomon. Entr'autres il se plaisoit fort aux suivantes; *qu'un pesant joug a été mis sur les*

enfants d'Adam, depuis le jour qu'ils ſortent du ventre de leur mere, juſqu'au jour de leur ſepulture, où ils rentrent dans la mere commune de tous. Que celui qui s'habille de pourpre & qui porte une Couronne en eſt auſſi peu diſpensé que celui qui ne ſe couvre que de toile. Qu'il n'y a dans la vie des hommes que de l'inquietude, de la crainte, & de la méfiance, & que nos chagrins ne finiſſent que par la mort. Que châcun doit prendre garde à ſes affaires lui-même. Qu'il y a des gens qui ne voyent, que par les yeux d'autri, & qui n'entendent que par les oreilles de leurs prétendus amis. Que ceux-là marchent comme dans les ténébres & ne peuvent jamais bien diſcerner les choſes. Qu'ils ſont ordinairement les dupes de leurs Conſeillers, & qu'ils ne paroiſſent être maîtres, que pour devenir eſclaves des paſſions dereglées de leurs Miniſtres. Le même Salamon dit, qu'à cauſe des excés & des injuſtices de ces ſortes de Miniſtres, un Etat change ſouvent de Maître. Et dans un autre lieu, que le ſage prevoit le mal & l'évite, au

lieu que l'insensé s'obstine & s'attire du malheur. Que la sagesse & la prévoyance ne viennent que de Dieu, qui fait tomber dans l'erreur & dans l'aveuglement ceux qu'il veut châtier de leurs crimes. Que le fol croit facilement toutes choses & que son esprit ne se nourrit que de folies. Que le sage examine tout avant que de s'engager en quelque demarche, & qu'il lui est aisé de distinguer ceux, qui ne sont bons conseillers que pour eux-mêmes, d'avec ceux qui ne donnent que des avis desintereßez. C'est pourquoi la sagesse dit, chez le même Salomon; *Je marche avec prevoyance, & je m'étudie à connoître le cœur de ceux qui me conseillent.* Comme si elle vouloit dire; je ne me laisse pas duper par des flateurs, ni ne les éleve pas au préjudice des personnes sincéres & fidéles, comme le font ordinairement ler Princes foibles, qui ne se reglent pas sur le conseil d'Isocrate, qui dit *que les Souverains doivent prendre pour leurs meilleurs amis ceux qui leur parlent franchement, pourvû que ce soit avec respect*

& soumission. Plutarque conseille à Trajan ; *de ne pas tant suivre l'avis de ceux, qu'il aime, que de ceux dont il est aimé.* Theopompe répondit à celui, qui vouloit savoir de lui, ce qu'il falloit faire pour bien gouverner, *permettez aux gens de bien de vous dire la verité.* Tel Maître, tel serviteur, & si ceux-ci ne valent pas grand' chose, le blâme en réjaillit sur le Prince. Je m'émancipai quelquefois à dire franchement au Regent, que ses flatteurs le gâtoient, & le rendoient sourd aux conseils de ses vrais amis. Qu'il étoit tres-difficile de remettre dans le bon chemin un homme qui se plait dans ses propres pensées. Qu'il ne se falloit pas laisser êbloüir par l'éclat de sa gloire, parce que l'orgueil & la presomtion conduisoient les gens à leur perte. Qu'il vaudroit donc mieux suivre l'avis de ses anciens amis, & qu'il s'en trouveroit bien. Qu'il n'avoit qu'à se representer à lui-même combien il avoit perdu de son credit, &

combien ſes affaires étoient empirées, depuis qu'il n'avoit voulu écouter que des flateurs, qui ſe ſoucioient peu de ſes affaires, pourvû qu'ils fiſſent les leurs. Une fois je lui dis; *je vous ai remontré en revenant de Dumfries, en quel danger êtoit vôtre état & vôtre perſonne; mais vous ne vous en êtes guére mis en peine. Cependant il me ſemble que le peril devient plus grand de jour en jour, & ſi vous n'y remediez de bonne heure, en vous ſervant des moyens, que je vous ai propoſez, c'eſt fait de vous. C'eſt pourquoi ſongez y ſérieuſement, & prenez en bonne part les avis d'un homme, qui vous a donné des preuves de ſa fidelité, dans le tems même, où il ſembloit que vos amis & vôtre fortune vous euſſent abandonné également. Mais ſur tout priez Dieu, qu'il régle vôtre conduite, comme je l'en prie de bon cœur pour vous.*

Je lui alleguois de tems en tems ces ſortes de ſentences, & il le prenoit en meilleure part venant de moi, que ſi le plus grand Philoſophe

du monde lui eût voulu donner des inſtructions. Auſſi vouloit-il que je fiſſe un recueïl de ces paſſages de la ſainte Ecriture, qu'il êtoit reſolu de porter toûjours avec lui : mais il fut aſſaſſiné avant que je le pûſſe achever.

Fin du premier Tome.



